

BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.

POÈTES FRANÇAIS,

OU

CHOIX DE POÉSIES

DES AUTEURS

DU SECOND ET DU TROISIÈME ORDRE,

DES XVe, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES,

Avec des Notices sur chacun de ces Auteurs;

PAR J.-B.-J. CHAMPAGNAC.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

POÈTES FRANÇAIS.

D'ACEILLY.

Jacques de Cailly, plus connu sous le nom de d'Aceilly, né à Orléans en 1604, s'est fait un nom par des épigrammes aiguisées avec finesse. Il mourut en 1673, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire du Roi.

POÉSIES DIVERSES.

Pour le Roi.

La première fois qu'à mes yeux
Les traits et le port glorieux
De Louis se firent paroître,
Sans qu'on me dît qu'il fût le roi,
A l'instant je sentis en moi
Qu'il l'étoit, ou qu'il devoit l'être.

L'état de la France sous Louis XIV.

Louis est notre roi; cependant aujourd'hui
Il ne règne pas seul en France:
La justice, la paix, la gloire, l'abondance
Y règnent aussi-bien que lui.

A MONSEIGNEUR COLBERT,

MINISTRE D'ÉTAT.

Colbert, vous le voulez, malgré moi je tairai
Tout ce que vous doit cet empire;
Mais quoi que vous fassiez, malgré vous je dirai
Que vous m'empêchez de le dire.

Au Même.

Faudra-t-il que toujours on taise aux nations
Vos héroïques actions;
Qu'on taise des vertus qui méritent des temples?
Colbert, quand jusqu'ici vous retenez nos voix,
Vous dérobez de grands exemples
A tous les ministres des rois.

Sur le passage de nos troupes pour secourir les Hollandois contre l'évêque de Munster.

En ce besoin pressant, si nos voisins sont sages,
Quand nous voudrons passer, voici ce qu'ils feront:
Ils nous empêcheront de forcer les passages;
Pour nous en empêcher, ils nous les ouvriront.

Sur le nettoiement des rues de Paris en novembre 1766.

Comme à Paris voir de la fange
Ce doit être une chose étrange,

Et que les pavés y sont nets
Comme carreaux de cabinets,
Le pedant le plus misérable
De toute l'Université
N'y doit plus être réputé
Un animal indécrottable,
Puisqu'il n'y sera plus crotté.

De Lanssay.

Quand chacun parle de Lanssay,
Et que je garde le silence,
L'on a tort si l'on s'en offense:
J'en dis tout le bien que j'en sai.

Un homme sent une mauvaise odeur dans un barreau.

Devant un tribunal des plus grands du palais,
Une mauvaise odeur à mon nez est venue;
Qu'est-ce donc qui sent si mauvais?
La justice est bien corrompue.

A MONSEIGNEUR COLBERT,

MINISTRE D'ÉTAT.

Que je vous donne ou vers ou prose,
Grand ministre, je le sais bien,
Je ne vous donne pas grand chose,
Mais je ne vous demande rien.

Contre un juge corrompu.

Devant ce juge à qui tu ne m'as intenté
Nul procès qu'il ne vide, et que tu ne l'emportes;
Le bon droit est de mon côté :
Mais tes perdrix sont les plus fortes.

LE DOUTE AMOUREUX,

A une Dame.

Quand je viens pour savoir si ma peine vous touche;
Votre bouche me chasse, et s'arme de courroux;
Vos yeux doux et mourants me rappellent à vous,
Dois-je croire vos yeux, ou croire votre bouche?
Je les croirai vos yeux, ô miracle des belles :
Ces yeux par qui l'Amour et s'explique et m'instruit,
Où votre ame paroît, et me parle sans bruit;
Ils me semblent trop beaux pour n'être pas fidèles.

La Fille en couche.

Lise est en couche, en faut-il rire,
Et si fort y trouver à dire?
Cesse-t-on pour si peu d'être fille de bien?
L'enfant que Lise a fait n'est pas plus grand que rien.

A sa Dame, comme il alloit se faire saigner.

Beauté, qui des beautés tenez le premier rang,
Je vous offre jusqu'à mon sang;

Soûlez-en vos rigueurs, cruelle que vous êtes,
On m'en va tirer trois palettes.

Sur un Auteur malade par trop de veilles.

Alcandre, qui toujours compose
Tantôt en vers, tantôt en prose,
Par l'excès du travail a perdu la santé.
Pour se rendre immortel Alcandre fait un livre :
O l'étrange immortalité,
Que l'immortalité qui fait cesser de vivre !

A une Dame qui baisoit ses moineaux.

Donner à vos moineaux des baisers savoureux,
En leur pressant le bec de vos lèvres de roses,
N'est-ce pas vous tromper dans l'usage des choses,
Et leur donner un bien qui n'est pas fait pour eux ?

Aux Moineaux que cette dame baisoit.

Dans les moments qu'Amarante vous baise,
Petits moineaux, vous ne mourez point d'aise.
J'en serois mort en goûtant ces appas.
Que malheureux le ciel nous a fait naître !
Vous jouissez d'un bien sans le connoître ;
Je le connois, et je n'en jouis pas.

A MONSIEUR CHANUT,

Sur la mort de madame sa Femme.

C'est trop donner de pleurs à l'illustre mémoire
D'une âme que le ciel couronne dans la gloire;
Chanut, sur nous-mêmes pleurons :
Elle est vivante, et nous mourons.

Contre une Dame qui se vantoit à faux d'être aimée.

Lycoris jure que je l'aime;
Puisqu'elle en jure, je la croi;
Mais mon ignorance est extrême,
Lycoris en sait plus que moi.

De Jeanneton.

Jeanneton, à ce qu'on dit,
A Luc donna la v.....;
Mais on ment, sur ma parole,
Jeanneton la lui vendit.

Sur l'étymologie du mot italien Alfana, *qu'on soutenoit venir du latin* Equus.

Alfana vient d'*Equus* sans doute;
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de-là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

Un cavalier à une Fille qui l'avoit obligé de masquer.

Si je masque aujourd'hui, trop aimable Sylvie,
C'est une chose qu'en ma vie
Je n'ai point faite jusqu'ici.
Je la fais pour vous plaire, et vous en êtes cause :
Faites pour moi quelque autre chose
Que vous n'avez point faite aussi.

Le Frère joueur, et la sœur amoureuse.

Mon cher frère, disoit Sylvie,
Si tu quittois le jeu, que je serois ravie!
Ne le pourras-tu point abandonner un jour?
Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie
Quand tu ne feras plus l'amour.
Va, méchant, tu joûras tout le temps de ta vie.

De Sylvie.

Je veux mourir, disoit Sylvie,
Avecque ma virginité :
C'est grand dommage, en vérité,
Que cette charmante beauté
Veuille sitôt perdre la vie.

A un Mari qui bat sa femme.

Battre ta femme de la sorte,
Sous tes pieds la laisser pour morte,

Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer ;
Tu vas passer pour un infâme :
Compère, l'on sait bien qu'il faut battre une femme ;
Mais il ne faut pas l'assommer.

A Philis, en lui donnant un bijou.

Philis, rien pour rien ;
Prenez de mon bien,
Donnez-moi du vôtre :
Qui donne un bijou,
A moins qu'il soit fou,
En demande un autre.

Le masque levé, à une Dame fardée.

Vous lever sur le front un masque de Venise,
Ce fut certainement une grande entreprise,
Qui pourtant ne fit point que l'on pût vous bien voir.
Beauté, dont plus d'un sot est encor idolâtre,
Ce tour injurieux fit seulement savoir
Qu'un masque de carton en cachoit un de plâtre.

Contre Amarante, au premier jour de l'An.

En mil six cent soixante et un
Cherche un ami nouveau parmi les riches dupes ;
Qu'il te donne des gants, des bijoux et des jupes,
Et qu'il n'ait pas un sou qui ne te soit commun :
Désormais, perfide Amarante,
Je ne suis plus ton sot de mil six cent soixante.

A Mademoiselle de Scudéry, sur ses œuvres.

Vos différens écrits, ces doux fruits de vos veilles,
De leurs grandes beautés ont surpris l'univers;
Mais rarement on croit, les voyant sans pareilles,
Qu'une fille ait produit ces miracles divers.
Sapho, que ce vous est de gloire!
Vous faites plus qu'on ne peut croire.

Des Gens de guerre.

Je ne connois qui que ce soit
De ceux qui maintenant suivent Mars et Bellone,
Qui (s'il ne violoit, voloit, tuoit, brûloit)
Ne fût assez bonne personne.

Le malheur de la plupart des Poètes.

Ces grands poètes, dont la voix
Entonne dignement les louanges des rois,
Presque tous, à la fin, meurent dans la disette;
Sans leur donner secours on les plaint en tout lieu.
Faites-moi la grâce, mon Dieu!
De n'être pas un grand poète.

Contre Clorise.

Clorise a la bouche vermeille;
Son teint a la couleur des roses et des lis;
Mais qu'ils soient en un jour de la sorte embellis,
Sans mentir, c'est une merveille :

A Clorise, en ce peu de temps,
Il est aussi venu des cheveux et des dents ;
Et la laide Clorise est Clorise la belle.
Qui n'y seroit pas attrapé ?
Sans le ton de sa voix, qui me dit que c'est elle,
Je la vois tous les jours, et j'y serois trompé.

A une petite Personne.

Si vous eûtes en partage
Un corps du plus bas étage,
Il faut bien vous en passer;
Encore est-ce un avantage
Que, presque sans vous baisser,
Vous puissiez tout ramasser.

Sur le trouble arrivé à Rome en 1662.

Si notre saint père le pape
Une fois par malheur s'échappe,
Faut-il tout mettre à l'abandon ?
A ce vicaire des apôtres
Refuserions-nous un pardon ?
Il nous en a donné tant d'autres !

Le Sot enrichi.

De ce lieu Philémon partit à demi-nu;
Bien suivi, bien couvert, le voilà revenu :
Je ne le connus point dans cette pompe extrême.

Eh! qui ne l'auroit méconnu?
Il se méconnoît bien lui-même.

A Marc, contre un mauvais poëte.

Qu'au Parnasse on reçoive un si gros animal,
Si tu le crois, Marc, tu t'abuses,
Si Maillet a l'honneur d'appartenir aux Muses,
Il est donc leur second cheval.

Science mal conduite.

Dieu me garde d'être savant
D'une science si profonde!
Les plus doctes le plus souvent
Sont les plus sottes gens du monde.

A un Huissier qui tira de l'argent de quelques bastonnades reçues en hiver.

N'appelez plus la fortune mauvaise.
Il faisoit froid, vous étiez indigent;
Et vous voilà maintenant à votre aise,
Vous avez eu du bois et de l'argent.

De Renault à Gillot.

Renault sembloit toujours avoir la mort au sein;
J'avois compassion de voir sa triste mine;
Et le voilà qui boit, qui rit et qui chemine;
Par quel médicament est-il devenu sain?
Gillot, sa seule médecine
Fut de quitter son médecin.

L'Homme content.

O mort! quand tu feras ta ronde,
Epargne le sieur de Torcy;
Chez lui tout rit et tout abonde,
Il n'a ni peine ni souci :
Qu'a-t-il à faire en l'autre monde?
Il est si bien en celui-ci.

De Robin et de sa Servante.

Marguerite à Robin n'obéira jamais;
De ce maître imprudent elle sait les foiblesses :
Il est des servantes maîtresses,
Comme il est des maîtres valets.

La belle Quêteuse.

Aux jours que va quêter la charmante Bélise,
Elle furette de l'église
Les quatre coins et le milieu :
Et tous ceux que l'on voit donner à cette belle,
Donnent moins pour l'amour de Dieu,
Qu'ils ne donnent pour l'amour d'elle.

L'âge de Climène.

Considère-moi bien, regarde bien Climène,
Nous naquîmes tous deux dans la même semaine;
Tous deux, à cinq jours près, sommes du même temps;
Cependant vois quel tort me font les destinées :

Depuis sept mois passés j'ai trente-six années,
Et ce charmant objet n'a toujours que vingt ans.

Métier extraordinaire.

Le métier d'amour en effet
Est une assez bizarre affaire;
Ce métier-là plus on l'a fait,
Et moins on est propre à le faire.

Aux Muses.

De gloire seulement, et d'espoir vous paissez
Ces chantres que vous nourrissez,
O doctes filles de mémoire!
Mais, pour des estomacs que travaille la faim,
Tout ce que l'univers a d'espoir et de gloire
Ne vaut pas une once de pain.

D'un Médecin Poète.

Roc, médecin peu docte, et poète savant,
Fait des épitaphes souvent,
Où des morts il conte l'histoire:
Les maux que fit un art, l'autre art sait les guérir;
Roc poète fait vivre au temple de mémoire
Ceux que Roc médecin vient de faire mourir.

Sur le remboursement des rentes.

De nos rentes, pour nos péchés,
Si les quartiers sont retranchés,

Pourquoi s'en émouvoir la bile?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu;
Nous allions à l'Hôtel-de-Ville,
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

A la bouche d'Ismène.

Retirez-moi d'une peine
Où je suis depuis long-temps;
Dites-moi, bouche d'Ismène,
En quel endroit sont vos dents?

A un mauvais Rendeur.

Change-moi ce mot de prêter;
Autrement ce n'est point traiter
De galant homme à galant homme;
Nomme les choses par leur nom :
Lorsque tu reçois une somme
Ce n'est plus un prêt, c'est un don.

A un mauvais Payeur.

Vous rendez fort soigneusement
Une visite, un compliment,
Une grâce qu'on vous a faite;
Vous rendez tout, maître Clément,
Excepté l'argent qu'on vous prête.

D'Isabelle.

Lorsqu'il va quelques insolents
En visite chez Isabelle,
Impunément ils parlent d'elle,
Et de toutes sortes de gens;
Ils savent fort bien que la belle
Ne leur montrera point les dents.

Le portrait d'Isabelle à Daphnis.

Daphnis, puisque tu veux le portrait d'Isabelle,
En deux mots, le voici dans sa naïveté :
C'est une assez laide beauté,
C'est une laideur assez belle.

L'Ivrogne.

Est-il rien d'égal aux bouteilles?
Est-il rien de si beau que nos trognes vermeilles?
Toujours comme un printemps on nous voit boutonnés
Que peut la pauvreté nous faire entre les brindes?
Ces rubis que Bacchus alloit querir aux Indes
Nous viennent jusques sur le nez.

De l'Argent.

L'argent chez les mortels est le souverain bien;
C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose;
Avec un peu d'argent un homme est quelque chose;
Un homme sans argent est un peu moins que rien.

Sur la mort d'un puissant Ecclésiastique.

Je sais bien qu'un homme d'église,
Qu'on redoutoit fort en ce lieu,
Vient de rendre son âme à Dieu;
Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

D'un Avocat.

Ne vous fiez nullement
En cet avocat célèbre;
Je vous assure qu'il ment
Plus serré qu'un compliment,
Et qu'une oraison funèbre.

Sur ce qu'on dit à l'Auteur que sa pensée étoit tirée d'un autre.

Dis-je quelque chose assez belle,
L'Antiquité, toute en cervelle,
Me dit, je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante donzelle;
Que ne venoit-elle après moi,
J'aurois dit la chose avant elle?

Contre un mauvais Juge.

Un jour que je dînois au faubourg Saint-Germain,
Certain juge me dit, en me tirant la main :
Lavez donc, qu'est-ce que vous faites?
Et je lui répondis soudain :
Lavez, Monsieur, j'ai les mains nettes.

Contre Caliste.

Pour peu qu'à vos raisons aujourd'hui l'on résiste,
Vous mordez bien serré les gens;
Où diable, outrageuse Caliste,
Depuis deux ou trois jours avez-vous pris des dents?

A l'Auteur d'un méchant Livre.

L'univers t'a fâché sans doute en quelque chose,
Puisque tu lui donnes ta prose;
Mais quel mal t'a fait l'univers,
Pour t'obliger encore à lui donner tes vers.

Jugement.

D'Hylas, qui sort présentement,
Lise, tu veux savoir quel est mon sentiment,
Toi qu'il vient d'étourdir d'un ennuyeux langage.
Cet homme qui reprend les gens à chaque mot,
Peut-être qu'en latin c'est un grand personnage;
Mais en françois c'est un grand sot.

D'Amarante.

Sur le prochain si quelqu'un touche,
Vous diriez qu'Amarante, avec sa froide humeur,
N'en rit pas comme une autre et qu'elle est une souche;
Pour épargner sa grande bouche,
Elle en rit en son petit cœur.

Sur ce qu'il ne prend rien à l'Antiquité.

Je n'ai pas fait une épigramme,
Que l'antiquité la réclame,
Et me dit d'une fière voix :
Mon ami, c'est la vieille gamme,
Pour celle-là tu me la dois.
Elle a menti la bonne femme;
Ce n'est pas la première fois.

A M. D. P.

Après avoir bien consulté
Ce qu'il faut pour votre santé,
Où votre petit fonds s'épargne,
J'aimerois mieux, en vérité,
Une ordonnance de l'épargne
Que douze de la Faculté.

D'une Poëtesse.

Sur du papier doré Lise écrivit des vers,
Qu'elle avoit composés sur des sujets divers,
Et voulut que j'en fisse un jugement sincère;
A quoi je répondis d'un visage assuré :
O la mauvaise ménagère
Qui gâte du papier doré!

Des Greffiers.

C'étoit aux greffiers de ce temps
Qu'il falloit des cent mains, et non pas aux Titans.

Sur un Portrait.

Ce portrait est fait à merveille,
La peinture en mille ans n'auroit pu faire mieux;
Il parle; mais en vain nous lui prêtons l'oreille,
Ecoutons-le avecque les yeux.

Sur quelques Gens qu'il va reconduire.

S'il vient chez moi quelqu'un bâti de telle sorte,
Que de son entretien je sois aussitôt las,
Sans manquer, quand il sort, je le suis jusqu'en bas,
Et ce n'est pourtant point respect que je lui porte:
Je veux être assuré d'avoir fermé la porte,
Tant je crains qu'un fâcheux remonte sur ses pas.

D'un Satyrique nécessiteux.

Quand Roc, sur qui la faim domine,
Comme un chien mord partout, jusqu'aux plus gens de bien,
Je dis qu'il a raison de mordre comme un chien,
Puisqu'il souffre une faim canine.

La Mort du sire Estienne.

Il est au bout de ses travaux,
Il est passé le sire Estienne.
En ce monde il est tant de maux,
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

De Jean et de son Cheval.

Sur son cheval Jean se ruoit,
Contre Jean le cheval ruoit,
Et tous deux écumoient de rage :
Mathurin, qui pour lors passoit,
Dit à l'homme qu'il connoissoit :
Eh ! Jean, montrez-vous le plus sage.

Sur ce qu'il ne prend rien à l'Antiquité.

Si je fais par rencontre une assez bonne pièce,
L'antiquité me dit d'un ton appesanti
Que je vais la piller jusqu'au pays de Grèce.
Sans le respect de sa vieillesse,
Je dirois qu'elle en a menti.

SCARRON.

Paul Scarron, fameux poète burlesque, auteur du *Virgile travesti* et du *Roman comique*, né à Paris, vers la fin de 1610, ou au commencement de 1611, mourut le 14 octobre 1660. Il avait épousé, quoique contrefait et difforme, Mlle d'Aubigné, devenu depuis si célèbre sous le nom de Mme de Maintenon. On trouve dans ses poésies de l'enjouement et une gaîté vive qui va quelquefois jusqu'à la folie.

REQUÊTES

A Monseigneur le cardinal duc de Richelieu.

Très-humblement vous présente requête
Un qui n'a pas beaucoup l'esprit en fête,
Car de fortune il est trop mal mené :
Fils malheureux d'un père infortuné,
Paul, fils de Paul, à qui le nom d'Apôtre
Sied maintenant bien mieux qu'à pas un autre;
Car le bonhomme avec son hocqueton,
Se voit réduit à besace et bâton.
O grand prélat, des hommes le plus sage,
Étonnement et gloire de notre âge,
Je ne dirai, car ce n'est pas assez,
Prélat, passant tous les prélats passés :
Car et passés et présents tous ensemble
Vous surpassez de beaucoup, ce me semble.
Mais je dirai, cardinal généreux,
Par qui la France est un État heureux,
De l'Éternel la bonté souveraine
De tels que vous ne fait à la douzaine.
Comme en vous seul libéral il a mis
Tout ce qu'il donne à ses plus chers amis,
Las ! en moi seul rigoureux il assemble
Tous les malheurs qu'on peut avoir ensemble,
En permettant qu'il me soit avenu
Mal dangereux, puisqu'il est si connu :

Et chose autant dangereuse tenue,
Bien qu'elle soit mieux que mon mal connue,
C'est pauvreté, qui perd tous les esprits,
Et tous les corps quand par elle ils sont pris.
Elle me prit lorsque mon pauvre père,
Qui de vous seul tout son salut espère,
Prit certain mal qu'on prend au parlement,
Et qu'on ne prend ailleurs aucunement.
Ce mal, nommé le zèle des enquêtes,
Fait aujourd'hui grand mal à bien des têtes :
Et croit celui qui s'en trouve entaché
Que trop parler ne fut jamais péché,
Et n'est rien tel que monter en tribune,
Pour discourir de la chose commune.
Depuis ce temps mon père, ce dit-on,
Crut qu'il falloit faire un peu le Caton.
Quatre ou cinq fois maudit soit sa harangue
Que langue fit, et dont punie est langue;
Car je crois bien que depuis ce temps-là
Fort peu de quoi mettre sur langue il a;
Et moi, qui suis fils aîné de mon père,
Par préciput j'ai part en sa misère.
O Barillon, Salo l'aîné, Bitaux,
Votre parler nous cause de grands maux;
S'eussiez été toujours harpocratiques,
Pas ne seroient les deux Pauls faméliques,
Ni Paul majeur ne seroit comme vous
Loin de Paris contraint de planter choux,

Ni Paul mineur, malheureux cul de jatte,
D'importuner le grand port-écarlatte.
O grand Armand, plus grand que n'est le bruit
Qui de vos faits est le plus noble fruit,
Si vous avez fait quitter la campagne
Au roi tanné qui commande en Espagne,
Mon père, hélas! qui vous crie merci,
La quittera si vous voulez aussi,
Et reviendra sans mulet ni bagage,
Un seul saint Paul faisant son équipage;
Droit à Paris boire à votre santé,
Car vous l'aurez, certes, bien mérité.
Quand est de moi, qui n'ai plus que la langue,
Je voudrois bien vous faire ma harangue;
Mais je ne puis marcher ni peu, ni prou,
Ne remuant ni pieds, ni mains, ni cou.
Ce, monseigneur, considéré, vous plaise,
Vous par qui seul je puis être à mon aise,
Avoir égard que l'apôtre Scarron,
Bien que son nom rime au grand Montoron,
N'est pourtant pas riche à la montoronne,
Ains un vieillard que misère environne,
Et que misère enfin accablera;
Mais si Dieu plaît, votre éminence aura
Compassion d'un vieillard misérable,
Qui fut plutôt malheureux que coupable.
Permettez donc que ses membres vieillis
Soient vus encore dessus les fleurs de lis,

Vous lui rendrez, certes, un bon office;
Et si vouliez que j'eusse un bénéfice,
Ceci soit dit seulement en passant,
Je n'en serois, certes, méconnoissant;
Car être ingrat ne fut jamais le crime
De moi qui suis pauvre en tout, hors qu'en rime:
C'est, en françois, à dire qui n'ai rien.
Donnez-m'en donc, ce faisant ferez bien.
Fait à Paris ce dernier jour d'octobre,
Par moi, Scarron, qui malgré moi suis sobre,
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et sans canon la ville de Sedan.[1]

A LA REINE-MÈRE.

Il demande à être son malade en titre d'office.

A la plus pleine de vertu
Que jamais le royaume ait eu,
La meilleure reine du monde,
En qui toute sagesse abonde,
Un petit poète suranné,
Souffrant toujours comme un damné,
Et qui bien souvent la dent grince,
Car bien souvent douleur le pince,
Ose aujourd'hui bien humblement,
En forme de remercîment,

[1] 1642.

Offrir petits vers ridicules.
Plaise à Dieu qu'ils soient sans macules,
Puisque l'auteur les façonna
Pour dame qui macule n'a!
Çà, venez donc à moi, ma muse,
Venez, ma petite camuse,
Dont le nez n'est pas aquilin;
Venez à pas de Trivelin,
Avec brodequins à sonnettes,
Et vos meilleures castagnettes;
Mais venez donc en peu de temps,
Car j'enrage lorsque j'attends,
Et l'honneur d'exercer ma veine
Pour cette incomparable reine,
Me rend le courage aussi fier
Que si j'étois un financier.
Honteuse, vous n'osez peut-être
Devant telle reine paroître.
Demeurez donc en votre mont,
Où toutes vos autres sœurs sont
Réduites à filer quenouilles,
Et ne vivre que de grenouilles,
Et de salade de cresson,
Tant jours de chair que de poisson,
Que sur les bords de l'Hippocrène,
La très-honorable fontaine,
Vous trouvez pour vous substanter,
Et la male faim éviter;

Depuis que la grande éminence,
Qui tant eut et laissa finance,
Est en Sorbonne, ou s'il ne dort,
Il pourra s'ennuyer bien fort;
Mais chaque mal a son remède,
Et j'espère que, sans votre aide,
Celle même pour qui j'écris
Peut toute seule à mes esprits
Communiquer tant de lumière,
Que dessus si riche matière
Je ferai des vers à foison.
Et vraiment c'est bien la raison,
Car cette reine sans seconde,
Qui fait du bien à tant de monde,
Et qui veut bien m'en faire aussi,
Entend que mon corps raccourci,
De tous les corps le moins mobile,
Ne soit plus corps d'homme de ville,
Mais qu'il soit corps d'homme de cour;
Grâces à la dame d'atour,
Qui, sans en être conjurée,
M'a cette grâce procurée.
Mais peu de temps j'en jouirai,
Car, hélas! bientôt je mourrai.
Je vois la mort qui me muguette,
Et qui pour me ravir me guette.
Ou bientôt son grand dard rouillé
Dedans mon sang sera mouillé.

Mais cette camarde est bien folle,
Il ne faut qu'une croquignolle,
Coup d'épingle ou de camion;
Enfin, la moindre lésion,
Sans faire jouer la rapière,
Peut me loger dans une bière,
Comme elle fit ce maître Jean,
Plus renommé que le grand Pan,
Et qui, nonobstant ma requête,
Encore bien qu'il lui fit fête,
Laissa finir ses tristes jours
A mon père entre Amboise et Tours.
Mais tant parler de funéraille
N'est pas un langage qui vaille,
Même en cet agréable temps
Que tous les peuples sont contens
De vous voir, ô l'honneur des reines!
Régir de cet État les rênes,
Et régner sur les volontés
Par vos ineffables bontés.
O que quiconque en Dieu se fonde
Fait bientôt voir à tout le monde
Que sans lui l'homme ne peut rien;
Et que je me confirme bien
Par l'état heureux où vous êtes,
Et par tous les biens que vous faites,
Que tôt ou tard la piété
Trouve son loyer mérité!

Quant à ce qui touche moi-même,
Sachez que la bonté suprême
Vous guerdonnera largement
Pour m'avoir donné logement.
Car en ma petite personne,
O reine aussi belle que bonne,
Vous fonderez, en la logeant,
Un hôpital pour peu d'argent;
Car je pense avoir, ce me semble,
Tout ce que peut avoir ensemble,
De grands maux, curables ou non,
Un hôpital de grand renom.
Par exemple, paralysie,
J'en ai, mais de la mieux choisie;
De fièvre, toujours quelque accès;
De rhume, toujours par excès,
Des yeux je ne vois quasi goutte;
Aux jointures j'ai toujours goutte;
Aux nerfs souvent contorsion;
Et partout ailleurs fluxion.
Il est vrai, je n'ai point d'ulcères,
Mais je ne m'en tourmente guères;
Un jour peut-être j'en aurai,
Et bien plus que je ne voudrai.
Tous ces maux font qu'aujourd'hui j'ose
Vous importuner d'une chose;
Ce n'est pas d'une donaison,
Mais d'avoir en votre maison,

Bien que je sois un peu maussade,
L'honneur d'être votre malade.
De cet office si nouveau,
Votre train sera bien plus beau;
Outre qu'aucun roi de la terre,
Tant en la paix comme en la guerre,
Jamais par un tel officier
Ne s'est fait servir par quartier.
Si vous accordez ma demande,
O reine de vertu très-grande!
Je n'aurai pas peu de fierté,
D'être de votre majesté
Le très-obéissant malade,
Mais pourtant je me persuade,
Quoique la gloire d'être à vous
Soit un bien préférable à tous,
Que de cette charge nouvelle,
Que pour moi je trouve fort belle,
Personne ne s'empressera,
Et que c'est moi seul qui l'aura
Tout le temps de ma triste vie,
Sans que personne en ait envie.

ÉPITRE

A Monsieur Sarrasin.

Sarrasin,
Mon voisin,

Cher ami,
Qu'à demi
Je ne voi;
Dont ma foi
J'ai dépit
Un petit;
N'es-tu pas
Barrabas?
Busiris?
Phalaris?
Ganelon
Le félon?
De savoir
Mon manoir
Peu distant,
Et pourtant
De ne pas
De ton pas,
Ou de ceux
De tes deux
Chevaux gris
Mal nourris.
Y venir
Réjouir
Par tes dits
Ébaudits
Un pauvret
Très maigret

Au col tors,
Dont le corps
Tout tortu,
Tout bossu,
Suranné,
Décharné,
Est réduit,
Jour et nuit
A souffrir,
Sans guérir,
Des tourments
Véhéments?
Si Dieu veut,
Qui tout peut,
Dès demain
Mal S. Main
Sur ta peau
Bien et beau
S'étendra,
Et fera
Tout ton cuir
Convertir
En farcin:
Lors malsain
Et pourri,
Bien marri
Tu seras,
Et verras

Si j'ai tort
D'être fort
En émoi
Contre toi.
Mais pourtant,
Repentant
Si tu viens,
Et te tiens
Un moment
Seulement
Avec nous,
Mon courroux
Finira,
Et cætera.

STANCES.

A la Reine.

Scarron, par la grâce de Dieu,
Malade indigne de la reine,
Homme n'ayant ni feu, ni lieu,
Mais bien du mal et de la peine :
Hôpital allant et venant,
Sur jambes d'autrui cheminant,
Des siennes n'ayant plus l'usage,
Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
Et pourtant faisant par courage
Bonne mine et fort mauvais jeu,

Prie humblement sa majesté
De se remettre en la mémoire
Qu'au commencement de l'été,
Alors que la cour devint noire,
Il fut son malade avoué,
Dont le Tout-Puissant soit loué,
Qu'on lui donna quelque espérance
D'avoir un petit logement;
Et tout aussitôt par avance
Qu'il en fit un remercîment.

Ce remercîment imprimé
Chez Toussaint Quinet le Libraire,
Devroit bien être supprimé :
Mais quelque effort qu'il ait pu faire,
Par tout Paris il a couru :
Chacun l'a dit, chacun l'a cru:
A force de l'entendre dire,
Il le croit lui-même quasi;
Vous-même, ô reine, qu'il admire!
Ne le croyez-vous point aussi?

Grande reine, n'en croyez rien :
C'est croire faux comme hérésie.
Hélas! il s'en aperçoit bien,
Dont vainement il se soucie.
Chaque quartier-maître Arragon
Prend son argent comme un dragon.

Je suis malade de la reine,
S'écrie-t-il tout rechigné :
Mais il veut avoir la main pleine
Tout aussitôt qu'il a signé.

Cependant ce malade exerce
Sa charge avec intégrité;
Pour servir votre majesté;
Depuis peu l'os la peau lui perce :
Tous les jours s'accroît son tourment.
Mais il le souffre gaiement,
Il fait sa gloire de sa peine,
Et l'on peut jurer sûrement
Qu'aucun officier de la reine
Ne la sert si fidèlement.

A maître Adam, menuisier de Nevers, sur ses œuvres poétiques.

Toi qui d'un pied chausse-sabot
As pu monter sur le Parnasse,
Et dont la main pousse-rabot
Carmes dessus carmes entasse;
Rare menuisier de Nevers,
Qui fais bien plutôt mille vers
Qu'une douzaine d'escabelles;
Tes vers, qui courent l'univers,

Sont lus dans les fines ruelles
En dépit de l'envie au regard de travers.

Ils sont, ventre Apollon! si beaux
Qu'ils dureront, chose certaine,
Plus long-temps que tes escabeaux,
Fussent-ils de bois, ou d'ébène.
Quitte donc ton métier de bois;
Viens voir les princes et les rois :
Dis-leur tes chansons immortelles.
Par mon chef, je n'en vois que trois
Qui pussent en dire de telles,
Et ne crois pas en voir de plus de quatre mois.

Un quidam, venu l'autre jour
Des bords de la sainte fontaine,
Dit qu'on a sonné le tambour
Aux environs de l'Hippocrène;
Que, pour ton rabot exalter,
Des rimeurs le grand *magister*
Par tous les lieux de son empire
Entendoit que, sans résister,
Et sans y trouver à redire,
On ne dit plus limer un vers, mais raboter.

SONNET.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,

Pont, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues.

Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux, et grand bruit,
C'est là Paris; que vous en semble?

AUTRE.

Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature;

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur achitecture,
Colysée, où souvent ces peuples inhumains
De s'entre-assassiner se donnoient tablature;

Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis:
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude:

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude?

SONNET OU ÉPITAPHE.

Ci gît qui fut de bonne taille,
Qui savoit danser et chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les savoit bien réciter.

Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des héros compter;
Même il auroit donné bataille,
S'il en avoit voulu tâter.

Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil et droit canon;

Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes.
Etoit-il honnête homme? ah! non.

AUTRE.

Jule, autrefois l'objet de l'injuste satire,
Est aujourd'hui l'objet de l'amour des François:
Par lui le plus aimable et le plus grand des rois
Voit craindre sa puissance et croître son empire.

Son esprit pénétrant que tout le monde admire
A toujours vu si clair en ses divers emplois,
Ses conseils ont produit de si fameux exploits,
Que l'envie est confuse, et n'a plus rien à dire.

Par le malheur du temps, ou plutôt pour le mien,
J'ai douté d'un mérite aussi pur que le sien :
Mais il ne m'a pas cru digne de sa colère.

Je confesse un péché que je pourrois celer;
Mais le laissant douteux, je croirois lui voler
La plus grande action qu'il ait jamais pu faire.

RONDEAU REDOUBLÉ.

J'en jurerois, moi qui jamais ne jure,
Que c'est l'amour qui fait votre chagrin.
Vous ne pouviez avoir pire aventure,
Fût-ce le mal monsieur Saint-Mathurin.

Ce petit dieu n'est qu'un dieu souterrain,
Et n'est pas beau, comme dit sa peinture;
Ains il est laid comme un monstre marin :
J'en jurerois, moi qui jamais ne jure.

Vous avez beau celer votre capture,
Votre visage auparavant serein,
Et vos soupirs font que je conjecture
Que c'est l'amour qui fait votre chagrin.

Friand des cœurs plus qu'un poulet de grain,
Dieu sait comment du vôtre il fera cure;
Dans quatre jours vous n'en aurez un brin :
Vous ne pouviez avoir pire aventure.

Je sentis bien, quand je fus sa pâture,
Qu'il a la dent dure comme l'airain,
Et quand il mord, Dieu sait quelle torture!
Fût-ce le mal monsieur Saint-Mathurin.

Mais écoutez remède souverain :
Un mari jeune et de belle structure,
Mieux que l'onguent que vendoit Tabarin,
Vous guérira : moi, qui jamais ne jure,
J'en jurerois.

ÉPITAPHE.

Ci gît un écuyer tranchant,
A qui tout fut de bonne prise,
Et qui couroit la marchandise
Autant qu'il fuyoit le marchand.

AUTRE.

Ci gît qui se plut tant à prendre,
Et qui l'avoit si bien appris,
Qu'elle aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'elle avoit pris.

De Henri Ganelon.

En ce gibet Henri repose,
Quand le vent cesse, ou qu'il est bas;
Quand il vente, c'est autre chose,
On diroit qu'il ne s'y plaît pas.

ÉPIGRAMME

De Henri Ganelon.

Que les corbeaux et les corneilles
Sur votre corps feront merveilles,
Quand le soleil l'aura bien cuit!
Il n'est point d'arbre dans la France
Qui porte de si plaisant fruit,
Que fera lors cette potence.

AUTRE.

Ce n'est ni roi, ni connétable;
Ce n'est qu'un gros valet d'étable,
Qui nous a donné Ganelon.
Mais son bon esprit le relève,
Et d'échelon en échelon
Le porte au trône de la Grève.

Sur M. Menard.

Menard, qui fit des vers si bons,
Eut du laurier pour récompense:
O siècle maudit! quand j'y pense,
On en fait autant aux jambons.

Contre Monmort.

Parasite de longue robe,
Ennemi de tous les savants,
Dont la médisance dérobe
L'honneur des morts et des vivants;
Animal irrassasiable,
En été même indécrottable,
D'un visage effronté, d'un regard furieux,
Pédant le plus haï qui soit dessus la terre;
Fais-toi pendre; aussi bien chacun te fait la guerre,
Peut-être que dans l'air tu réussiras mieux.
Mais si tu refuses de suivre
Le conseil qui t'est présenté,
Et si tu te résous de vivre
En dépit du monde irrité,
Qu'à jamais tes discours coupables
Te bannissent des bonnes tables;
Qu'à jamais puisse-tu crier du mal aux dents,
Que le portier partout te soit impitoyable;
Et pour te souhaiter un mal plus effroyable,
Ne puisses-tu jamais manger qu'à tes dépens!

Contre une personne qui avoit l'esprit mal tourné.

Je vous ai prise pour une autre.
Dieu garde tout homme de bien
D'un esprit fait comme le vôtre,
Et d'un corps fait comme le mien!

CHANSON.

Philis, vous vous plaignez que je n'ai point d'esprit
A vous parler de mon martyre :
Hélas ! ignorez-vous qu'un mal que l'on peut dire
N'est jamais si grand que l'on dit ?
Un amant dit assez quand il est interdit,
Quand il languit, quand il soupire :
Mais apprenez, Philis, qu'un mal que l'on peut dire
N'est jamais si grand que l'on dit.

AUTRE.

Hé bien, je consens de mourir :
Aussi-bien l'espoir de guérir
Me flatteroit en vain des douceurs de la vie.
Je n'ai plus qu'un moment à déplaire à vos yeux ;
Vous allez voir, belle Silvie,
Quand je ne serai plus, si vous en serez mieux.

AUTRE.

Je vous aimois, vous me l'aviez permis ;
J'espérois d'être aimé, vous me l'aviez promis :
Mais, hélas ! belle Iris, je vois bien le contraire.
Je n'ose en murmurer,
De peur de vous déplaire :
Mais il m'est permis d'expirer,
S'il m'est ordonné de me taire.

Dedans vos fers, charmé de vos appas,
Je souffrois mes tourments, et ne m'en plaignois pas;
Vous feigniez de m'aimer, je vous aimois sans feindre;
Vous m'avez fait souffrir
Les maux les plus à craindre :
Mais il m'est permis de mourir,
S'il m'est défendu de me plaindre.

COURANTE.

Je vous ai donné des bijoux,
Collet, robe et jupe :
Enfin jamais dupe
N'a tant fait pour vous :
Monsieur votre frère
A fait de grands repas;
Vos sœurs et votre mère
Ont eu de bons ducats,
Que je ne compte pas.

Je vous ai promenée aux champs,
Souvent à ma porte,
Soit que j'entre ou sorte,
Je vois vos marchands;
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
Tous les jours une chaise
Coûte un bel écu
A moi pauvre cocu.

SAINT-PAVIN.

Denis-Sanguin de Saint-Pavin, né à Paris, mort en 1670, préféra la vie voluptueuse qu'il menait dans l'abbaye de Livry qu'il possédait, aux plus hautes dignités de l'Eglise qu'il aurait pu obtenir. Il parlait de la religion avec beaucoup de liberté, c'est pourquoi Boileau mettait sa conversion au nombre des choses impossibles. On trouve de l'esprit et de la gaîté dans les poésies de Saint-Pavin.

SONNETS

A une jeune Personne.

Quittez cette dévote humeur;
Ne faites pas tant la mauvaise;
Car je prétends, ne vous déplaise,
Une place dans votre cœur.

A soixante ans, un directeur
Prêche les gens bien à son aise :
Vous n'en avez que quinze ou seize;
Trop tôt le diable vous fait peur.

Me défendre que je vous aime,
C'est vous faire tort à vous-même;
Malgré vous, je vous aimerai.

Rarement la jeunesse est sage.
Quand vous serez un peu sur l'âge,
Alors je vous obéirai.

Sur une Absence.

Belle Iris, je suis aux abois :
Hélas ! qu'êtes-vous devenue ?
Je vous aime autant que je dois;
Et votre absence continue.

Sans m'avoir écrit une fois,
Depuis que je ne vous ai vue,
Vous avez passé plus d'un mois;
Demandez-vous ce qui me tue ?

Plein de langueur, je vous attends.
Pouvez-vous souffrir plus long-temps
Qu'en ce triste état je demeure ?

Que mes rivaux seront heureux !
Si vous tardez encore une heure,
Vous ne reviendrez que pour eux.

Sur la Pucelle de Chapelain.

Je vous dirai sincèrement
Mon sentiment de la Pucelle.
L'art et la grâce naturelle
S'y rencontrent également.

Elle s'explique fortement,
Ne dit jamais de bagatelle;
Et sa conduite paroît telle,
Qu'on la peut louer hautement.

Elle est superbe et bien parée;
Sa beauté sera de durée,
Son éclat nous peut éblouir.

Mais enfin, bien qu'elle soit belle,
Rarement on ira chez elle,
Quand on voudra se réjouir.

Contre Despréaux.

Despréaux, grimpé sur Parnasse
Avant que personne en sût rien,
Trouva Regnier avec Horace,
Et rechercha leur entretien.

Sans choix, et de mauvaise grâce,
Il pilla presque tout leur bien;
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux poètes,
Dans ses satires indiscrètes
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité, je lui pardonne:
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Ce qui prouve que deux personnes s'aiment.

Quand d'un esprit doux et discret,
Toujours l'un à l'autre on défère;
Quand on se cherche sans affaire,
Et qu'ensemble on n'est point distrait;

Quand on n'ent jamais de secret,
Dont on se soit fait un mystère;
Quand on ne cherche qu'à se plaire;
Quand on se quitte avec regret;

Quand, prenant plaisir à s'écrire,
On dit plus qu'on ne pense dire,
Et souvent moins qu'on ne voudroit:

Qu'appelez-vous cela, la belle?
Entre nous deux, cela s'appelle
S'aimer bien plus que l'on ne croit.

Que l'Amour est de tout âge.

Quand à mon âge je soupire,
Le cœur percé de mille coups,
L'un me plaint, et l'autre m'admire
D'avoir des sentiments si fous.

S'il m'étoit permis de leur dire
Que je ne souffre que pour vous,
Loin de condamner mon martyre,
Sans doute ils en seraient jaloux.

Je sais bien que les destinées
Ont mal compassé nos années;
Ne regardez qu'à mon amour.

Peut-être en serez-vous émue;
Il est jeune, et n'est que du jour,
Belle Iris, que je vous ai vue.

AUTRE.

Quand on dispute de l'âge,
Des plus aimables du temps,
Pour Clarinte, on se partage
Sitôt qu'elle est sur les rangs.

L'une dit qu'elle a le visage
D'une fille de quinze ans,
L'autre lui croit davantage
A lui voir tant de bon sens.

Sans décider la querelle,
Rendons justice à la belle,
Traitons-la comme les Dieux.

On les sert, on les adore,
Et l'on ne sait pas encore,
S'ils sont ou jeunes ou vieux.

RONDEAU.

Plaintes à sa Maîtresse.

Quoi ! me voyant le cœur blessé
Des traits que vos yeux m'ont lancé,
Phylis, vous n'en faites que rire !
Quand pour vous un amant soupire,
N'est-il pas mieux récompensé ?

Je me croyois, pauvre insensé !
Dans un poste plus avancé;
Et j'espérois, je n'ose dire
Quoi.

De vous quitter j'ai balancé :
Mais, à dire vrai, j'ai pensé
Que mon mal en deviendroit pire.
Pour empêcher qu'on se retire,
Vous avez trop de je ne sai
Quoi.

ÉPIGRAMMES

Contre un Poète.

Tircis fait cent vers en une heure :
Je vais moins vîte, et n'ai pas tort.
Les siens mourront avant qu'il meure;
Les miens vivront après sa mort.

Sur un mauvais Livre.

Léandre, j'ai bien acheté
Le livre que tu m'as prêté;
Et pourtant je te le renvoie.
Je l'ai lu fort exactement;
Il ne m'a donné que la joie
De le renvoyer promptement.

L'Amant mauvais ménager.

Mon médecin, chaque jour,
Sachant que je meurs d'amour
Pour la petite Sylvie,
Me dit que, si je la vois
En un mois plus d'une fois,
Il m'en coûtera la vie.
Je me suis mal ménagé;
Vivant au jour la journée,
En quatre jours j'ai mangé
Les douze mois de l'année.

POÉSIES DIVERSES.

Caliste, sans dessein de faire des amants,
Laisse aller ses regards charmants,
Qui coûtent à nos cœurs des blessures mortelles,
Et, quand on ose soupirer,
On s'attire mille querelles.
La belle s'en offense, et ne peut l'endurer.

Sommes-nous plus coupables qu'elle ?
Si l'on en juge de bon sens,
Son innocence est criminelle,
Et nos crimes sont innocents.

ÉPITAPHE

D'une Dame galante.

Ci gît Doralise, qui fut
Une merveille sans seconde.
Comme elle plut à tout le monde,
Aussi tout le monde lui plut.

AUTRE

Pour un homme qui s'étoit enté sur une autre famille que la sienne.

Ci gît un prodige du temps.
Sa naissance fut un mystère.
Tous les pères font leurs enfants;
Cet enfant avoit fait son père.

AUTRE.

Ci gît qui dupa tout Paris:
Il trompa jusques à sa mère;
Il se fit à trente ans le fils
D'un qui ne fut jamais son père.

BENSERADE.

Isaac de Benserade, l'un des beaux esprits de la cour de Louis XIV, naquit en 1612, à Lyons-la-Forest, dans la Haute-Normandie. Il excella surtout dans les vers des ballets qu'il fit pour la cour, avant que l'opéra fût à la mode. Il mourut le 19 octobre 1691 à Gentilly, où il possédait une petite maison qu'il avait remplie d'inscriptions en vers, qui, selon Voltaire, valaient bien ses autres ouvrages.

STANCES

A Mademoiselle de Brionne.

Quel sentiment jaloux d'un état si parfait,
Veut que votre repos dans un cloître se fonde?
Pourquoy haïssez-vous le monde,
Philis, hé! que vous a-t-il fait?

Il vous présentoit tout ce qu'il a de plus doux,
Lorsque vous lui faisiez une plus rude guerre;
Et de tous les cœurs de la terre,
Pas un n'a tenu contre vous.

Vous ne pourrez de guère être plus près des cieux,
Quand sur cette hauteur vous serez élevée,
Et n'en serez pas mieux sauvée;
Mais vous nous en admnerez mieux.

Plus on se tient couvert, plus on est recherché;
Il semble que le voile embellisse les filles :
Et c'est la contrainte des grilles,
Qui fait le ragoût du péché.

Loin d'être libertin, vous voyez pour quel but
A changer de projet ma raison vous invite,
Et si je vous en sollicite,
Que c'est même pour mon salut.

Demeurez donc au monde en un si bel état :
Où pourroit votre gloire être mieux signalée?
Faut-il sortir de la mêlée
Au commencement du combat?

A vos pieds gémiront les vices abattus,
Dedans cette poudreuse et cette vaste lice,
Où se pratique l'exercice
Des plus héroïques vertus.

Etes-vous pas chez nous en toute sûreté,
Sans vous embarrasser d'une pénible affaire,
Et travailler à vous défaire
D'une innocente liberté?

Vous avez dans le cœur un zèle assez dévot;
Et votre vertu seule assez se fortifie
Sans que la haire mortifie
Une chair qui ne vous dit mot.

Voyez donc à loisir et d'un esprit égal,
Des roses d'un côté, de l'autre des épines;
Et songez qu'il est des matines
Plus incommodes que le bal.

Le monde a pour vos sens des attraits superflus:
Mais c'est bien mieux prouver qu'on renonce à ce maître
De le mépriser et d'en être,
Que d'y penser n'en étant plus.

Ce n'est point pour semer un appât décevant,
Par où dans les filets votre âme s'enveloppe.
Mais en toute votre horoscope
Je ne trouve pas un couvent.

Il faut bien observer cette vocation,
Qui vous livre à vous-même une si prompte guerre,
Et voir s'il n'entre point de terre
Parmi sa composition.

Un moment de la vie établit tout le plan;
Et parmi de longs jours comme seront les vôtres,
Ce moment, roi de tous les autres,
En est quelquefois le tyran.

Non, non, tenez à Dieu sans tenir au lien,
Fuyez la volupté, les richesses, le faste;
Soyez soumise, pauvre, chaste,
Mais ne jurez jamais de rien.

L'Ambassadeur de Suède à la reine de Natolie,

SALUT :

Reine du plus doux des climats,
L'ambassadeur vers les frimas
Recevra devant qu'il s'éloigne
Vos ordres pour Suède et Pologne ;
Et prendra congé du faubourg
Devant qu'il passe par Hambourg,
Puisque chez vous on se dispose
A le charger de quelque chose.

Son équipage et ses mulets
Sont déjà partis pour Calais,
Où doit l'attendre son navire ;
Et dès l'heure qu'on entend dire,
C'est le train de l'ambassadeur,
Partout se fait grande rumeur ;
Les gens courent à la fenêtre :
Mais quand il ne vient à paroître
Qu'un peigne dedans un chausson,
Ils pestent d'étrange façon ;
Et disent, voyant ce cortége,
Foin de l'ambassadeur de neige,
Il nous a bien attrapés là ;
Que pourroit-on faire à cela ?
Pauvreté, dit-on, n'est pas vice ;
Dieu sait si c'est par avarice

Que je marche à si peu de frais,
Et fais de si légers apprêts :
Comme je vois qu'on ne me prête
Pour mes hardes nulle charrette,
Est-ce pas bien fait d'en charger
Un des chevaux du messager,
Qui gémit sous ce poids extrême,
Et m'a pensé porter moi-même,
N'étoit qu'il est rude au galop,
Et que j'ai cru que c'étoit trop,
D'être ambassadeur grave et sage,
Tout ensemble, et coq de bagage.

Pourtant si vous voulez qu'enfin
Je porte jusqu'à mi-chemin
Ce que vous n'envoyez qu'à peine
Au gros mari de votre reine,
J'en viendrai bravement à bout;
Et je me chargerai de tout,
Sans qu'il me soit fait nul reproche,
Pourvu que tout puise en ma poche :
Car Bias portant tout sur soi,
N'étoit pas plus Bias que moi;
J'ai linge, ustensile, dépêché;
J'ai mainte nippe qui m'empêche,
Tous mes habits sont sur ma peau;
Bref je suis mon porte-manteau.

PLAINTE.

Beauté qui triomphez de moi,
Vous rêvez à je ne sais quoi,
Sans qu'on puisse juger quel chagrin est le vôtre :
D'où viennent ces noirceurs dessus un front si doux ?
Est-ce que je suis près de vous,
Ou que vous êtes loin d'un autre?

Oui, ma présence vous déplaît;
Et mon sort, tout affreux qu'il est,
N'a rien qui vous surprenne, et rien qui vous étonne;
Vous ne prenez pas garde aux ennuis que je sens,
Et vous ne rêvez qu'aux absents,
Ou vous ne rêvez à personne.

Peut-être en vous parlant d'un feu,
Dont l'ardeur vous touche si peu,
Je vous ai ramené quelque image effacée;
Et par mon innocent et funeste entretien,
Un autre tourment que le mien
Vous est tombé dans la pensée.

Peut-être quand mon œil ardent
Vous contemploit en imprudent,
Ce qu'en dépit de moi trop souvent il hasarde,
Vous disiez en vous-même, et mon cœur l'entendoit :
Hélas! l'autre me regardoit
Comme celui-ci me regarde.

S'il est ainsi, j'aime bien mieux
Ne dire mot, baisser les yeux,
Et prendre une froideur qui soit comme la vôtre,
Que de vous mettre au point où vous étiez tantôt.
Hélas! oubliez-moi plutôt,
Que de vous souvenir d'un autre.

Description de la maison de Gentilly.

Possesseur d'un terrain de petite étendue :
Je partage un ruisseau qui laisse aller ma vue
En des lieux où pour moi l'on a quelques égards,
Et si tout n'est à moi, tout est à mes regards.

Un vieux tronc desséché par la suite des ans
Commença ce berceau qu'un long âge décore :
D'autres issus de lui l'entretiennent encore :
Ainsi le père mort revit dans ses enfants.

Ces grands arbres venus sans soins et sans culture,
Qui prétendent du ciel atteindre la hauteur,
Semblent dire : Il est doux de suivre la nature,
Mais il faut s'élever jusques à son auteur.

Quelle folie est plus fameuse?
C'est grand'pitié de voir deux vieillards amoureux
D'une belle et jeune dormeuse,
Qui n'est froide, ce semble, et marbre que pour eux.

Ici Philomèle s'empare
D'un endroit solitaire, où son cœur attendri
Etudie et polit les airs qu'elle prépare
Pour le printemps son favori.

Au murmure des fontaines
Les oiseaux se mêlent tous:
Le monde et ses pompes vaines
Ne font pas un bruit si doux.

Ici, loin du tumulte et franc d'inquiétude,
J'aime à m'entretenir avec les bons esprits :
Et si quelque fâcheux trouble ma solitude,
Il m'en fait d'autant mieux reconnoître le prix.

Ambition, fortune, adieu, vous et les vôtres;
L'on ne vient point ici vos grâces mendier :
Adieu vous-même, Amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier.

D'une coulante veine et saintement féconde,
Touché de mon salut, quelquefois en ce lieu
J'ai fait parler le plus grand roi du monde,
Pécheur, et cependant selon le cœur de Dieu.

Ce n'est rien moins qu'un partisan
Qui fit ces cascades; et vive
La nature naïve !
L'art est trop courtisan.

Ce réduit si charmant et si propre à rêver,
Inspire aux tendres cœurs de profanes délices :
Gardez-vous tête-à-tête ici de vous trouver,
A moins que d'être armés de haires, de cilices.

Le monde a bien plus d'un détour
Par où s'égare qui s'y fonde :
Tout en est mauvais, et la cour
Pire que le reste du monde.

RITOURNELLE POUR MONSEIGNEUR,

Sur la Prise de Philipsbourg.

Gloire au Père, Gloire au Fils.
Et voilà comme je fis
Mes derniers vers pour la fête
De ta première conquête.
Prétendrois-je de fournir
Au triomphant avenir
De tes merveilles immenses ?
Je finis et tu commences :
Quelque hardi que tu sois,
A la tête des François,
Quoi que ta vaillance opère,
Oui, Dauphin, je te le di,
Il faut être bien hardi,
Pour l'être autant que ton père.
C'est le plus noble des cœurs ;

C'est l'arbitre des arbitres;
C'est le vainqueur des vainqueurs;
Il absorbe tous les titres,
Et n'est place, ville, bourg,
De la Seine jusqu'à l'Ebre,
Qui n'admire et ne célèbre
Le dompteur de Philipsbourg.
Tu veux qu'au maître appartienne
Sa gloire et toute la tienne,
Et les siècles qui viendront
Bien long-temps après le nôtre
Le nom de l'un et de l'autre
Pêle-mêle confondront.
Tu veux qu'au roi se dédie
Ta louange, et que l'on die
Des faits où seul tu suffis,
« Gloire au Père, Gloire au Fils. »

Que d'œillades passagères
De la part du sexe doux!
Que ne doivent les bergères
Au jeune ennemi des loups!
Il est certaine monnoie
Dont un héros est payé,
Qui se débite avec joie,
Et tous en ont essayé.
Viens donc, avec la victoire,
Descends du char de la gloire,

Et dans tes bras triomphants
Vois ta femme et tes enfants.
Que ton retour de l'armée
Est sensiblement goûté !
A ton épouse alarmée,
Hélas ! qu'il en a coûté !
Marchez désormais ensemble,
« Père, Fils, déjà tout tremble »
Au seul bruit de vos apprêts,
Et faites redire après
Ces paroles mémorables
Aux ennemis innombrables
Que vous aurez déconfits,
« Gloire au Père, Gloire au Fils. »

L'AMOUR.

La mère des Amours,
Tenant ses grands jours
Dans son siége d'ivoire,
Prononce à sa gloire :
A l'Amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

Que nos cœurs soient contents
A ce gai printemps;
Et que le plus sévère
Me suive et révère :
A l'Amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

Chaque chose ici-bas
Ressent mes appas;
Et la terre elle-même
Rit au ciel qu'elle aime :
A l'Amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

Le ciel pour la voir mieux,
Ouvre tous ses yeux;
Et, la trouvant si belle,
Brûle aussi pour elle :
A l'Amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

A cet exemple heureux,
Doit être amoureux
Tout ce qu'en soi resserre
Le ciel et la terre :
A l'Amour on résiste en vain,
Qui n'aima jamais, aimera demain.

SONNETS.

Sur Job.

Job de mille tourments atteint
Vous rendra sa douleur connue;
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue;
Il s'est lui-même ici dépeint :
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables;
Il s'en plaignit, il en parla :
J'en connois de plus misérables.

Pour Mademoiselle Deshoulières.

Fille d'une merveille, et merveille elle-même,
Deshoulières va joindre à ses charmes divers
Les charmes du Parnasse; et déjà des beaux vers,
Les moindres dans sa bouche ont une grâce extrême.

Son esprit, son génie est d'un ordre suprême,
Et sa gloire fera le tour de l'univers;
Les secrets d'Apollon lui seroient-ils couverts?
Une muse est sa mère, une autre muse l'aime.

Je sais bien que je vais d'un soin laborieux
Et l'instruire et la voir; mais qu'entreprends-je, ô dieux!
C'étoit un simple jeu, ce devient une affaire :

Ingrate, quand je veux vous apprendre à rimer,

Loin de m'en savoir gré, que venez-vous de faire ?
Hélas ! vous m'avez fait ressouvenir d'aimer.

RONDEAU

Au Roi.

A-T-IL plus fait ? A-t-il mieux réussi,
Ce grand César ? en valeur, dieu merci,
Louis pourroit lui disputer la pomme :
Et si ce fut autrefois un maître homme
Que celui-là, maître homme est celui-ci.
Il a bon cœur, et bonne tête aussi,
L'autre n'a point approché de ceci,
Quoiqu'à ses lois il ait asservi Rome.
A-t-il plus fait ?

Qu'il vante un peu sa diligence ici,
On ne voit point d'éclairs briller ainsi ;
Villes et forts sont pris dès qu'on les somme,
En moins de rien l'affaire se consomme :
Avecque son *Veni, vidi, vici,*
A-t-il plus fait ?

MADRIGAL

Pour une Femme grosse.

Vous verrez dans cinq mois finir votre langueur :
Mais dieux ! quand finira celle que dans mon cœur

Ont causé vos beaux yeux et votre tyrannie ?
Je serai dignement d'amour récompensé,
Quand ma peine sera finie
Par où la vôtre a commencé.

AUTRE.

Je souffre une extrême douleur,
Et je sens un nouveau martyre.
Depuis assez long-temps je conservois un cœur:
Que depuis peu je trouve à dire!
Soit dit, Philis, sans vous mettre en courroux;
L'auriez-vous point pris par mégarde,
Faites du moins qu'on y regarde;
Je crois, sans y penser, l'avoir laissé chez vous.

ÉPIGRAMME.

Je mourrai de trop de désir,
Si je la trouve inexorable:
Je mourrai de trop de plaisir,
Si je la trouve favorable.
Ainsi je ne saurois guérir
De la douleur qui me possède;
Je suis assuré de périr
Par le mal ou par le remède.

AUTRE.

Un pauvre homme aperçut dans sa chambre la nuit,
Un voleur qui croyoit trouver là quelque somme :
Il fit un si grand cri, que le voleur s'enfuit,
Et laissa son manteau, qui servit au pauvre homme.

ÉPITAPHES.

D'un Vieillard.

Ci-git un bon vieillard qui répugnoit à suivre
Cette commune loi suivie également :
Douce est l'habitude de vivre ;
On la perd difficilement.

D'un Fourbe.

Ci-git à qui malice et fraude étoit commune ;
Dieu veuille avoir son âme, au cas qu'il en eût une.

D'une Femme mondaine.

Ci-git qui mit tout en usage
Pour être belle et, trait pour trait,
Se retoucha comme un portrait,
Et se fit un autre visage.

D'un Rentier et d'un Intendant.

Ci-git qui vivoit de ses rentes ;
Et comme il est pour tous des places différentes,
Un intendant est bien plus bas que lui,
Qui vivoit des rentes d'autrui.

POÉSIES DIVERSES.

Je ne me plains ni ne me loue
De toi, fortune, et je t'absous,
N'ayant éprouvé de ta roue,
Ni le dessus, ni le dessous.

Permets qu'un misérable amant
Puisse être jusqu'au monument
Tributaire de ta couronne,
Et traite ce cœur qui se rend
Comme une place qui se donne,
Et non comme une qui se prend.

FABLES.

L'ane qui se croyoit malheureux sur la terre,
Du cheval envia la noblesse et les dons;
Mais quand ils s'aperçut qu'il alloit à la guerre,
Il dit: fi de la gloire, et vivent les chardons!

Pour son époux mourant, une femme éperdue,
Vent mourir; la mort vient, et la femme pâlit,
C'est pour lui, non pour moi que vous êtes venue,
Lui dit-elle, en tremblant, le voilà dans son lit.

HESNAULT.

Jean Hesnault, connu par le sonnet de l'*Avorton*, né à Paris, mort dans la même ville en 1682, donna les premières leçons de versification à Mme Deshoulières Il était l'un des hommes de son temps qui tournait le mieux les vers. On estime encore ce qui nous reste de sa traduction de *Lucrèce*.

SONNETS.

L'Avorton.

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être et du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être;

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime,

Laisse-moi calmer mon ennui;
Et, du fond du néant où tu rentre aujourd'hui,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est punie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Les Douceurs de la vie privée.

S'ÉLÈVE qui voudra, par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour;
Moi je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste et sans tristesse,
Mes yeux après la nuit verront naître le jour;
Je verrai les saisons se suivre tour à tour;
Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ainsi, lorsque la mort viendra rompre le cours
Des bienheureux moments qui composent mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connoît pas!

Les Champs-Elysées.

L'AMOUR par qui tout respire
N'est point sujet à la mort;
Il suffit qu'un cœur soupire
Pour éterniser son sort;
Et cette vie immortelle
Promise après le trépas,
C'est le prix d'un cœur fidèle
Dont l'ardeur se renouvelle

Et ne se consume pas.
Alors l'âme, délivrée
De ses fers embarrassants,
Par ses transports épurée,
Vole d'amour enivrée
Dans cette aimable contrée
Que pour les tendres amants
Les dieux exprès ont parée.
N'en espérez point l'entrée,
Ennemis du dieu d'Amour,
Vous périrez sans retour;
Votre âme froide et stérile
Passera dans un instant,
De son repos imbécille
Dans les horreurs du néant;
Tandis que sous des ombrages
De myrtes et d'orangers,
Possédant des avantages
Qui ne sont plus passagers,
Les cœurs dont l'Amour fut maître
Célèbreront les bienfaits
Du dieu qui les a fait naître
Et les fait vivre à jamais.
Beautés, qui fûtes volages,
Malgré vos légèretés,
Vous verrez ces beaux rivages;
Ils seroient inhabités,
Si les dieux pour l'inconstance

N'avoient point quelque indulgence.
Quelle foule d'habitants!
J'y verrai la belle Éryce
Dont les attraits inconstants
Affligèrent trop long-temps
Mon âme encore novice :
En nous voyant, nous rirons
Du souvenir de mes larmes,
Je lui vanterai ses charmes,
Elle loûra mes chansons.
J'y verrai Lise et Glycère,
Cydippe, Ismène, Aglaé,
D'autres que je n'aimois guère
Dont les noms m'ont échappé.
Mais d'où naît cette harmonie
Qui fait retentir les airs?
De ces éclatants concerts
La douceur est infinie!
J'entends Ovide, Chaulieu,
Anacréon et Tibulle,
Horace avec Malesieu,
Suivis du tendre Catulle;
A leur tête est Richelieu
Qui verse à toute la troupe
Que renferme ce beau lieu,
Le plaisir à pleine coupe.

A madame Dumaine, qui demandoit des Noels.

AIR : CHANTONS NOLET.

Eh bien ! nous ferons
Des chansons ;
Nous en ferons encore.

Ludovise ignore
La peine en chantant,
Et de Turc à More
En ordonne autant.
Eh bien ! nous ferons
Des chansons ;
Nous en ferons encore.

Le beau se colore
D'abord à ses yeux,
Ainsi que l'aurore
Colore les cieux.
Ah ! si comme elle nous chantions,
Nous chanterions encore.

Lutin qu'on implore
Au sacré vallon,
Ton feu nous dévore
Malgré la saison.
Eh bien ! nous ferons
Des chansons ;
Nous en ferons encore.

Le chantre de Laure
Que l'on vante tant,
Qui faisoit éclore
Des vers à l'instant,
N'eût pu faire tant de chansons
Qu'ici l'on fait encore.

De la métaphore
Le tour est usé,
Zéphyre et l'aurore
Tout est épuisé;
Et pourtant l'on veut des chansons,
Et l'on en veut encore.

Enfant qu'on adore
Dans ce jour charmant,
D'un peu d'ellébore
Fais-nous le présent,
Ou bien nous ferons
Des chansons,
Nous en ferons encore.

CHANSON.

Vous qui n'avez point vu Cythérée et les Grâces,
Ni les ris, ni les jeux, doux enfants de sa cour,
Accourez près d'Iris, ils volent sur ses traces,
Vénus n'a gardé que l'Amour.

CHARLEVAL.

Charles-Faucon de Ris, seigneur de Charleval, né en Normandie en 1612, mort en 1693, fut également recommandable par les qualités du cœur et par celles de l'esprit. Le burlesque Scarron, parlant de la délicatesse de son goût, disait « que les Muses ne le nourrissaient que de blanc-manger et d'eau de poulet. » Ses poésies sont faibles d'imagination et de style, mais elles sont pleines de grâce et de légèreté.

STANCES.

A des Religieuses réfugiées à Paris.

O très-charmantes prisonnières,
Que vos regards ont de lumières !
Que vos yeux sont pleins de clarté !
Mais quelle entreprise est la vôtre !
Dès qu'on vous rend la liberté,
Vous nous venez ôter la nôtre.

Triomphez, divine Climène,
Je ne saurois garder la mienne ;
Je vous la rends sans disputer :
Vos liens me plaisent plus qu'elle ;
Et je ne veux jamais quitter
Une captivité si belle.

J'abhorre les afféteries;
Je dédaigne les pierreries,
Les velours et les passements :
Tout cela n'a rien que je prise;
Et je hais tous les ornements,
Auprès de votre robe grise.

Avec cette simple nature
Qui n'a ni pompe ni dorure,
Il ne vous faut qu'un seul regard,
Pour faire avouer aux coquettes
Qu'elles sont, avec tout leur fard,
Beaucoup moins belles que vous n'êtes.

Laissez donc vos prisons ouvertes,
Laissez là vos grilles désertes,
Ne vous cachez plus des mortels;
Et, si votre bel œil s'afflige
De perdre un temple et des autels,
Souffrez que je vous en érige.

A une dame angloise réfugiée en France pendant les troubles de son pays.

Si je vis sous les dures lois
De vos yeux, ces beaux yeux anglois,
Dont la rigueur me désespère;
Mes sens ne sont point ébahis.
Iris, vous êtes étrangère;
Mais l'amour est de tout pays.

Le souvenir est effacé
De tout le désordre passé,
Et de nos batailles sanglantes.
Je ne connois pour mon repos
Que deux nations différentes,
Les honnêtes gens et les sots.

Mais, beaux yeux qui causez ma mort,
Usez de votre passe-port
Avec un peu moins de licence;
Et gardez que votre beauté
Ne viole dans notre France
Le droit de l'hospitalité.

Sans exposer tant de François
A la cruauté de vos lois,
Retournez dans votre province;
Et faites sentir mon tourment
Aux ennemis de votre prince,
Aux rebelles du parlement.

A madame la comtesse de la Suze.

Comtesse, à qui l'Amour apprit
L'art d'écrire avecque tendresse,
Et qui seule avez tout l'esprit
Des neuf doctes sœurs de la Grèce :

Vous consacrez votre loisir
Par des vers dignes de mémoire.

Le Louvre en fait tout son plaisir,
Et le Parnasse en fait sa gloire.

Sapho, par son esprit charmant,
S'acquit une gloire immortelle :
Mais rien que le temps seulement
Ne vous fait aller après elle.

Votre âme a de riches trésors;
Toute la France le publie :
Mais, pour songer à ceux du corps,
Assez souvent je les oublie.

Vos vers, qui ravissent la cour,
Touchent les cœurs les plus sauvages.
J'aime pourtant mieux voir l'amour
Dans vos yeux que dans vos ouvrages.

L'esprit est un rare talent;
Mais il faut que l'objet nous rie :
Si le visage n'est galant,
Malheur à la galanterie !

Vous avez de quoi nous charmer,
Sans que la muse vous seconde.
Qui sait l'art de se faire aimer,
Est la plus charmante du monde.

Tout me charme en vous, tout me plaît;
Votre rare beauté m'enflâme :

Pour y prendre trop d'intérêt,
Je n'ai plus de repos dans l'âme.

Soulagez mes désirs pressants;
Gardez vos rigueurs pour un autre :
Je fus l'esclave de mes sens,
Aussitôt que je fus le vôtre.

J'ai beau vouloir me ménager
En vous racontant mon martyre,
Je mêle au respect d'un berger
L'impatience d'un satyre.

Hâtez-vous donc de recevoir
Ma flamme ardemment témoignée :
Rien ne me met au désespoir
Comme une espérance éloignée.

STANCES MORALES.

Lire, et repasser souvent
Sur Athènes et sur Rome,
C'est de quoi faire un savant,
Mais non pas un habile homme.

Méditez incessamment,
Dévorez livre après livre;
C'est en vivant seulement,
Que vous apprendrez à vivre.

Avant qu'en savoir les lois,
La clarté nous est ravie :
Il faudroit vivre deux fois,
Pour bien conduire sa vie.

A M. Sarazin, pour l'inviter à dîner.

Ami, je te demande au vrai
Si tu ne vis plus en Europe :
Pour savoir quand je te verrai,
J'ai fait tirer ton horoscope.

Sarazin, quand je t'aperçoi,
Mon cœur ressent mille allégresses;
Et, si tu viens manger chez moi,
Je te mangerai de caresses.

Nous n'aurons ni poisson ni ris,
Mais nous aurons de bonne viande;
Et tu repaîtras nos esprits
De nourriture plus friande.

Nous ne sommes pas de ces sots,
Que les jeûnes rendent étiques :
Nos estomacs sont huguenots;
Mais nos cœurs sont bons catholiques.

Entre les vins et les jambons,
Disputons peu de la colère

Des Autriches et les Bourbons,
Des Barberins et du Saint-Père.

Les sages, qui suivent les lois
Du grand et divin Épicure,
Cherchent moins les secrets des rois
Que les secrets de la nature.

Mon plaisir, le verre à la main,
Et la serviette sur la tête,
Te fera connoître soudain
Quel est le dieu de notre fête.

De moi, je chanterai des mieux,
Bien que ma voix soit pitoyable!
Que l'Amour est, entre les dieux,
Un dieu qui ne vaut pas le diable.

Puisqu'on ne voit plus à Paris
Que des maîtresses infidelles,
Il faut décoiffer ses Cloris,
Et ne se coiffer jamais d'elles.

Après que nous aurons chanté,
Nous dirons sonnets et ballades;
Et boirons tant à ta santé
Que nous en serons tous malades.

CHANSON.

L'Indifférence préférable à la haine.

Quoi ! sans vous souvenir de moi ni de ma peine,
Vous pouvez passer tout un jour !
Haïssez-moi plutôt, Climène.
L'indifférence est en amour
Plus dangereuse que la haine.

ÉPIGRAMMES.

Contre un Médisant.

Bien que Paul soit dans l'indigence,
Son envie et sa médisance
M'empêchent de le soulager.
Sa fortune est en grand désordre,
Il ne trouve plus à manger;
Mais il trouve toujours à mordre.

Contre une Coquette.

Bien qu'Iris m'ait promis une amitié parfaite,
A mille autres amants elle fait les doux yeux :
Ah ! c'est être haï des dieux
Que d'être aimé d'une coquette.

La Promenade à contre-temps.

A LA MÊME.

Je ne saurois vous pardonner
Le régal qu'à Saint-Cloud Paul vient de vous donner;
C'est le plus dégoûtant de tous les esprits fades:
Vous aimez trop les promenades,
Iris; allez vous promener.

A une Dame en réputation de piété.

Les œuvres de maître Clément
Ne sont pas gibier à dévote.
Je vous les prête seulement,
Gardez bien qu'on ne vous les ôte.
Si quelqu'un vous les escamote,
Je le donne au diable Astarot:
D'autres sont fous de leur marotte;
Moi, je le suis de mon Marot.

Contre une Dame qui l'avoit offensé.

Lise a beau faire la mignarde,
Chaque jour elle s'enlaidit:
Ce n'est pas que je la regarde,
Mais tout le monde me le dit.

Contre les Coquettes.

Au dedans ce n'est qu'artifice;
Et ce n'est que fard au dehors:

Otez-leur le fard et le vice;
Vous leur ôtez l'âme et le corps.

MADRIGAUX.

Je mourrai de trop de désirs,
Si je la trouve inexorable:
Je mourrai de trop de plaisirs,
Si je la trouve favorable.
Ainsi rien ne me peut guérir
De la douleur qui me possède:
Je suis assuré de périr
Par le mal ou par le remède.

Jalousie causée par l'absence.

Olympe, je n'ai point de paix,
Absent de vos beautés parfaites:
Et je ne sais ce que je fais,
Quand je ne sais ce que vous faites.

A M. Conrart.

Que sert l'esprit, que sert la probité,
Quand la douleur nous met à la torture?
Illustre ami, permets que je murmure.
Ton mal te traite avec indignité;
Et la vertu reproche à la nature
Le peu de soin qu'elle a de ta santé.

A madame Scarron.

Bien souvent l'amitié s'enflamme;
Et je sens qu'il est malaisé
Que l'ami d'une belle dame
Ne soit un amant déguisé.

A une Dame.

Au doux bruit des ruisseaux, dans les bois je respire :
C'est là que sur des fleurs je viens me reposer :
Je ne quitterois pas ces lieux pour un empire,
Mais je les quitterois, Iris, pour un baiser.

Inscription pour une statue d'Apollon.

Parmi ces arbres et ces fleurs
Je cherche une beauté cruellement armée,
Daphné, que j'ai pour ses rigueurs
En laurier transformée.
Le souvenir de mon amour
Me cause une douleur profonde.
Je ne puis lui rendre le jour,
Moi qui le donne à tout le monde.

STANCES MORALES.

Qui cherche tant la santé
N'est jamais sans maladie;
Le nom de félicité
Fait le malheur de la vie.

Modérons nos propres vœux :
Tâchons à nous mieux connoître ;
Désires-tu d'être heureux,
Désire un peu moins de l'être.

Le fameux souverain bien
Est un séjour de misère,
N'est qu'un pompeux entretien,
Et qu'une noble chimère.

Voici comment j'ai compté
Dès ma plus tendre jeunesse ;
La vertu, puis la santé,
Puis la gloire, puis la richesse.

CHEVREAU.

Urbain Chevreau, savant bel-esprit du 17me siècle, né à Loudun en 1613, mort en 1701, a laissé plusieurs ouvrages estimables et des vers français qui sont faibles de poésie, mais presque toujours ingénieux.

ÉPITAPHE D'UNE BELLE FILLE NOYÉE.

Ici Lydie a fait sa sépulture,
Baignez son tombeau de vos pleurs ;
A pleines mains répandez-y des fleurs,
Passant, qui dans ces vers lisez son aventure.

En tombant dans cette eau, par un funeste sort,
Cette merveille y but la mort.
Mais voyez l'étrange puissance,
Et le bizarre effet de l'eau!...
Une Vénus y prit naissance,
Une autre y trouve son tombeau.

ÉPITAPHE DE TURENNE.

TURENNE a son tombeau parmi ceux de nos rois:
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir,
Qu'il ne mit point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

A un Ami.

TOUT m'afflige, tout m'importune;
Les promesses des grands n'ont pour moi nul effet;
Et j'en suis si peu satisfait,
Que je crains bien, cher Lisle-brune,
De n'avoir rien de la fortune
Que le tableau que j'en ai fait [1].

[1] Il a composé un ouvrage sous le titre de *Tableau de la Fortune*.

SAINT-ÉVREMONT.

Charles-Margotelle de Saint-Denis, seigneur de Saint-Évremont, né le 1er avril 1613 à Saint-Denis-le-Guast, près de Coutances, fut un des plus beaux-esprits de son temps. Son humeur caustique lui attira souvent de grands désagrémens. Poursuivi en France, il passa en Angleterre, où il fut bien accueilli par Charles II. Il y mourut le 20 décembre 1703, et fut inhumé dans l'église de Westminster. Ses vers sont légers et spirituels, mais ils valent bien moins que sa prose, où l'on trouve quelquefois la profondeur d'un philosophe jointe à la finesse et à la délicatesse d'un homme du monde.

SONNET.

A Mademoiselle de l'Enclos.

Passer quelques heures à lire,
Est mon plus doux amusement :
Je me fais un plaisir d'écrire,
Et non pas un attachement.

Je perds le goût de la satire;
L'art de louer malignement
Cède au secret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment.

Je vis éloigné de la France,
Sans besoin et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.

J'aime la vertu sans rudesse;
J'aime le plaisir sans mollesse;
J'aime la vie, et n'en crains pas la fin.

Sur la Dispute sur les anciens et les modernes.

Pourquoi révérer comme antique
Ce que les Grecs dans leur Attique
Aimoient comme des nouveautés?
Serons-nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois,
Et ne sont plus que dans un livre,
Où, morts présomptueux, ils nous donnent des lois?
Modernes, reprenez courage;
Vous remporterez l'avantage.
Le partisan outré de tous les anciens [1]
Nous fait abandonner leurs écrits pour les siens.
Il a fait aux Grecs plus d'injures,
Par ses vers si rares, si beaux,
Qu'il n'en fera par sa censure
Aux Fontenelles, aux Perraults.
Quand il paroît aux modernes contraire,
Aux anciens il doit être odieux:

[1] Despréaux.

Tout ce qu'il fait est fait pour leur déplaire;
Si bien écrire est écrire contre eux.

Le Bonheur du monde.

Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorants,
Des fruits, d'excellents vins, peu de train, peu d'enfants,
Posséder seul, sans bruit, une femme fidelle,
N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni partages à faire avecque ses parents,
Se contenter de peu, n'espérer rien des grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle,
Être plein de franchise et sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Dompter ses passions, les rendre obéissantes,
Conserver l'esprit libre et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

Mme DE LA SUZE.

Henriette de Châtillon de Coligny, connue sous le nom de la comtesse de la Suze, née à Paris en 1618, était fille de Gaspard de Coligny, maréchal de France, et petite-fille de l'amiral de Coligny. Elle fut mariée au jeune Thomas Addington, seigneur écossais, et épousa en secondes noces

Gaspard de Champagne, comte de la Suze. Ce second mariage fut pour elle un supplice, à cause de la jalousie de son mari. Ayant obtenu la cassation de son mariage, elle se livra entièrement à la culture de la poésie. Elle mourut le 10 mars 1673. Elle était aussi remarquable par sa beauté que par les agrémens de son esprit. On a d'elle des madrigaux et des chansons qui ne manquent ni d'élégance ni de facilité. Ses autres productions leur sont fort inférieures.

A UNE DAME,

En lui envoyant le Voyage de l'Amour.

Lisez, belle Philis, à loisir cet ouvrage;
Il parle d'un pays charmant, aimable et doux :
Il n'est pas mal aisé d'en faire le voyage;
Vous le pouvez sans sortir de chez vous.

AUTRE.

Amant, tant que vous aimerez,
Vous craindrez, vous espérerez,
Malgré toute votre prudence;
Lorsque l'on peut être un seul jour
Ou sans crainte, ou sans espérance,
On se peut dire sans amour.

Maximes d'amour.

Il n'est point aujourd'hui de belle raisonnable
Qui se fâche de voir adorer ses appas;
Et lorsque sa rigueur fait quelque misérable,

Ce n'est pas que l'amour ne lui soit agréable,
C'est que l'amant ne lui plaît pas.

AUTRE.

Un véritable amant présume d'ordinaire
Qu'il doit aimer d'une éternelle amour;
Et quiconque prévoit de n'aimer plus un jour,
S'il n'a cessé d'aimer, est bien près de le faire.

BUSSY-RABUTIN.

Roger de Rabutin, comte de Bussy, connu sous le nom de Bussy-Rabutin, né à Epiry, en Nivernais, le 3 avril 1618, fut lieutenant général du Nivernais, et membre de l'Académie française. Son *Histoire allégorique des amours des Gaules* fit beaucoup de bruit et lui suscita des disgrâces. Il s'attira beaucoup d'ennemis par le tour satirique de son esprit et par son excessive vanité. Il mourut à Autun le 9 avril 1693.

ÉPIGRAMMES.

Lib. viii, Épig. 24: Mart. *Ad Cæsarem Domitianum.*

Dès long-temps je vous importune
De rétablir ma mauvaise fortune:
Si vous ne voulez m'assister,
Trouvez bon que je vous demande :

On n'offense pas Jupiter
En lui présentant son offrande;
Quoiqu'il n'exauce pas, d'un regard gracieux
Il voit toujours celui qui le supplie :
Ce n'est pas le sculpteur, sire, qui fait les dieux,
C'est celui qui les prie.

Maximes d'amour pour les femmes.

Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère;
Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
C'est la manière de le faire.

AUTRE.

L'amour égale sous sa loi
La bergère avecque le roi;
Sitôt qu'il en fait sa maîtresse,
Sitôt qu'elle peut s'engager,
La bergère devient princesse,
Ou le prince devient berger.

AUTRE.

Vous me dites que votre feu
Est assez grand, belle Climène,
Vous ignorez donc, inhumaine,
Qu'en amour assez est trop peu.
Cependant la chose est certaine,
Et si sur ce chapitre on croit les mieux sensés,
[illegible] pas trop, on n'aime pas assez.

MAUCROIX.

François de Maucroix, né à Noyon en 1619, mort le 9 avril 1708 à Reims, était chanoine de l'église de cette ville. On a de lui plusieurs traductions assez estimées et d'autres ouvrages. Il était très-lié avec Boileau, Racine et La Fontaine.

A UN AMI

Qui voulait l'engager à se marier.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose;
Il faut y penser mûrement,
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

CHARPENTIER.

François Charpentier, doyen et directeur perpétuel de l'Académie fran[illegible] de celle des belles-[illegible], né à Paris en 1620, mort en 1702, [illegible]

traduction de la *Cyropédie.* Il soutint vivement l'opinion que les inscriptions des monnmens publics de France doivent être en français.

IMITATION D'AUSONE.

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes amans le triste sort?
L'un en mourant cause ta fuite,
L'autre en fuyant cause ta mort.

Imitation d'une épigramme de l'Anthologie.

Reçois de moi, chère moitié,
Pour gage de mon amitié,
Ce tombeau qu'aucun ne t'envie :
Je dois avec raison te rendre cet honneur :
Car le dernier jour de ta vie
Fut le premier de mon bonheur.

AUTRE.

Passant, ci-gît la vieille Macaride,
Au rouge nez, à l'œil toujours humide,
Et qui buvoit du soir jusqu'au matin ;
Sans nulle peine elle quitta sa fille,
Son fils, son gendre et toute sa famille,
Son seul regret fut de quitter le vin.

MONTREUIL.

Mathieu de Montreuil, membre de l'Académie française, né à Paris en 1620, mort en 1691, a laissé de fort jolis madrigaux

STANCES.

Remontrances à une jeune Demoiselle riche, et qui n'a ni père ni mère.

Puisque nous sommes seuls, il faut que je vous die,
Que depuis quinze jours je cherche à vous parler.
A ne vous rien dissimuler,
Vous menez une étrange vie :
Mais, jeune Philis, entre nous,
Avecque mes conseils, il ne tiendra qu'à vous
Bientôt d'en commencer une autre.
Sortez, laissez-vous voir, quittez cette maison,
Partez sans dire adieu, retournez à la vôtre,
Écoutez la nature, et suivez la raison.

C'est trop souffrir que votre tante
Vous renferme soir et matin.
Je sais que son humeur et sa vertu pédante
Veut vous voir ou quenouille ou chapelet en main :

Mais songez que cheveux, bonne grâce, beau teint,
Jeunesse, taille, gorge belle,
Chez elle tout cela n'a plus ni feu ni lieu.
Quand vous serez faite comme elle,
Alors je vous dirai : Filez, ou priez Dieu.
Vous entrez dans un âge où chaque jour augmente
Ces trésors animés que vous tenez des cieux :
Mais que vous servira d'avoir de si beaux yeux,
Si vous ne regardez jamais que votre tante?
Hélas! que deviendront tant de souris charmants;
Ce teint brillant, ces lèvres et ces dents;
Tout cela n'est-il fait que pour votre famille?
Je veux vous en montrer un usage plus doux,
Sachez, trop innocente fille,
Que tout cela n'est fait que pour quelqu'un de nous.

Que le ciel est jaloux de nos contentements,
Et que nous payons cher un peu d'expérience!
Celle qui peut tout prendre ignore sa puissance,
Ou la connoît si tard qu'il n'en est plus le temps.
Quand la beauté se perd, il vient de la prudence;
Quand on est dégoûtante, on voudroit tout charmer.
Un tel aveuglement n'est-il pas déplorable?
Alors qu'on se voit plus aimable,
C'est alors qu'on sait moins aimer.

Pour parler dignement de l'éclat de vos yeux,
Un autre assurément s'en acquittera mieux;

Il dira mieux les maux dont ils vont être cause :
    Mais pour moi, je vous dirai bien
Que vous avez un cœur dont vous ne faites rien,
Et qu'il seroit fort bon d'en faire quelque chose.
Il ne faut que vouloir, il n'est rien plus facile ;
    Plutôt aujourd'hui que demain.
Le cœur, comme l'argent, est un meuble inutile,
    Quand il ne change pas de main.

    Renne est de toutes les villes
Celle où le dieu d'amour est le plus triomphant.
Toutes, dès quatorze ans, y font les grandes filles,
Et vous seule après seize y vivez en enfant.

Vous devriez rougir au bel âge où vous êtes
De tant de mauvais jours que vous avez passés,
Les autres vous font honte ; elles sont trop coquettes,
    Et vous ne l'êtes pas assez.
Il est temps désormais de rentrer en vous-même,
D'avoir plus de conduite et de vous corriger.
Votre tante a passé, vous passerez de même.
La belle vie est courte, il la faut ménager.

Vous vous verrez bientôt à l'âge de vingt ans,
    Et vous n'aurez plus en ce temps
    Pas un de vos jours qui n'emporte
Quelque peu de la fleur de vos jeunes beautés :
    Employés ou perdus, n'importe,
Ils ne laisseront pas de vous être comptés.

Dans tout ce que je viens de dire,
Ne vous figurez pas que je prétende à rien,
Depuis la mort d'Iris, tout le monde sait bien
Que je ne songe plus à l'amoureux empire :
Mais j'ai cru, comme vieux garçon,
Vous devoir ce mot de leçon :
Quelqu'autre plus heureux s'en servira peut-être.
J'ai formé votre esprit, il aura votre cœur;
Je vous ai parlé comme un maître,
Il sera votre serviteur.

MADRIGAL.

En t'attendant ici tout charme mes esprits,
Tout me paroît avoir je ne sais quelle grâce :
Ce petit tapis vert que nous avons fait gris,
Et cette herbe séchée aux lieux où je t'embrasse,
Ce fossé qui s'éboule à l'endroit où je passe,
Renouvelle en mon cœur un doux ressouvenir,
Et ce gazon tombé me plaît mieux qu'en sa place,
Parce que c'est par là que tu dois revenir.

AUTRE.

Ne me reprochez plus tant de fois ma folie :
Vous seule me semblez jolie;
Vos petites façons m'ont tout-à-fait charmé.
Pour souffrir vos mépris, je confesse moi-même
Que je quitte un parti dont je serai blâmé :
Mais quand la passion va jusques à l'extrême,

Il vaut mieux mourir où l'on aime
Que de vivre où l'on est aimé.

AUTRE.

Pourquoi me demandez-vous tant
Si mes feux dureront, si je serai constant,
Jusques à quand mon cœur vivra sous votre empire?
Ah! Philis, vous avez grand tort;
Comment pourrois-je vous le dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

AUTRE

Pour madame la marquise de Sévigné, en jouant à colin-maillard.

De toutes les façons vous avez droit de plaire;
Mais surtout vous savez nous charmer en ce jour:
Voyant vos yeux bandés on vous prend pour l'Amour,
Les voyant découverts, on vous prend pour sa mère.

AUTRE

Pour mettre devant des heures.

En vain vous me jurez, dans vos humeurs cruelles,
De ne jamais rien faire en faveur de ma foi:
Priant Dieu pour tous les fidèles,
Sans doute, belle Iris, vous priez Dieu pour moi.

AUTRE.

Vivons le plus que nous pourrons.
Pendant que nous vivrons, trop aimable Sylvie,

Vivre sans nous aimer, ce n'est pas une vie.
Nous vivrons seulement quand nous nous aimerons.
Tous les jours ce soleil vient mourir et renaître;
De neuf mois en neuf mois le printemps vient paroître;
La rose en nos jardins tous les ans vient fleurir :
Mais notre destinée est bien plus inhumaine :
Ces yeux noirs et brillans dont tu fais tant la vaine
Se fermeront un jour pour jamais ne s'ouvrir.

AUTRE

POUR MONSIEUR DE BELLIÈVRE,

Depuis premier Président.

Si selon le mérite on donnoit récompense,
Tous mes vœux seroient accomplis :
Vous seriez chancelier de France,
Je serois aimé de Philis.

AUTRE.

Ne faites point tant l'entendue,
Sous ombre qu'à quinze ans le ciel vous a pourvue
De mille et mille attraits qu'on ne peut exprimer.
J'en demeure d'accord, vous savez tout charmer;
Mais, je m'en rapporte à vous même,
Vous avez un défaut extrême :
Vous voulez toujours qu'on vous aime,
Et vous ne voulez point aimer.

AUTRE.

Le bon père Bernard est heureux d'être né
Si long-temps devant vous, redoutable Sylvie :
Si le ciel autrement en avoit ordonné,
Vos beaux yeux aujourd'hui ne liroient pas sa vie :
Car il vous auroit vue, et se seroit damné.

AUTRE.

Vous me reprochez de tout temps
Que j'ai les yeux battus, et d'une étrange sorte :
Si j'ai les yeux battus, Philis, que vous importe?
Ah! ce n'est pas à vos dépens.

AUTRE.

Depuis le triste jour que je vis sous vos lois,
J'ai bien compté vingt-deux semaines,
Et, pour fruit de toutes mes peines,
Je vous baise le bout des doigts.
Vos rigueurs à la fin me coûteroient la vie,
Je suis le plus constant d'entre tous les humains:
Mais, prenez garde à vous, Sylvie :
Si vous continuez, ma foi j'ai bien envie
De vous baiser les mains.

REMONTRANCES

A une jeune Demoiselle qui causoit à l'église.

Plus vous êtes belle et charmante,
Plus vous devez avoir de respect pour ce lieu,
Vous n'y songez pas, Amarante :
Les anges tremblent devant Dieu.

AUTRE.

Si je vais si souvent chercher votre voisine,
Il n'est voisin qui ne devine
Que ce n'est pas pour ses beaux yeux.
Son ridicule esprit n'a rien que d'ennuyeux.
Son visage fardé, son prétendu mérite
N'ont rien pour m'attirer qui me semble assez doux :
Mais, quand je n'oserois vous rendre une visite,
Je veux trouver quelqu'un à qui parler de vous.

AUTRE.

J'en demeure d'accord, tout le monde se loue
De votre libéralité ;
Mais aussi tout le monde avoue
Que vous avez, Philis, par trop de cruauté.
Vous êtes des plus magnifiques,
Vous faites des messieurs de tous vos domestiques ;
Mais vous laissez mourir vos amants de langueur ;
Vous faites cent présents, et pas une faveur.

En vain, depuis six mois, je frappe à votre porte,
Philis, j'aimerois mieux (ou le diable m'emporte)
Etre votre valet que votre serviteur.

AUTRE

*Pour madame ** allant en Italie.*

Je trouve encor vos yeux, votre air, votre visage
Comme le premier jour que je fus engagé.
Pour votre esprit, Philis, il me semble changé:
Je vous en trouve davantage.

AUTRE

Fait dans les Petites-Maisons.

Quand j'écoute ces fous d'un air si sérieux,
Vous me raillez aussi-bien qu'eux.
Mais je leur porte envie et je n'en saurois rire;
Ah! madame, qu'ils sont heureux!
Il leur est permis de tout dire.

AUTRE.

Vos lettres m'ont charmé, le style en est fort doux,
Les façons de parler tendres, spirituelles;
D'autres les garderoient, parce qu'elles sont belles:
Mais, pour moi, c'est assez qu'elles viennent de vous.

AUTRE.

Je ne l'aime pas trop, il est vrai; je l'ai dit
En parlant de vous, de vous même:

Mais, n'en ayez point de dépit,
Vous ne m'entendez pas, votre erreur est extrême.
Vous avez tort de m'en blâmer,
Hélas! belle Philis, quelque fort qu'on vous aime,
On ne sauroit vous trop aimer.

AUTRE.

On m'a fait un fort mauvais tour,
Quand on vous a juré que j'avois de l'amour;
Que je parlois partout de mon cruel martyre.
Je sais trop le respect qu'on doit à vos appas;
J'aimerois mieux mourir cent fois que de le dire:
Pour le penser, je ne dis pas.

AUTRE.

Qu'un miroir de poche est commode
Pour travailler sans cesse à la mort d'un amant!
Celle qui la première en amena la mode
Etoit cruelle assurément.
Par malheur, j'ai cassé le vôtre;
Mais je vous en renvoie un autre,
Où vous pourrez tout à loisir
Achever le dessein qu'ont vos yeux sur ma vie.
A votre aise, belle Sylvie:
Je ne vous voudrois pas ôter votre plaisir.

AUTRE.

Philis, quand vous manquez de divertissement,
Mon entretien vous plaît, il vous semble charmant;
Pour votre pis aller vous me trouvez passable;
Mais, quand il vous arrive une flotte d'amants,
Vous ne songez jamais à moi non plus qu'au diable.
Et sans moi vous passez vos plus heureux moments.
Que me sert mon bonheur? je loge en même lieu.
Et vous me laissez seul le nez dessus mon feu,
Quand d'autres font *flores* dedans votre ruelle;
Savez-vous bien, Philis, comment cela s'appelle?
Près de l'Eglise, et loin de Dieu.

AUTRE.

Je vous promis de dire, à votre intention,
Votre beau chapelet, trop aimable Sylvie.
S'il faut toujours songer à ceux pour qui l'on prie,
Vous pourrez vous louer de ma dévotion.
Je le dirai toute ma vie
Sans aucune distraction.

AUTRE.

Ne me demandez plus, Sylvie,
Quel est le mal que je ressens.
C'est un mal que j'aurai tout le temps de ma vie;
Mais je ne l'aurai pas long-temps.

ÉPIGRAMME

Sur un Espagnol.

Fuyant de nous sans résistance,
Vélez, sans y penser, perdit
De son honneur plus qu'il ne pense,
Et de ses geus plus qu'il ne dit :
Mais, parmi tant d'étranges pertes
Qu'en un moment il a souffertes,
Il a seulement regretté
La perte de sa gravité.

AUTRE.

Dans un coin, sans flambeau, sans témoins et sans bruit
Nous venons de passer la nuit
Avec deux femmes fort jolies.
Il n'est point ici-bas de plaisir bien parfait :
Nous avons dit mille folies,
Mais las ! nous n'en avons point fait.

AUTRE.

Cloris à vingt ans étoit belle,
Et veut encor passer pour telle,
Bien qu'elle en ait quarante-neuf;
Elle prétend toujours qu'ainsi chacun l'appelle :
Il faut la contenter, la pauvre demoiselle :
Le Pont-Neuf dans mille ans s'appellera Pont-Neuf.

AUTRE.

Un petit abbé roux, bachelier de Sorbonne,
Pensant bien me la donner bonne,
Me disoit l'autre jour, de son ton de pédant:
Tous les prédicateurs ne font pas ce qu'ils disent.
Vous n'avez pas raison, dis-je en le regardant,
D'être de ceux qui les méprisent:
Car, sans aller plus loin chercher de là les monts
L'exemple de cela, vous l'êtes.
C'est vous qui dites vos sermons,
Mais ce n'est pas vous qui les faites.

Contre un Résident.

Ne crois point nous persuader,
Pierre, que pour ta résidence
Il soit besoin d'intelligence,
Il ne faut rien que résider.

AUTRE.

Ne vous fiez point à Colin,
C'est bien l'homme le plus malin
Que le ciel ait jamais vu naître:
Il prendra bien son temps dès qu'il le trouvera,
Et tôt ou tard vous trompera
Comme il a déjà fait son maître:
Il n'est rien d'impossible à son esprit adroit;
Il se fait au dehors tout tel qu'il veut paroître

Et se contraint si bien qu'on n'y peut rien connoître.
Enfin si son père mouroit,
Je le tiens si fourbe et si traître,
Que je crois qu'il en pleureroit.

CHANSON.

Le feu que vos yeux nous font voir
Eblouit tous les nôtres.
Il n'est pas mort, bien qu'il soit noir,
Il en fait mourir d'autres.

Bientôt tout le monde à la cour
En va perdre la vie.
Les hommes en mourront d'amour,
Et les femmes d'envie.

Sévigny, vos yeux pleins d'attraits
Eblouissent les nôtres,
Et quand l'amour n'a plus de traits,
Il emprunte les vôtres.

AUTRE.

Si je ne suis assez aimable
Pour mériter votre amitié,
Au moins suis-je assez misérable,
Philis, pour vous faire pitié.

Je sais que j'aurois trop de gloire,
Si vous partagiez ma langueur,

Que je sois dans votre mémoire,
Si je ne suis dans votre cœur.

Quoique la faveur soit extrême,
J'espère bien de l'obtenir.
Ah! Philis, ce n'est pas de même
D'aimer et de se souvenir.

Puisque de prolonger ma peine
Fait le plus grand de vos désirs,
Quand je mourrai, belle inhumaine,
Vous perdrez un de vos plaisirs.

Si je meurs, dans mon mal extrême,
Mon trépas me semblera doux.
Je suis plus à vous qu'à moi-même,
Je n'y perdrai pas tant que vous.

AUTRE.

Tout le monde vous dit tant
Que je suis un inconstant;
Éprouvez là vos yeux doux;
Faites mentir tout le monde,
C'est un coup digne de vous.

Quand on aime vos beaux yeux,
Où chercher pour trouver mieux?
En se rangeant sous vos lois,
On est inconstant, Sylvie,
Mais pour la dernière fois.

FURETIÈRE.

Antoine Furetière, né à Paris en 1620, se fit beaucoup d'ennemis par son esprit satirique. Il fut exclu de l'Académie française en 1685, vingt-trois ans après sa réception; mais il n'y fut pas remplacé de son vivant. Il mourut en 1688. Furetière avait pris part à la comédie des *Plaideurs* et à la parodie de *Chapelain décoiffé*.

STANCES

A MADEMOISELLE CH.***

Sur ce qu'elle chantoit et jouoit fort bien du luth.

Je ne sais, divine merveille,
Si c'est grâce ou si c'est rigueur
De m'arracher ainsi le cœur
Quand vous me chatouillez l'oreille.

Est-il amant qui ne se rende?
Vous attaquez de toutes parts
Par votre voix, par vos regards :
Le moyen qu'un cœur se défende?

Si l'on résiste à vos œillades,
On cède à vos accords divins;

Et jusques chez les Quinze-Vingts,
Vous pourriez faire des malades.

ÉPIGRAMMES.

La Feinte Rupture.

Puisque tu veux que nous rompions,
En reprenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendrons
Ce que nous eûmes l'un de l'autre,
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre ces baisers si doux
Que je te donnois à centaines;
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

Sur le Mariage de deux Bossus.

Quand j'imagine ces bossus
Accouplés le soir de leurs noces,
Et quand je pense à ces deux bosses,
L'une dessous, l'autre dessus,
Aussitôt je me remémore
Des Titans la rebellion;
Et je crois que ces gens encore
Vont mettre Ossa sur Pélion.

L'Heureuse Jalousie.

Iris m'étoit inexorable,
Lorsque son défiant époux
Mal à propos devint jaloux :
O dieux ! qu'il me fut favorable !
La belle Iris me prit au mot,
En dépit de son fâcheux maître ;
Et le pauvre homme fut un sot
Par la seule crainte de l'être.

Sur la Mort d'Alexandre-le-Grand.

Princes, arbitres de la terre,
Voyez Alexandre au cercueil,
Et ne vous enflez plus d'orgueil
Pour tous les succès de la guerre.
Voyez ce qu'il reste en mourant
A cet illustre conquérant,
Pour le fruit de tant de batailles ;
On lui fit en son jour fatal
De moins pompeuses funérailles
Qu'il n'en fit faire à son cheval !

Le Valet devenu Maître.

Tandis qu'Alcidor fut laquais,
Il fut soumis, humble et docile,
Mais quand il eut fait force acquets,
Il fut rogue, altier, difficile :

On l'eût pris pour un roitelet,
Tant l'orgueil le fit méconnoître!
Je vois bien que d'un bon valet
On ne sauroit faire un bon maître.

Sur une Justice transportée dans une halle.

D'ou vient qu'on a tant approché
Cette justice du marché?

RÉPONSE.

Rien n'est plus facile à comprendre,
C'est pour montrer qu'elle est à vendre.

AU ROI,

Pour un Poète campagnard qu'on voulait mettre à la taille.

Ce poète n'a pas la maille,
Plaise, sire, à votre bonté,
Au lieu de le mettre à la taille,
De le mettre à la charité.

FOURCROY.

Bonaventure de Fourcroy, célèbre avocat au parlement de Paris, né à Noyon, mort à Paris le 25 juin 1692 dans un âge très-avancé, était ami de Boileau, de Molière et de Patru Il cultivait la littérature et la poésie. On lui attribua la petite pièce que nous donnons ici.

MADRIGAL.

Le Passant et la Tourterelle.

DIALOGUE.

LE PASSANT.

Que fais-tu, dans ces bois, plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis; j'ai perdu une compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse périr comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

PELISSON.

Paul Pelisson-Fontanier, encore plus connu par son attachement héroïque au surintendant Fouquet, que par son mérite littéraire, naquit à Béziers en 1624. Il devint membre de l'Académie française dont il a écrit l'histoire, et conseiller d'état. Renfermé à la Bastille, après la disgrâce de Fouquet, il y éleva une araignée et en fit son amie. Delille a immortalisé cet insecte reconnaissant. Pelisson abjura la religion protestante en 1670, et montra beaucoup de zèle pour la conversion de ses anciens co-religionnaires Il mourut le 7 février 1693. Ses poésies ont du naturel, de l'agrément, mais le défaut d'imagination s'y fait un peu sentir.

NÉANT DES CHOSES DE CE MONDE.

Grandeur, savoir, renommée,
Amitié, plaisir et bien,
Tout n'est que vent, que fumée,
Pour mieux dire, tout n'est rien.

Contre les Astrologues.

Trois fois trente-trois journées
Acheveront mes années,
Disoit en bien supputant
Un astrologue important.
Chacun commença d'attendre;
Mais voyant venir les cent
Sans que la mort le vînt prendre,
Du dépit il s'alla pendre.
Il a deviné pourtant.

L'Envieux.

Paul, cet envieux maraut,
Sur l'échelle même enrage
Qu'un autre ait eu pour partage
De deux gibets le plus haut.

Les trois Sourds.

Un sourd fit un sourd ajourner
Devant un sourd en un village,
Et puis s'en vint haut entonner
Qu'il avoit volé son fromage,

L'autre répond du labourage.
Le juge étant sur ce suspens,
Déclara bon le mariage
Et les renvoya sans dépens.

SEGRAIS.

Jean-Regnault de Segrais, né à Caen, le 22 août 1624, s'est rendu célèbre par ses églogues, où il a pris les anciens pour modèles, et a même évité quelques-uns de leurs défauts. Ses traductions en vers français des *Géorgiques* et de l'*Enéïde*, ne sont plus lues de nos jours et ne méritent guère de l'être. Il a eu part à la *Princesse de Clèves*, à *Zaïde* et à la *Princesse de Montpensier*, romans de Mme de la Fayette. Il mourut en 1701.

ÉGLOGUES.

CLIMÈNE.

A M. le marquis de Montauzier.

Tircis mouroit d'amour pour la belle Climène,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine.
Ce berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui :
Errant à la merci de ses inquiétudes,
Sa douleur l'entraînoit aux noires solitudes;
Et des tendres accents de sa mourante voix
Il faisoit retentir les rochers et les bois.

Climène, disoit-il, ô trop belle Climène!
Vous surpassez autant les nymphes de la Seine
Que ces chênes hautains, et si verts et si beaux,
Des humides marais surpassent les roseaux.
Votre divin esprit, votre beauté divine,
Du plus pur sang des dieux marquent votre origine:
Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
N'eut jamais tant que vous d'éclat ni de pouvoir.
Où vous portez vos yeux les forêts reverdissent;
Où vous disparoissez toutes choses languissent,
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas,
Et le printemps n'est point où l'on ne vous voit pas.
Qui n'admire le lustre et la fraîcheur des roses,
Aux roses, qu'a l'Amour sur vos lèvres écloses?
Où peut-on voir qu'en vous ces œillets et ces lis
Qui paroissent toujours nouvellement cueillis?
Mais, plus ces doux attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent misérable,
Si vous considérez tant de charmes divers
Comme autant de sujets de mépriser mes vers.

De votre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche et molle;
Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
Ce qu'une eau claire et vive est au cerf relancé.
Jamais rien de si beau n'a paru sur la terre.
Mais toujours vos rigueurs me déclarent la guerre:
Et ce qu'à nos troupeaux est la fureur des loups,

Ce qu'est à nos vergers l'aquilon en courroux,
Ce qu'à nos épis mûrs est la pluie orageuse,
Telle est votre colère à mon âme amoureuse.

Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous.
Mais Iris m'assuroit d'un empire plus doux;
Et je me sens si las de votre tyrannie,
Que presque j'ai regret à la fière Uranie.
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux;
Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'onde,
Qu'elle soit brune encore, et que vous soyez blonde.

Hélas! de vains désirs si long-temps enflammé,
Faut-il toujours aimer où l'on n'est point aimé?
Hélas! de quel espoir est ma flamme suivie,
Si, lorsque dans les pleurs je consume ma vie,
Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
Trouve tant de plaisir à me voir malheureux!
En mille et mille lieux de ces rives champêtres
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres;
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque jour:
Hélas! sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour!
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume,
Pour en servir une autre ainsi je me consume.
Ah! si du même trait dont mon cœur est blessé...
Mais ne poursuivons point ce discours insensé.
Je serai trop heureux, belle et jeune Climène,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine.

N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez désir?
Vous l'aurez aussitôt; vous n'avez qu'à choisir:
Et, si Pan le défend de tout regard funeste,
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.
Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs;
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le sais, il aime ma musette;
De mes rustiques airs aucun il ne rejette:
Et la chaste Pallas, race du roi des dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux,
Des grandes déités Pallas la plus aimable,
La plus victorieuse et la plus redoutable.
Par elle, sous le frais de ces jeunes ormeaux,
Je puis, quand il me plaît, enfler mes chalumeaux,
Et je puis ne chanter que mon amour fidelle,
Quoiqu'on ne dût chanter que sa gloire immortelle,
Et que je doive encore à sa seule bonté
Cette délicieuse et douce oisiveté.
Sous ces feuillages verts, venez, venez m'entendre;
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre:
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant.
Si vous vouliez venir, ô miracle des belles!
Je vous enseignerois un nid de tourterelles:
Je vous les veux donner pour gage de ma foi:
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

Climène, il ne faut pas mépriser nos bocages:

Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages,
Et leurs divines mains aux rivages des eaux
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.
L'aimable déité qu'on adore à Cythère
Du berger Adonis se faisoit la bergère.
Hélène aima Pâris, et Pâris fut berger,
Et berger on le vit les déesses juger.

Quiconque sait aimer peut devenir aimable :
Tel fut toujours d'Amour l'arrêt irrévocable.
Hélas! et pour moi seul change-t-il cette loi?
Rien n'aime moins que vous, rien n'aime tant que moi.

Généreux Montausier, dont l'âme vigilante
Assure le repos des bergers de Charente :
Qui, des lauriers de Mars tant de fois couronné,
Des lauriers d'Apollon fais gloire d'être orné;
Daigne pour un moment sur cette fraîche rive
Ouïr de mon berger la musette plaintive.
Ainsi tout l'univers de Julie et de toi
Entende la louange et l'aime comme moi.

TIMARÈTE.

A mademoiselle de Rambouillet.

Clarice aime mes vers, faisons-en pour Clarice.
Qui peut rien refuser au beau sang d'Arténice?
Le beau nom d'Arténice a volé jusqu'aux cieux;
Le beau nom de Clarice est aimé de nos dieux :

Ses charmes sont puissans, son âme est noble et belle ;
Elle a tout ce qui rend Arténice immortelle :
Juste arbitre du sang des plus fameux bergers,
Comme elle, elle est célèbre aux climats étrangers.
Doncques, ô digne sang d'une divine mère,
Soit qu'au tranquille frais d'un antre solitaire,
Le grand pasteur de l'Orne au chant si renommé
Tienne vos sens ravis, et votre esprit charmé ;
Soit qu'aux bords émaillés d'une claire fontaine
Vous vous plaisiez aux jeux de ce berger de Seine,
De ce galant berger, en qui furent toujours
Avec les jeunes ris les folâtres amours ;
Ou que vous admiriez la céleste harmonie
Des Apollons nouveaux de la grande Ausonie :
Quittez pour un moment des entretiens si doux :
Écoutez les ennuis d'un pauvre amant jaloux ;
Écoutez les ennuis d'une aimable bergère.
Aux rivages de Loin, sur la verte fougère,
Timarète aux rochers racontoit ses douleurs,
Et le triste Eurylas racontoit ses malheurs :
Tous deux (Dieux ! que ne peut l'aveugle jalousie !),
L'un pour l'autre troublés de cette frénésie,
Abandonnoient leur âme à d'injustes soupçons,
Qu'ils faisoient même entendre en leurs douces chansons.
Écho les redisoit aux nymphes du bocage ;
Un vieux Faune en rioit dans sa grotte sauvage ;
Tels sont les jeux d'amour, disoit-il, et jamais
Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.

Eurylas commença sur sa douce musette.
A son chant répondoit la belle Timarète :
Tour à tour ils plaignoient leur amoureux souci.
La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

EURYLAS.

Garde pour les vivans ta clarté vagabonde,
Et ne sors plus pour moi, beau soleil, hors de l'onde :
Une ombre du Cocyte est moins ombre que moi.
Si j'en veux croire au moins ce fleuve où je me voi,
A ma pâle couleur, à mon visage blême,
On voit moins que je vis, qu'on ne peut voir que j'aime,
Et que, pour trop aimer, je souffre dans mon sort
Une douleur semblable aux douleurs de la mort.
Que veux-je faire aussi de ma mourante vie?
Et de quel bien jamais peut-elle être suivie ?
Puisque j'éprouve, enfin d'amour tout consumé,
Qu'il est un plus grand mal que n'être point aimé.
Hélas! qui sait aimer, sait que ce mal extrême
Est d'en savoir un autre aimé de ce qu'il aime.

TIMARÈTE.

Dis plutôt que ce mal, ô volage Eurylas !
Est de se croire aimée, et de ne l'être pas.
Clair ruisseau, désormais remonte vers ta source;
Change, père du jour, ton ordinaire course;
Un plus grand changement m'a ravi mon berger :
Il n'est rien après lui qui ne puisse changer.
Voilà cette sinistre et funeste aventure

Dont m'a cent fois donné le malheureux augure,
Du haut de ce vieux chêne un corbeau croassant:
Que m'exprimoit si bien, par son cri gémissant,
La chaste tourterelle en cent lieux rencontrée,
Toujours triste, et toujours de son pair séparée.

EURYLAS.

Timarète à Damon a pu donner son cœur?
A Damon, Timarète? ô le digne vainqueur!
Amants, jamais de rien ne perdez l'espérance:
Amants, jamais en rien ne prenez d'assurance.
Les tigres sous le joug aux bœufs s'accoupleront;
La biche et l'ours affreux désormais s'aimeront;
L'amoureuse colombe, au hibou voulant plaire,
Deviendra comme lui nocturne et solitaire;
Et, par la paix unis, nos loups et nos agneaux
Ensemble viendront boire aux rives de ces eaux.

TIMARÈTE.

Telle que se fait voir, de fleurs chargeant sa tête,
Une blonde jeunesse au beau jour d'une fête,
Quand le prix de la danse, et le son des hautbois
L'attire des hameaux à l'ombrage des bois;
Amour de tout le cercle écarte la tristesse;
Amour y fait régner l'innocente allégresse;
Seule elle est en tous lieux, seule de toutes parts
Elle anime les sens, brille dans les regards.
Telle on me vit toujours (ô mémoire affligeante!),
Tandis que d'Eurylas je crus l'amour constante.

EURYLAS.

Comme on voit quelquefois par la Loire en fureur
Périr le doux espoir du triste laboureur,
Lorsqu'elle rompt sa digue, et roule avec son onde
Son stérile gravier sur la plaine féconde,
Ainsi coulent mes jours depuis ton changement,
Ainsi périt l'espoir qui flattoit mon tourment.

TIMARÈTE.

Quel de vous, ô grands dieux, m'a pu faire l'outrage
De rendre mon berger inconstant et volage?
O Pan! n'est-ce point toi? Souvent sous ces ormeaux
J'ai préféré sa voix à tes doux chalumeaux.

EURYLAS.

Cypris, c'est toi qui rends ma bergère infidelle;
J'ai juré mille fois que tu n'es pas si belle.

TIMARÈTE.

Garde pour Araminte un si flatteur discours,
Araminte, ta vie et tes seules amours:
Moins qu'elle avoit d'attraits la reine de Cythère;
Nul esprit que le sien n'est digne de te plaire:
Ajoute et dis aussi, qu'elle aime mieux Daphnis,
Daphnis plus beau cent fois que le bel Adonis.

EURYLAS.

Et la sainte amitié qu'à Daphnis j'ai promise
Te doit contre Araminte assurer ma franchise;

Araminte est pourtant le chef-d'œuvre des cieux,
A qui n'a jamais vu ta bouche ni tes yeux.
Comme en hauteur ce saule excède ces fougères,
Araminte en beauté surpasse nos bergères;
Mais autant sa beauté cède à tes doux attraits,
Que céderoit ce saule aux hauts pins des forêts.

TIMARÈTE.

Mais aussi digne ami qu'amant sûr et fidelle,
Tu peux seule m'aimer et te plaire avec elle?

EURYLAS.

Mais quoique cent remords me veuillent révolter,
Pour lui donner mon cœur, il faudroit te l'ôter;
Et quand j'en concevrois la coupable pensée,
Le pourrois-je obtenir de mon âme insensée?

TIMARÈTE.

Que n'es-tu moins trompeur!...Que veux-je dire? ô dieux.

EURYLAS.

Que n'ai-je pu cent fois vous dédire, mes yeux?

TIMARÈTE.

Qu'ont-ils vu? si ce n'est que, jeune et sans malice,
D'un trop rusé berger j'ignorois l'artifice,
Crédule jusqu'à croire à tous ces vains discours,
Et qu'il étoit encor d'éternelles amours.

EURYLAS.

Damon de ces erreurs t'a bien désabusée,
Damon dont la musette est partout méprisée.

TIMARÈTE.

Puisque d'un autre objet tu t'es laissé charmer,
C'en est assez et trop pour ne plus rien aimer.

EURYLAS.

Pour ne plus rien aimer? Ah! bergère inhumaine,
Penses-tu me cacher la moitié de ma peine?
Ah! mon rival n'a point d'aussi malheureux jours :
Fais qu'il soit vrai pourtant, ô mère des amours;
Et sur son saint autel, dès demain, en revanche,
Je t'offre les petits de ma colombe blanche;
Et si la belle un jour me voit d'un œil plus doux,
Je t'offre encor la mère et son fidèle époux.

TIMARÈTE.

La voix de mon berger vaut mieux que le ramage
Qu'au printemps fait ouïr le rossignol sauvage;
De l'importun Damon les aigres chalumeaux
Ont presque déserté nos aimables hameaux;
Mais lorsque mon berger se rend déraisonnable,
A sa divine voix Damon est préférable.

EURYLAS.

On aimeroit de toi jusques à ton courroux,
Si l'on pouvoit t'aimer sans en être jaloux.

TIMARÈTE.

Que mon âme à t'ouïr trouveroit de délices,
S'il ne falloit souffrir tes injustes caprices!

EURYLAS.

Bons dieux ! qu'il faut de fois te haïr en un jour,
Quand on te veut aimer de toute son amour !

TIMARÈTE.

Que la foi d'un amant est trompeuse et légère !

EURYLAS.

En est-il dans le cœur d'une jeune bergère ?

TIMARÈTE.

A ce que dit Philis, savante sur ce point,
Tout mal a son remède, Amour seul n'en a point.

EURYLAS.

On a beau murmurer, quelque dessein qu'on fasse,
Tout le temps est perdu, qui sans aimer se passe.

TIMARÈTE.

On dit que je suis belle, et je ne le crois pas;
Mais qui plus que l'aurore eut de charmants appas ?
Céphale aimoit Procris, l'Aurore matinale
Quittoit pourtant les cieux pour courre après Céphale.

EURYLAS.

Tes yeux, quand plus sereins tu me les laisses voir,
D'un seul de leurs regards raniment mon espoir.
Ta bouche fait bien plus : un mot qu'elle veut dire
Au plus fort de mes maux apaise mon martyre.

TIMARÈTE.

Ménalque et Lycidas ont su faire des vers

Dignes d'être chantés par cent peuples divers :
Mais mon jaloux berger, sous ce vieux sycomore,
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore.

EURYLAS.

Un zéphyre plus lent agite ces roseaux;
Il sort un vif éclat du cristal de ces eaux.
L'air devient pur et net, ma divine bergère,
Si j'en crois ces objets, apaise sa colère.
De ces prompts changements les signes gracieux
Marquent qu'un trait plus doux est parti de ses yeux.

AMINTE.

A madame la Marquise de Gamaches, sous le nom de Sylvie.

Que ferois-je sans vous, ô mes doux chalumeaux?
Au frais délicieux que font ces verts rameaux?
Car qu'est-ce qu'un berger sans sa douce musette?
Chantons donc, et disons ma triste chansonnette.
Aminte qui l'ouït, m'en vit d'un œil plus doux,
Et l'insensé Damon en paraissoit jaloux.
Pendant que de ces monts les échos vont l'apprendre,
Aminte reviendra peut-être pour l'entendre :
Aminte d'un regard m'attaque quelquefois,
Et la folâtre après se sauve dans ces bois :
Elle passe, et s'enfuit; et cependant la belle
Veut toujours être vue, et qu'on coure après elle.

Chantons doncques; Sylvie au moins m'écoutera,
Et je serai content quand mon chant lui plaira.
Nymphe, elle n'est superbe, injuste, ni légère:
Nymphe, elle a la candeur d'une jeune bergère;
A son aimable esprit, à ses charmes puissants,
Un de nos plus grands dieux a donné de l'encens;
Elle aime de Pallas la déité suprême,
Et sur tous les bergers j'aime celui qu'elle aime.

Sylvie, écoutez-moi; venez prendre le frais
A l'ombrage plaisant de ces aunes épais,
A présent qu'en nos champs tout s'altère et se brûle
Aux regards enflammés de l'âpre canicule:
Vous méritez nos airs les plus mélodieux;
Vous en savez chanter qui charmeroient les dieux.

Ainsi parloit Silvandre aux rivages de Seine.
Le fleuve pour l'ouïr couloit doux sur l'arène.
Tout l'univers, sensible à son triste souci,
S'y montroit attentif, lorsqu'il reprit ainsi:

Aminte, tu me fuis, et tu me fuis, volage,
Comme le faon peureux de la biche sauvage
Qui va cherchant sa mère aux rochers écartés:
Il craint du doux zéphir les trembles agités;
Le moindre oiseau l'étonne, il a peur de son ombre,
Il a peur de lui-même et de la forêt sombre.
Arrête, fugitive: eh quoi! suis-je à tes yeux
Un tigre dévorant, un lion furieux?

Ce que tu crains en moi n'est rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, et qui te rend si belle;
Mais il brille en tes yeux, et brûle dans mon cœur;
Il cause ta beauté comme il fait ma langueur:
Et c'est là cet amour, cette flamme si vive
Qui jette tant d'effroi dans ton âme craintive!

Ce qu'il a de douceur, il ne l'a que pour toi:
S'il a de l'amertume, il n'en a que pour moi:
Encore si tu veux, d'un regard, belle Aminte,
Je puis n'y pas trouver une goutte d'absinthe.
Bienheureuse langueur, agréable tourment,
Doux et beaux sont les jours que l'on passe en aimant!
Soit pour ce seul plaisir notre verte jeunesse,
Et pour les tristes soins la chagrine vieillesse.

Vois ce beau jour, Aminte, et vois de toutes parts
Le soleil l'embraser de ses plus chauds regards;
Vois l'âpre moissonneur de la plaine si belle
Ranger à pleines mains la dépouille en javelle.
N'est-ce pas un avis aux cœurs les plus contents,
Que nos jours les plus beaux ne durent pas long-temps?
Et que, si l'on ne cueille et tes lis et tes roses,
L'hiver moissonnera de si divines choses?

La beauté, ce trésor qu'on ne peut estimer,
N'est donnée aux mortels que pour se faire aimer.
Rien n'est beau qu'en aimant; et la terre elle-même,
Ne dure en sa beauté que quand le soleil l'aime;

Qu'autant que, pour lui plaire étalant ses attraits,
Elle fait reverdir nos champs et nos forêts.

Triste est une beauté pour qui rien ne soupire;
On languit, on se plaint sous l'amoureux empire:
Mais n'être point aimée, et n'aimer rien aussi,
Des soucis de la vie est le plus grand souci.

Qui craint l'ennui d'aimer, toute chose l'ennuie;
Celle qui fuit l'amour mérite qu'on la fuie,
Comme on fuit justement ces climats malheureux
Dont détourne le ciel ses regards amoureux.

Quiconque se voudra faire une vie heureuse,
Que content il s'attache à la vie amoureuse;
Qu'il quitte pour jamais l'ambitieuse cour;
Qu'il vienne dans ces bois, borné de son amour,
A ses jeunes désirs son âme abandonnée,
Se faire une innocente et libre destinée.

Aminte, arrête un peu, vois sur ce vieux cormier
Le baiser amoureux du sauvage ramier,
Les caresses qu'il fait à sa compagne aimée,
Qui d'un même désir se fait voir animée:
Peut-on, considérant leur innocent souci,
Ne pas dire en soi-même: Heureux qui vit ainsi!

Sur ce vert alizier vois ces deux tourterelles,
Se chercher, s'approcher, et tremousser des ailes.

Si l'une des deux fuit, soudain l'autre suivra ;
Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.

Aminte, approche-toi de ce plaisant bocage ;
Entends de ces oiseaux l'agréable ramage :
Ce qu'ils chantent la nuit, ce qu'ils chantent le jour,
Aminte, tout cela ne parle que d'amour.
Chantez, petits oiseaux ; nul danger, nulle crainte
N'interrompe jamais votre amoureuse plainte.
Chantez, petits oiseaux, et puissé-je toujours
Avecque vous chanter mes fidèles amours !

OLYMPE.

A madame de Montglat.

L'amoureux Eurylas, absent de Timarète,
Exprimoit par les sons de sa douce musette
Combien l'ennui mortel d'un triste éloignement
Presse le tendre cœur d'un véritable amant,
Quand le beau Lisidor, fameux aux bords de Seine,
Vint chanter avec lui son amoureuse peine.
Son mal n'étoit pas moindre : et l'on en peut juger :
Il aimoit une nymphe, et n'étoit qu'un berger.
Esclave malheureux d'un désir téméraire,
A la divine Olympe il s'efforçoit de plaire ;
Hélas ! c'étoit en vain ; et l'aimer et la voir
Fut son plus haut penser et son plus doux espoir.
Tous deux amis parfaits, assis aux bords de Loire,

Sans contester du chant la frivole victoire,
Contestoient seulement de leurs vives douleurs :
Adorable Montglat, jugez de leurs malheurs.
Vos charmes ont causé d'aussi cruelles peines,
Vous, dont la voix s'égale au doux chant des Sirènes,
Et dont l'aimable esprit, juge des plus beaux airs,
N'a jamais dédaigné mes rustiques concerts,
Écoutez d'Eurylas la champêtre musette,
Et du beau Lisidor la douce chansonnette.
Sans art, ces deux bergers se plaignoient tour à tour.
L'art ne se trouve point avec beaucoup d'amour.

EURYLAS.

Timarète s'en est allée;
L'ingrate, méprisant mes soupirs et mes pleurs,
Laisse mon âme désolée
A la merci de mes douleurs.
Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le pitoyable cours;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

LISIDOR.

Lieux sauvages et solitaires,
De mes tristes ennuis les seuls dépositaires,
Antres affreux, noires forêts,
Qui voyez de mes maux l'extrême violence,
Gardez toujours pour moi ce tranquille silence :

Promettez-moi, rochers, d'être discrets,
Je viens vous confier le secret de ma vie,
Et vous dire qu'Olympe a mon âme asservie:
Olympe, reine de ces lieux,
Digne objet de l'amour des plus grands de nos dieux.

EURYLAS.

Ah! que, pour me résoudre à cette triste absence,
Mon cœur se fait de violence!
Que je prévois pour lui de funestes langueurs!
Que ce cruel départ me va coûter de larmes!
Et que j'aurois besoin, dans ces tristes alarmes,
Du souvenir de ses rigueurs,
Pour résister à celui de ses charmes!

LISIDOR.

Ne craignez point, beauté, qui pouvez tout charmer,
D'entendre le mal qui me touche.
Je n'aurai point ouvert la bouche
Que le trépas ne la vienne fermer:
S'il arrive enfin que mon âme,
Au gré d'un insensé désir,
Accorde un soupir à ma flâme,
Ce ne sera que mon dernier soupir:
Et je ne sais si, dans mon mal extrême,
Je pourrai seulement prononcer: *Je vous aime.*

EURYLAS.

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil

Annonce à l'univers le retour du soleil,
Et que devant son char ses légères suivantes
Ouvrent de l'orient les portes éclatantes:
Depuis que ma bergère a quitté ces beaux lieux,
Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

LISIDOR.

Que la nuit couvrant tout de ses plus sombres voiles,
Cache même à nos yeux les plus claires étoiles,
Olympe d'un regard, comme au jour le plus clair,
Illumine la terre, et fait resplendir l'air.

EURYLAS.

Belle jeunesse de l'année,
Pour moi, sans ma bergère, est ta beauté fanée;
Son triste éloignement, source de mes douleurs,
Efface de ces prés les plus vives coulenrs.

LISIDOR.

Un gai zéphyre nous caresse,
Tout nous charme, tout plaît, et tout rit dans ces lieux:
Berger, tu crois que l'hiver cesse,
C'est le moindre effet des beaux yeux
De ma belle maîtresse.

EURYLAS.

Ma divine bergère au moins sait mes malheurs,
Et, sans me voir, elle peut voir mes pleurs;
Car mon cœur, qui toujours avec elle demeure,
Lui peut conter mon martyre à toute heure.

LISIDOR.

Je ne puis m'empêcher de voir
Ces beaux yeux qui causent ma peine :
Hélas! je ne sais qui m'y mène,
Mais je n'en reviens point qu'avec le désespoir.

EURYLAS.

Un jour, assis aux bords d'une onde claire et nette,
Où faisoit un bouquet l'aimable Timarète,
Jaloux des fleurs qu'on lui voyoit tenir,
Pourquoi, dis-je, comme Narcisse,
Par quelque effet de ton caprice,
Ne puis-je, Amour, une fleur devenir,
Quoique pourtant, aimer autant que j'aime,
Ce ne soit point s'aimer soi-même?
Lorsqu'en ces lieux arriveroit
Cette jeune merveille,
De sa divine main elle me cueilleroit,
Et me cueillant, elle me baiseroit
De sa bouche vermeille,
Et sur son sein peut-être, après ce doux baiser,
Elle me feroit reposer.

LISIDOR.

Ce jour vraiment fatal à ma nymphe si belle,
Que pensant sur un cerf son javelot lancer,
Ce fer guidé par la parque cruelle
De Mélampe son chien fidèle

D'un coup mortel voit le beau corps percer
Et tout son sang verser
Aux yeux de sa chère maîtresse,
Qui pâmoit de tristesse.
Ah! Mélampe, dis-je à l'instant
D'un ton foible et craintif, mais qu'Olympe pourtant
Put assez bien entendre,
Et trouver doux et tendre,
Ah! Mélampe, il est vrai que ta mort fait pitié;
Mais tu meurs de ta nymphe ayant eu l'amitié :
Il est vrai qu'en ton sort toute misère abonde;
Mais il sera pleuré des plus beaux yeux du monde :
Et j'en sais qui mourront d'un semblable trépas,
Et plus cruel encor, qui ne le seront pas.

J'écoutois leurs chansons, couché sur la fougère :
Qu'eussé-je fait alors, absent de ma bergère ?
Plus triste qu'Eurylas, hélas! peut-être encor
Amant plus insensé que le beau Lisidor.
Dès ce temps, d'Eurylas je prisai la musette,
J'aimai de Lisidor la douce chansonnette.

A une Dame qui lui demandoit des Vers.

Quand à mon esprit je propose
De faire pour vous vers ou prose,
Il ne trouve rien de plus doux :
Si pourtant à votre courroux

Souvent sa paresse m'expose,
Savez-vous quelle en est la cause ?
Il s'amuse à penser à vous,
Et ne veut plus faire autre chose.

A une belle Malade.

En vous faisant parler votre santé s'altère :
Eh bien! auprès de vous, Philis, il se faut taire;
Mais connoissez au moins combien de mes langueurs
Votre langueur est différente :
C'est pour parler que votre mal s'augmente,
C'est pour me taire que je meurs.

Climène au Cours.

Un jour en revenant du Cours,
Le long des rives de la Seine,
Je vis une troupe d'amours,
Qui suivoit le char de Climène.
Charmé de son éclat vainqueur,
Je suivis comme eux cette belle,
Mais lorsque je m'éloignois d'elle
Je les trouvai tous dans mon cœur.

PERRAULT.

Charles Perrault, membre de l'Académie française, né à Paris le 12 janvier 1628, fut de son temps le champion des auteurs modernes contre ceux de l'antiquité, et eut de nombreux combats à livrer en faveur de la cause qu'il avait embrassée. On trouve dans ses poésies de la facilité, peu d'invention et encore moins d'originalité. Il mourut en 1703. Il a laissé des *mémoires* qui sont plus curieux que ses poésies.

PORTRAIT DE L'AMITIÉ.

J'ai le visage long et la mine naïve,
Je suis sans finesse et sans art,
Mon teint est fort uni, sa couleur assez vive,
Et je ne mets jamais de fard.

Mon abord est civil, j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs;
Mais quoique je sois belle, agréable et charmante,
Je règne sur bien peu de cœurs.

Il est vrai qu'on m'exalte, et presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois;
Mais que j'en connois peu, dans le siècle où nous sommes
Dont le cœur réponde à la voix!

Ceux que je fais aimer d'une flamme fidèle,
Me font l'objet de tous leurs soins;
Et quoique je vieillis, à leurs yeux toujours belle,
Ils ne m'en estiment pas moins.

On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prospérité;
Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
Qu'au milieu de l'adversité.

Sur quelques Traductions de Poètes grecs.

Ils devoient ces auteurs demeurer dans leur grec,
Et se contenter du respect
De la gent qui porte férule.
D'un savant traducteur on a beau faire choix,
C'est les traduire en ridicule
Que de les traduire en françois.

DE LA SABLIÈRE.

Antoine Rambouillet de La Sablière, mort à Paris en 1680, âgé de 65 ans, s'est fait un nom pas des madrigaux qui paraissent dictés par un esprit facile, naturel et délicat. Il était le mari de madame Sablière, l'une des femmes les plus spirituelles de son temps, et si connue par son amitié pour le bon La Fontaine.

MADRIGAL.

Que mon destin est rigoureux!
Iris, l'aimable Iris a perdu la lumière!
Douce, obligeante, quoique fière,
Près d'elle je trouvois tout ce qui rend heureux :
Dans les aventures fâcheuses,
Les égards et les soins d'une tendre amitié;
Parmi les peines amoureuses,
Tout le support de la pitié;
Appuyé d'un secours si sûr et si fidèle,
De tous ses déplaisirs mon cœur venoit à bout;
Iris me consoloit de tout,
Et rien ne me console d'elle.

AUTRE.

Que l'on sait peu, quand on se lève,
Tout ce qu'on doit faire le jour!
Tel le commence en pleurs, qui bien souvent l'achève
Dans les plaisirs et dans l'amour.
Ce matin j'étois dans la peine,
Mécontent de Philis, accablé de sa haine,
Résolu de rompre mes fers :
Sur le soir je l'ai vue, et mon âme ravie...
Mais ne dites pas tout, mes vers;
Les dieux me porteroient envie.

AUTRE.

Philis, puisque votre cœur
A tout autre me préfère,
D'où vient que notre bonheur
De jour en jour se diffère?
Quoi! pour vous déterminer
Faut-il tant examiner
Le mérite et le service?
Prenez un chemin plus court,
Et sachez que le caprice
Est la raison de l'amour.

AUTRE.

Je ne sais si ce fut par feinte,
Ou bien si ce fut par dessein,
Qu'hier au soir la belle Aminte
Me pressa doucement la main:
Aussitôt d'une main fidèle,
Sans répondre à cette beauté,
Je serrai celle de ma belle,
Que j'avois de l'autre côté.
Iris, qui n'est pas maladroite,
S'en douta bien et m'entendit;
Et je lui dis de la main droite
Ce qu'à la gauche on m'avoit dit.

AUTRE.

Sur le choix des deux sœurs si ma peine est extrême,
Ce n'est pas pour savoir à laquelle des deux
Mon cœur doit adresser ses vœux;
Elles sont toutes deux très-dignes qu'on les aime :
Mais ce qui fait mon embarras,
C'est quand je consulte en moi-même
Qui des deux je n'aimerai pas.

AUTRE.

Qu'on puisse oublier ce qu'on aime,
Et que le seul éloignement
Ébranle le cœur d'un amant,
Bon, cela ne se peut; j'en juge par moi-même.
Je songe à mon Iris et la nuit et le jour;
Je soupire après son retour;
Et je connois bien que l'absence
Est un prétexte à l'inconstance,
Plutôt qu'un remède à l'amour.

AUTRE.

Jeune Iris, dans notre querelle,
Je n'examine point qui de nous deux à tort;
De tout ce qui vous plaît je demeure d'accord,
Et vous avez raison, puisque vous êtes belle.

AUTRE.

En amour quelquefois il faut jouer d'adresse ;
Ce grand chemin de la tendresse
Près des fières beautés souvent est interdit :
Par quelque amoureux artifice,
Il faut adroitement s'aider de leur caprice ;
Quelquefois deux jours de dépit
Font plus que deux ans de service.

AUTRE.

Après deux mois d'absence, enfin je vous revois,
Et le plaisir que j'en reçois
Efface de mes maux la mémoire importune :
Mais dites-moi, Philis, de votre heureux retour
Rendrai-je grâce à la Fortune ?
N'en dirai-je rien à l'Amour ?

AUTRE.

Si je néglige vos appas,
On me fait la même injustice :
L'Amour me fait aimer où l'on ne m'aime pas,
Il faut s'en prendre à son caprice.
D'un réciproque amour je connois bien le prix ;
Je sais, belle Philis, quel mérite est le vôtre,
Mais j'aime les froideurs d'Iris
Plus que les caresses d'une autre.

AUTRE.

Un baiser bien souvent se donne à l'aventure;
Et n'a de prix qu'autant qu'il dure;
Mais ce n'est pas en bien user :
Il faut que le désir et l'espoir l'assaisonne;
Et pour moi, je veux qu'un baiser
Me promette plus qu'il ne donne.

AUTRE.

Je sais que ma joie est prochaine,
Que bientôt je dois vous revoir;
Mais que l'impatience est une étrange peine,
Je languis dans ce doux espoir.
Pour vous, dans votre solitude,
Êtes-vous sans inquiétude?
Le calme et les plaisirs vous suivent-ils toujours?
Ne regrettez-vous point vos aimables demeures?
Et ne comptez-vous point les jours
Dont je compte toutes les heures?

AUTRE.

J'ai tant prié, j'ai tant pressé,
Que je viens d'obtenir un baiser de Clarice;
Plus vite qu'un éclair ce plaisir a passé.
Si l'Amour m'eût rendu justice,
Il devoit tout au moins durer
Autant qu'il s'est fait désirer.

ÉPIGRAMMES

Pour un Poète de campagne.

AU ROI.

Ce poète n'a pas la maille;
Plaise, sire, à votre bonté,
Au lieu de le mettre à la taille,
De le mettre à la charité.

D'une Fille sujette au déménagement.

Il faut être aveugle d'amour
Pour comparer Lisette au bel astre du jour;
Ils n'ont rien de commun ensemble,
Si, pour fonder cette comparaison,
Tu ne dis qu'elle lui ressemble,
En changeant comme lui tous les mois de maison.

Sur une Justice transportée dans une halle.

D'ou vient qu'on a tant approché
Cette justice du marché?

RÉPONSE.

Rien n'est plus facile à comprendre:
C'est pour montrer qu'elle est à vendre [1].

[1] Cette épigramme et celle pour un poète de campagne ont été attribuées à d'autres auteurs.

CHAPELLE.

Claude-Emmanuel-Luillier, surnommé *Chapelle*, parce qu'il était du village de la Chapelle entre Paris et Saint-Denis, naquit en 1626. Outre son *Voyage*, composé avec Bachaumont et qui est le premier modèle de cette poésie aimable et facile dictée par le plaisir et l'indolence, il a laissé des pièces fugitives pleines de naturel et de légèreté. Il mourut en septembre 1686.

STANCES.

Description de Saint-Lazare.

Toi, qui nous fais voir la sagesse
Jointe avec la vivacité;
Toi, qui ravis la liberté
Aux dames par ta gentillesse,
Comme aux hommes par ta bonté;

Moreau, le pauvre solitaire,
Qui, sans ta consolation,
Seroit mort dans la *Mission* [1]
En ce peu de mots te va faire
Une triste description.

[1] C'étoit le nom de la congrégation de Saint-Lazare.

Dans une froide plaine assise
Est une chétive maison,
Où jamais ne fut un tison;
Et qui ne peut parer la bise,
Que par quelque foible cloison.

Ceux qui ce logement bâtirent,
Désirant s'y mortifier
Et n'y faire rien que prier,
Une grande église ils y firent,
Et pas une cave ou grenier.

Je puis dire que rien ne fume
Jamais en ce funeste lieu,
Et qu'on n'y voit jamais de feu
Que quand aux vêpres on allume
L'encensoir pour honorer Dieu

Là de pauvre gens, pâles, blêmes,
Secs, tous meurtris et décharnés
Par les coups qu'ils se sont donnés,
Disent qu'assurément eux-mêmes.
Et tous les autres sont damnés.

Nuit et jour ils sont en prières,
Tant ils ont crainte de l'enfer;
Et, pour mieux surmonter la chair,
Se donnent cent coups d'étrivières;
Ce qui s'appelle en triompher.

Ces lieux, où sans sonner sonnette
Personne n'entre ni n'en sort,
Sont les lieux d'où, moins vif que mort,
Je t'écris que cette retraite
Commence à me déplaire fort.

Mais, afin qu'on ne puisse dire
Que pour peu de difficultés
Mes semblables sont rebutés,
Mon dessein est de te décrire
Mes moindres incommodités.

Ma chambre, ou plutôt une armoire,
Qu'on a faite pour me serrer,
D'abord qu'on me la vint montrer,
Me fit rire ; et j'eus peine à croire
Que j'y pusse jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,
Un aquilon froid et mutin
Me fait trembler soir et matin ;
Car, pour me parer de sa rage,
Mon plus gros mur est de sapin.

Apprends maintenant la structure
De nos misérables grabats.
Deux ais servent de matelas,
Un tapis vert de couverture,
Et deux serviettes de deux draps.

Dès que j'abaisse les paupières
Sur mes yeux du sommeil battus,
Un claustral *benedicamus*
M'éveille et m'envoie aux prières,
Qui durent trois heures et plus.

Le dîner, ou plutôt dînette,
Que sans déjeuner on attend,
N'est rien qu'un petit plat, moins grand
Que la plus petite palette
Dont on use à tirer le sang.

A ce plat on proportionne
Un peu de vache et de brebis;
Si peu même, qu'une foumi
N'auroit pas, à ce qu'on nous donne,
De quoi se soûler à demi.

Le vin, grossier, rouge, insipide,
Ne peut qu'avec peine couler;
Et je ne saurois avaler
Ce vilain *cotignac* liquide,
Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîner, je t'assure,
Nous tient demi-heure pourtant:
Mais ne t'en étonne pas tant;
C'est que *Bénédicité* dure
Un quart d'heure, et *Grâces* autant.

Après dîner, c'est l'ordinaire,
Pour aider la digestion,
Qu'il y ait récréation,
Où l'on emploie une heure entière
En quelque conversation.

Ces conversations chrétiennes,
Vraiment dignes de ces oisons,
Sont, par mille sottes raisons,
De prouver que les antiennes
Valent mieux que les oraisons.

Que tous les jours ma faim soit grande,
Mon dîner te le fait juger;
Cependant, pour ne point charger,
Mon estomac de trop de viande,
Mon souper n'est pas moins léger.

Enfin, mon cher, quoi que j'en dise,
J'en dis bien moins qu'il n'y en a :
Mais il faut finir; car voilà
L'heure qui m'appelle à l'église,
Où les autres chantent déjà.

STANCES IRRÉGULIÈRES.

Au Moineau de Climène.

Petit moineau, délices de Climène,
Qui l'amusez par sauts et tours badins,

Chassez, mordez galants bruns et blondins,
Que Cupidon à ses genoux amène.

A mes rivaux livrez guerre traîtresse ;
Becquetez-les surtout, quand leur tendresse
S'émancipant, veut dérober faveurs
Qu'Amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.

Daignez servir le beau feu qui me brûle,
Suivez Climène et gardez ses appas.
Quoique ne sois tant discret que Catulle,
Vers louangeurs ne vous manqueront pas.

Si méprisez les tributs de ma veine,
Ne me privez pour cela de vos soins;
Biscuits friands je vous promets du moins,
Vous vous tiendrez à cette offre certaine;
Bien je connois votre morale saine.

Sages moineaux, toujours solidité
Fixe vos goûts; plaisir seul vous anime.
Il faut jouir, c'est là votre maxime;
Dogme chez nous follement contesté.

Pour vous, moineau, si faites vanité
Du beau servage où le destin vous lie,
Pas ne serez accusé de folie,
Comme estimant frivole volupté;
Là seulement gîte félicité.
L'heureux moineau que l'amant de Lesbie

Es bords du Tibre a jadis tant chanté,
Moins vit d'attraits dans l'aimable Romaine,
A qui plaisoit par sa vivacité,
Que n'en voyez aujourd'hui dans Climène.

Essaim de cœurs tout percés de ses traits
Savent qu'en dire et ne peuvent s'en taire.
Plus doit priser les éloges secrets
Qu'elle reçoit de mes soupirs discrets.
Telle louange, au tarif de Cythère,
Onc ne se paye avec souris coquets.

Cette monnoie, hélas! fausse et légère,
Fait tout le fond de certains beaux objets.
Préserve, Amour, tout cœur tendre et sincère
De s'engager à si mince salaire.
Des vrais amants soutiens les intérêts;
Tu n'auras pas grande besogne à faire.

Et vous, moineau, confident de mes feux,
Cher favori de l'objet que j'adore,
Chassez, mordez, je vous le dis encore,
Chassez, mordez mes rivaux dangereux.
Par cris perçants, par insulte soudaine
Interrompez leurs discours amoureux;
Ne permettez à l'aimable Climène
Que d'écouter le récit de mes feux.

LETTRES.

A SA MAITRESSE,

En lui envoyant un pâté de lièvre.

Cruelle princesse, qui fais
Que tous les jours je me retranche
Les longs dînés de la Croix blanche
Et les charmants soirs du Marais,
Qu'absent tu me tourmentes! Mais
J'en aurai bientôt ma revanche.
Sache que déjà je me plais
A voir mon cœur, gros de regrets,
Me reprocher le long obstacle
Qu'impitoyablement tu mets
A tous mes soins et leurs progrès.
Que n'a pu sur moi ce spectacle,
Qui m'a fait cent rivaux, tous frais;
Et gens dont, à moins d'un miracle,
Nous ne nous sauverons jamais!
Sache encor qu'un certain oracle,
Et des plus sûrs et des plus vrais,
M'a promis que bois et forêts [1]
Vont remettre sur le pinacle
Ma raison et mon âme en paix.
Il est vrai qu'il y joint après

[1] Le divertissement de la chasse.

Un Thériaque ou Thériacle [1]
Qu'on tient l'un des plus grands secrets,
Mesdames, contre vos attraits.
Or cet oracle consulté,
Dont j'ai déjà tant profité,
C'est Manicamp, belle inhumaine,
Qui terriblement me promène
Contre ton inhumanité,
Jurant qu'ainsi bien agité
Et bien courant la pretentaine
Par les buissons et par la plaine,
J'oublîrai ta méchanceté.
Tu connoîtras la vérité
Et combien je suis en haleine
De campagne et de liberté,
Quand le messager de Touraine
Te portera le gros paté
Qui m'a, sans te mentir, coûté
Bien du tourment et de la peine.
C'est ce qui fera sa bonté;
Car de l'animal tourmenté
Provient la bonté souveraine;
Outre que le drôle encroûté
Avoit la plus grasse bedaine
Dont nous ayons jamais tâté.
L'adresse, au reste, est très-certaine;

[1] Le vin.

Le tout est bien étiqueté;
Et c'est de bonne volonté
Que, pour m'aider contre ta haine,
Un marquis, plein d'honnêteté,
Prétend qu'il te soit présenté
Pour cette Saint-Martin prochaine;
Ou bien de coups quelque douzaine
Payera la témérité
De quiconque l'aura porté,
Si, dans la fin de la semaine,
Ton reçu ne nous est coté.

Faites-en donc bien bonne chère.
Sur tout qu'il vous serve d'essai;
Et, s'il a le bien de vous plaire,
Ayez là-dessus le cœur gai,
Vous n'en manquerez, ma foi, guère,
Puisque outre la chasse ordinaire,
Notre cher ami Le Boulai,
Que vous savez et que je sai
Être votre humble tributaire,
Aura de quoi vous satisfaire
En pâtés, et pas plus méchants;
Car il a quatre bonnes filles;
C'est, en mots assez approchants,
Quatre levrettes fort gentilles,
Qui battent fort souvent aux champs,
Et devant qui les meilleurs drilles

Des lièvres et les mieux marchants.
Ont peine à sauver leurs guenilles,
Et se tirer d'entre leurs dents.
Tout me manque, jusqu'au bon sens.
Adieu. Cachez bien ces vétilles,
Ou les montrez à peu de gens.

A mademoiselle de Lenclos.

LE DESSUS.

A Ninon, de qui la beauté
Méritoit une autre aventure,
Et qui devroit avoir été
Femme ou maîtresse d'Épicure.

LA LETTRE.

Si c'est à bonne intention
Qu'à tes lois tu me veux soumettre,
Réponds à mon affection,
Lorsque tu réponds à ma lettre.

Mon cœur pour toi forme des vœux,
Mes yeux te trouvent sans seconde;
Et, si je ne suis amoureux,
Je suis le plus trompé du monde.

Mon âme languit tout le jour;
J'admire ton luth et ta grâce.
J'ai du chagrin, j'ai de l'amour,
Dis-moi, que veux-tu que j'en fasse?

Ton entretien attire à soi,
Je n'en trouve point qui le vaille;
Il pourroit consoler un roi
De la perte d'une bataille.

Je me sens toucher jusqu'au vif,
Quand mon âme voluptueuse
Se pâme au mouvement lascif
De ta sarabande amoureuse.
Socrate, et tout sage et tout bon,
N'a rien dit qui tes dits égale;
Au prix de toi, le vieux barbon
N'entendoit rien à la morale.

Tu possèdes les qualités
Dont un cœur ne peut se défendre.
Peut-on avoir tant de beautés,
Et n'en avoir point à revendre ?

COUPLET A DESPRÉAUX,

Après avoir entendu sa chanson faite à Bâville, qui commence par ce vers :

Que Bâville me semble aimable.

Qu'avecque plaisir du haut style
Je te vois descendre au quatrain,
Bon dieu ! que j'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain,

Quand, renversant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main !

Sur une Éclipse de soleil.

Quel moyen de s'en dispenser ?
J'allois tout de bon commencer
A vous composer sur l'éclipse
Un livre et plus gros et plus long
Qu'un des tomes de Juste-Lipse,
Tout rempli d'un savoir profond,
En beau style d'Apocalypse.

Quand Pallas la sage pucelle,
Qui m'aime de bonne amitié,
S'apparut à moi toute telle
Qu'elle est au ciel dans sa ruelle,
Sur l'estrade et tapis de pié.
Eh quoi ! pauvre innocent, dit-elle,
Vraiment, tu me fais grand' pitié
D'aller perdre ainsi la cervelle,
Rêvant à cette bagatelle
Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surprise des impertinences
Que l'on débite en ce bas lieu,
J'y viens faire des remontrances
A ces fous qui, sans connoissances,
Raisonnent comme il plaît à Dieu,
Gâtent mes plus belles sciences;

Et, pour l'éclipse à quoi tu penses,
Je te vais faire voir en peu.

Sache que ce jour-là mon père
Fit à déjeûner si grand' chère
Et trouva si bon le nectar,
Que Momus le dieu des sornettes
Le voyant être un peu gaillard
Et dans ses humeurs de goguettes,
Lui proposa que les planettes
Jouassent à colin-maillard.

A colin-maillard, dit le maître
Du char brillant et lumineux;
Si par malheur je l'allois être!
Tous les hommes sont si peureux,
Qu'ils se croiroient morts quand mes feux
Commenceroient à disparoître;
Chacun fermeroit sa fenêtre,
Et Morin, le plus fou d'entr'eux,
En prédiroit quelque bissestre.

Quoi! tu veux conclure par là,
Répond le grand dieu qui foudroie,
Qu'un fat pourra troubler ma joie!
Que m'importe s'il en fera
Des contes de ma mère l'oye.
Je jure Styx dont l'eau tournoye
Dans le pays de Tartara,

Qu'au colin-maillard on jouera :
Sus, qu'on tire au sort et qu'on voye
Qui de vous autres le sera.

Le bon Soleil l'avait bien dit,
Il le fut selon son présage;
Toute la compagnie en rit,
Et sans différer davantage,
Aussitôt la lune s'offrit
A lui bien couvrir le visage,
Ce que volontiers on souffrit
Attendu l'étroit parentage.

Le reste, vous l'avez pu voir :
Chacun put lors s'apercevoir
Que l'on ne voyoit presque goutte;
Et sans la lune qui, sans doute,
Ne fit pas trop bien son devoir,
Le soleil faisoit banqueroute,
Le matin devenoit le soir,
Vous étiez tous au désespoir,
Croyant la nature en déroute,
Et pas un n'eût pu concevoir
Que nous autres là-haut sur la céleste voûte
Ne faisions que crier : gare le pot au noir !

Contre les Rideaux.

Aura des rideaux qui voudra,
Je n'en veux avoir de ma vie;

Mais puisque tout mon quartier a
Si grand désir et tant d'envie
D'ouïr mes raisons, les voilà.

Et commençant par mes voisines,
Je leur dirai premièrement
Qu'au lit le divertissement
Qui se donne entre des courtines,
Tient un peu trop du sacrement.

L'aise et les apprêts n'y font rien;
Ce plaisir, pour le prendre bien
Et de la plus belle manière,
Demande un lit comme le mien,
Tout à fait à la cavalière.

Pour vous, messieurs les beaux-esprits,
Je vous dirai de plus encore
Que jamais savant n'en a mis,
Car les Muses aiment l'Aurore,
Les rideaux sont ses ennemis.

En effet, la troupe immortelle
Des neuf Sœurs, témoin ma Clio,
Sur leurs monts à croupe jumelle,
Dorment à l'air, ce qui s'appelle,
En leur langue être, *sub dio*.

Aussi pour suivre cette mode,
Jamais auteur n'eut tour de lit;

Et qui plus est jamais ne mit
Dans le froid le plus incommode
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Surtout j'admire entre les dieux,
Que ceux d'eau, même des rivières
De qui les lits sont en des lieux
Où les rideaux viendraient au mieux,
N'en aient pourtant eu jamais guères.

Car hormis les petits ruisseaux
Qui couvrent leurs lits d'arbrisseaux,
Les grands fleuves comme la Loire,
Le Rhin et la Seine, font gloire
De n'avoir point de tels rideaux.

Et pour le Nil, un chacun sait
Qu'il n'a pas même de chevet:
Au moins jusqu'ici quelqu'enquête
Qu'on ait pu faire de sa tête,
On ne sait où ce dieu la met.

COULANGES.

Philippe-Emmanuel, marquis de Coulanges, né vers 1631 à Paris, où il mourut en 1716, fut un poète aimable. Il était cousin de Mme de Sévigné.

A UNE VIEILLE FORT PARÉE.

Vous avez de riches manteaux,
Vous avez de belles cornettes;
Vous faites d'ornemens nouveaux,
Toujours d'inutiles emplettes;
Mais de jeunesse, Iris, d'embonpoint et d'attraits
N'en ferez-vous jamais?

A un Avare.

Que votre sort est malheureux
Avec cent mille écus de rente!
Eh quoi! pour en amasser deux,
A peine en dépensez-vous trente?
Mais vous aurez de quoi vivre après votre mort,
J'en demeure d'accord.

A une jeune Personne fière de sa beauté.

Ces appas qu'en vous on admire
S'en iront avec vos beaux jours:
Le temps qui fuit toujours
N'épargne rien de tout ce qui respire.
Malgré leurs yeux, jadis si brillants et si doux,
Lise et Cloris ne sont plus belles;
On les aima comme vous;
Comme elles vous plaisez, vous passerez comme elles.

La Précieuse à la promenade de la porte Saint-Bernard.

Quel spectacle indécent se présente à mes yeux!
Des hommes vraiment nuds au bord de la rivière
Me font évanouir. Eh! de grâce, ma chère,
Évitons cet objet affreux.
Allez vite, cocher, retournons à la ville;
Je suis pâle, je suis débile.
Toutes les horreurs que je voi
Me feront renfermer pour plus d'un an chez moi;
Il faudrait par ordonnance
Réformer cet abus,
Et que le roi là-dessus
Fît une bonne défense
Aux gens de se baigner que chaussés et vêtus.

IMPROMPTU

Qu'il adressa, à l'âge de 80 ans, à un Prédicateur qui le pressait de mener une vie plus retirée.

Je voudrois à mon âge,
Il en seroit temps,
Être moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en usage
D'un vieillard bien sage
Tous les sentimens;

Je voudrois du vieil homme
Être séparé;
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.

REGNIER DESMARAIS.

François-Séraphin Régnier Desmarais, né à Paris en 1632, traduisit, en vers burlesques, à l'âge de quinze ans, la *Batrachomyomachie* d'Homère. Il cultiva avec succès les muses françaises, espagnoles et italiennes. L'Académie française et celle de *la Crusca* lui ouvrirent leurs portes. Il mourut à Paris, le 6 septembre 1715.

POÉSIES DIVERSES.

Le jeune Berger et la jeune Bergère instruits par l'Amour.

Sylvandre et Cloris, un jour,
Assis à l'ombre d'un hêtre,
Se parloient de leur amour,
Qui ne faisoit que de naître,
Mais qui dans leur jeune cœur
Déjà commandoit en maître,
Et triomphoit en vainqueur.

Dis-moi, lui disoit Sylvandre,
De mes nouvelles, Cloris :
Tu peux seule m'en apprendre,
Puisqu'en toi seule je vis.
Puis-je t'apprendre des tiennes,
Lui répondoit-elle, moi
Qui ne sais plus rien des miennes,
Sitôt que je t'aperçoi ?

En tendresses mutuelles,
S'épanchant ainsi tous deux,
Ils sentoient croître leurs feux,
Dont les vives étincelles
Pétilloient dans leurs prunelles ;
Quand l'Amour, s'approchant d'eux,
Les éventa de ses ailes,
Et leur apprit des nouvelles
Qui les rendirent heureux.

Le vieux Mari et le jeune.

Si vous épousez le grand-père,
Savez-vous ce que vous ferez ?
Tout le jour vous ferez grand'chère,
Toute la nuit vous dormirez.

Vous aurez un bon équipage ;
Tout le jour vous ferez *flores*.
N'en demandez pas davantage ;
Car la nuit n'est qu'*ad honores*.

Tous les soirs vous serez servie
D'un vieux conte ou d'un vieux rebus;
Bon soir et bonne nuit, Silvie,
Allez-vous coucher là-dessus.

Heureuse si de doux mensonges
En dormant vous font quelque bien,
Hors le bénéfice des songes,
Il ne faudra s'attendre à rien.

Mais si vous choisissez pour maître
Un mari plus jeune et plus dru,
Le jour vous jeûnerez peut-être;
Mais la nuit, bouche que veux-tu?

Choisissez pendant qu'on vous laisse
Le temps de choisir vos amours;
Et songez que dans la jeunesse
Les bonnes nuits font les beaux jours.

ÉTRENNES.

Bon jour, madame, et bon an.
Si j'étois le grand Sultan,
Le grand Czar ou le grand Kan,
Ou l'empereur de la Chine,
Ou le monarque persan,
Ou celui de l'Indoustan,
Ou le fameux Prêtejean,
Roi de la gent abyssine;

L'Orient, dans tous ses bords,
N'auroit point eu de trésors
Dont cette nouvelle année
Je ne vous eusse étrennée.
Mais je n'ai que des souhaits,
Et qu'une amour sans seconde,
Pour toute richesse au monde;
Et voici ceux que je fais.
Que le ciel qui vous a faite
De corps et d'esprit parfaite,
Vous conserve longuement
Dans un état si charmant;
Telle pour toute la terre,
Que vos yeux, toujours vainqueurs,
Dans les moins sensibles cœurs
Portent sans cesse la guerre;
Et telle toujours pour moi
Que quand mon amour extrême
Vous fit couronner ma foi.
Pour moi, si je ne vous aime
Mille fois plus que moi-même,
Et si je n'ai plus d'amour,
Que la première journée,
Le premier jour de l'année
Puisse être mon dernier jour.

SONNET.

DEPUIS les bords de l'onde More,
Jusqu'où se lève le soleil,
La terre n'a rien de pareil
Au divin objet que j'adore.

Le beau teint de la jeune Flore
Cède à son teint frais et vermeil :
Tel quelquefois, à son réveil,
Peut l'avoir la naissante Aurore.

L'Amour sait au nombre des cœurs
Dont ses yeux ont été vainqueurs,
S'il en est de plus beaux au monde ;

Mais aux malheureux qu'elle fait
Si sa rigueur est sans seconde ;
L'Amour à sa honte le sait.

VIRELAY.

QUEL jour pour moi que celui de demain !
Je vous verrai, comme je le souhaite,
Dans l'embonpoint d'une santé parfaite ;
Je vous verrai l'air tranquille et serein ;
Je vous verrai, de mes soins satisfaite,
Prendre plaisir d'en être l'interprète.
Quel jour pour moi que celui de demain !

Mais s'il falloit qu'un essieu, qu'une main
Vînt par malheur à se rompre en chemin,
Qu'au jour marqué vous ne pussiez vous rendre ;
Et que, parti pour vous aller attendre,
Toute la nuit je dusse attendre en vain,
Présentement qu'il gêle à pierre fendre,
Quel jour pour moi que celui de demain!

Quoi qu'il en soit, partir est mon dessein ;
Et dût le temps être encor cent fois pire,
Je partirai : le reste est incertain.
Mais, soit en bien, soit en mal, mon refrain
Sera toujours de dire et de redire :
Quel jour pour moi que le jour de demain!

L'Amour ne veut point de l'amitié seule.

L'Amour veut de l'amour, tout autre prix l'offense :
Et tout ce qu'en échange on peut lui présenter,
N'est qu'une foible récompense,
Qu'il ne peut jamais accepter,
Et plutôt il mourroit que de s'en contenter.
Iris, la différence est grande,
De la tendresse qu'il demande,
Et d'une mutuelle ardeur,
Toujours vive et délicieuse,
A l'indolence, à la tiédeur,
A la nonchalance ennuyeuse,
Où la simple amitié laisse tomber le cœur.

Chassez donc pour jamais du vôtre
Ces inutiles sentimens,
Qui ne peuvent en aucun temps
Faire votre bonheur, ni le bonheur d'un autre :
Et souvenez-vous, belle Iris,
Que l'amitié, l'estime et la reconnoissance,
Noms qu'emprunte souvent la froide indifférence,
Ne valent guère mieux pour un cœur bien épris
Que la haine et que le mépris.
L'amour veut de l'amour, tout autre prix l'offense.

Résolution mal tenue.

Enfin je suis en liberté ;
J'ai brisé la fatale chaîne
Où l'Amour m'avoit arrêté ;
La raison m'a désenchanté :
Et lorsqu'en pleine mer, par les flots agité,
Ma perte étoit presque certaine,
Un heureux coup de vent dans le port m'a jeté.
On dit que tout le monde à l'Amour doit hommage,
Et que tôt ou tard sous ses lois
Il faut s'embarquer une fois.
Mais rejeté sur le rivage,
Je ne songe plus désormais
Qu'à jouir de l'heureuse paix
Que m'offre une tranquille plage :
Et si jamais je me rengage

Au gré des flots, au gré des vents,
Puisse mon cœur alors, au milieu de l'orage,
Ne former pour le port que des vœux impuissants,
Et n'y parvenir point que l'âge
Ne m'ait rendu les cheveux blancs.
Ainsi parloit en homme sage
Un homme échappé du naufrage;
Mais il se rembarqua dès le premier beau temps.

Le Berger et la Prairie.

FABLE.

Au mois de mai (c'est le mois des beaux jours,
Celui des fleurs, et des tendres amours),
Certain berger, le long d'une prairie,
Que la saison rendoit toute fleurie,
Cueilloit des fleurs. Pourquoi? pour son plaisir:
Peut-être aussi que c'étoit pour en faire
Une guirlande, au gré de son désir,
Pour quelque jeune et charmante bergère;
Car il prenoit grand soin de bien choisir.
Quoi qu'il en soit, la moisson étoit belle;
A la prairie elle parut nouvelle;
Elle en aima les brillantes couleurs,
Et sa surprise en la voyant fut telle,
Que, sans songer que tout cela vint d'elle,
Où prenez-vous, dit-elle, tant de fleurs?

Demander où je puis prendre
Tout ce que je vous écris
De fin, de nouveau, d'exquis,
De délicat et de tendre;
Iris, c'est m'interroger,
Comme autrefois la prairie
Sur la récolte fleurie
Interrogeoit le berger.

Engagement de service.

J'avois jusqu'ici
Assez réussi
A me bien défaire
De tout ce qui peut
Engager et plaire
Plus que l'on ne veut:
Et, sur l'assurance
De l'expérience
Dont j'étois flatté,
Je vivois sans crainte
Qu'aucune beauté
A ma liberté
Pût porter atteinte.
Mais j'avois, Iris,
Compté sans mon maître,
Comptant sans connoître
Quel est votre prix.

À votre service
Je suis engagé :
Il n'est rien qui puisse
Me donner congé.
L'absence ni l'âge
N'y peut faire rien ;
Car rien ne dégage,
Quand on aime bien.
De ma servitude
Le joug me sera,
Ou léger ou rude,
Comme il vous plaira :
Mais quel que puisse être
En cela mon sort,
Vous serez mon maître
Jusques à la mort.

RÉFLEXION.

Chaque jour est un don que du ciel je reçois :
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne.
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

CHANSON.

Un jour, dans une grotte obscure,
Où d'un ruisseau le cours secret
Accompagnoit de son murmure
Les plaintes d'un amant discret,

Tircis à l'objet qui l'engage,
Recommençoit cette chanson:
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Lorsque l'excès de ma souffrance
Me rend inquiet et rêveur,
Tu fais voler mon espérance
Sur les ailes de ta faveur:
Puis tu me fais perdre courage
Par des rigueurs hors de saison.
C'en est trop, si c'est badinage;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Quand sur ma musette plaintive
Je chante quelque air langoureux,
Je vois ton oreille attentive
A mes préceptes amoureux.
Si je veux les mettre en usage,
Tu deviens sourde à ma leçon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

De fleurs fraîchement amassées
Quand je te présente un bouquet,
Sur ton sein je les vois placées
D'un air complaisant et coquet.
Veux-je en faire un galant pillage,
A peine j'en obtiens pardon.

C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Piqué de quelque jalousie,
Si je te découvre mes maux,
Tu te ris de ma frénésie
Et plaisantes de mes rivaux;
Avec eux sous l'épais feuillage
Tu danses pourtant sans façon.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Quelquefois par un trait de flâme,
Tes yeux aux miens font entrevoir
Qu'Amour, qui captive mon âme,
Te tient aussi sous son pouvoir:
Si j'en veux un baiser pour gage,
Je n'en puis obtenir le don.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Pour me prouver toute la force
Du trait dont ton cœur est blessé;
Tu graves sur la tendre écorce
Ton chiffre au mien entrelacé:
Mais soudain d'une main volage,
Tu veux l'effacer sans raison.
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Ingrat, interrompt la bergère,
Avant qu'il fût près d'achever,
Est-ce véritable colère?
Ou la feins-tu pour m'éprouver?
Je t'aime, et tu le sais : sois sage,
Chasse un injurieux soupçon :
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Un Faune, habitant de cet antre,
Qui les regardoit par un trou,
Couché tout à plat sur le ventre,
Commence à rire comme un fou;
D'une voix moqueuse et sauvage
Redisant sur le même ton :
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Cette histoire par la contrée
Se répandit en peu de temps,
Et du galant païs d'Astrée
Réjouit fort les habitants.
Tous y chantoient dans le village,
Menant paître chèvre et mouton :
C'en est trop, si c'est badinage,
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Santolin confesseur.

CONTE.

SANTOLIN, chanoine, non prêtre,
Grand fol, et qui s'est fait connoître
Par cent tours de maître Gonin,
Poète, car il faut tout dire,
Honneur du Parnasse latin,
Ceci n'est pas une satire :
Santolin donc, clerc non sacré,
En surplis et bonnet carré,
Dormoit, assis dans sa chapelle.
Arrive une gente donzelle
Qui le pousse et lui dit tout bas :
Père, daignez ouïr mon cas.
A ces mots, Santolin s'éveille,
La regarde, et prête l'oreille,
Sans parler. La belle soudain
S'agenouille, et se met en train.
D'abord bagatelle menue,
Servante grondée et battue
Par promptitude et sans sujet;
Puis après vient le gros paquet,
Certain cas qu'on dit avec peine,
Un aveu qui met à la gêne :
La belle se ronge les doigts,
Croise ses pieds, et par trois fois

Ouvre en vain sa bouche timide;
La quatrième enfin décide:
C'en est fait le mot est lâché.
Pauvre mari, j'en suis fâché;
Mais quoi! la chose est sans remède:
Au surplus, Dieu vous soit en aide:
Puissiez-vous ne le savoir pas;
Ou le sachant, n'en faire cas,
Comme aucuns font. Notre donzelle,
Ayant fini sa Kyrielle,
Achève son *Confiteor*.
Santolin garde le silence.
Hé, comment! dit-elle, je pense,
Père, que vous dormez encor,
Finissez la cérémonie,
Hé quoi! vous ne me dites mot?
Absolvez-moi donc, je vous prie,
Moi, vous absoudre? Quelque sot,
Dit Santolin, suis-je donc prêtre,
A votre avis? Non de parbleu,
Onc ne le fus, ni le veux être.
Hé pourquoi donc dans ce saint lieu,
Dit-elle en fureur, pourquoi, traître,
M'as-tu tout du long entendu?
Réponds-moi, scélérat tondu!
Vous l'avez voulu, perronelle,
Dit Santolin: N'êtes-vous pas
Venu chercher dans ma chapelle,

Me priant d'ouïr votre cas?
J'ai tout ouï : c'est votre faute.
Donne-moi l'absolution,
Répond-elle d'une voix haute,
Ou me rends ma confession.
Voleur, escroc de pénitences,
Banqueroutier de consciences,
Tu seras mis au pilori;
Je vais m'en plaindre à la Sorbonne.
Et moi, dit-il, belle mignonne,
Je vais tout dire à ton mari.

MADRIGAUX ET ÉPIGRAMMES.

Depuis que mes tourments ne vous sont plus cachés,
Vous m'avez dit cent fois que mon amour vous touche;
Et cent fois vos beaux yeux sur les miens attachés
M'en ont plus dit que votre bouche.
A languir cependant je me vois condamné,
Sans que vous soulagiez ma peine.
Vous ne m'aimez point, Lisimène;
Vous n'aimez que l'amour que vous m'avez donné.

—

Personne mieux que vous n'eut jamais l'avantage
De pouvoir faire naître une tendre amitié;
Iris, vous êtes belle et sage.
Un honnête homme à moins s'engage;
Ce n'est que trop de la moitié.

—

Iris, qui voit mon âme à l'aimer attachée,
Brûler secrètement d'une innocente ardeur,
Est devenue enfin de mes maux si touchée,
Qu'elle m'a découvert jusqu'au fond de son cœur.
Quelles choses, ô ciel, ne m'a-t-elle point dites!
Vous, Zéphyrs, qui les entendîtes,
Et qui vîtes ses yeux briller d'un feu si doux,
Zéphyrs, légers Zéphyrs, n'allez pas sur vos ailes
En porter aux dieux des nouvelles :
Du bonheur d'un mortel ils deviendroient jaloux.

—

Ne craignez point, Doris, que votre humeur légère
Fasse que, dans l'excès d'une juste colère,
Je m'échappe à rien publier,
Heureux, je ne sais que me taire,
Trahi, je ne sais qu'oublier.

—

J'étois dans l'automne de l'âge;
Et, vers l'hiver avançant chaque jour,
Je devenois plutôt triste que sage.
La jeune Iris m'a donné de l'amour;
Le beau printemps est pour moi de retour.

—

Soit que pour les amis, soit que pour les amants
Vous demandiez des réglements,
Iris, votre erreur est extrême.
L'amitié ne doit recevoir

Aucune loi que d'elle-même;
L'amour n'en peut jamais avoir.

—

Votre mérite est extrême;
Je le connois et je l'aime,
Sans que vous puissiez blâmer
Les sentiments qu'il me donne :
Iris, aimer pour aimer
Ne peut offenser personne.

—

Iris chez moi doit aujourd'hui loger.
Volez, volez, d'un vol prompt et léger,
Temps qui devez précéder sa venue :
Et vous, ô temps bienheureux, où je doi
La recevoir et jouir de sa vue,
Ne finissez, s'il se peut, qu'avec moi.

—

Votre départ me laisse une douleur profonde.
Adieu, soyez heureuse, et tout me sera doux :
Seulement quelquefois songez que rien au monde
Ne peut me rendre heureux sans vous.

—

J'aimois depuis long-temps Ismène;
Je haïssois Zoïle au suprême degré :
Le jubilé venu, l'on veut, bon gré mal gré,
Que j'étouffe en mon cœur et l'amour et la haine.

Il ne faut rien faire à demi.
Puisque je l'ai promis, je tiendrai ma promesse :
Mais qu'on quitte aisément une ancienne maîtresse !
Qu'on embrasse avec peine un ancien ennemi !

—

Marthe, en travail d'enfant, promettoit à la Vierge,
A tous les saints du paradis,
De n'approcher jamais de ces hommes maudits.
Michelle cependant lui tenoit un saint cierge,
D'une grande vertu pour les accouchements.
Elle accouche, et sitôt qu'elle eut repris les sens :
Hé mon Dieu ! ma pauvre Michelle,
Dit-elle d'une foible voix,
Éteignez la sainte chandelle,
Ce sera pour une autre fois.

—

Je souffre en vous aimant des tourments sans égaux :
Mais mon amour, Iris, au-dessus de mes maux,
Me comble d'un bonheur extrême.
Rendez donc mes tourments encor plus rigoureux :
Il est de mon destin que toujours je vous aime ;
C'en est assez pour être heureux.

COUPLETS A REFRAIN.

JE LE CROIS BIEN, JE N'EN CROIS RIEN.

Sur divers sujets.

Que tels et tels passent pour bien écrire,
Et qu'en public ils brillent de bien dire,
Je le crois bien :
Mais qu'au travail d'autrui bien souvent ils ne doivent
Toute la gloire qu'ils reçoivent,
Je n'en crois rien.

Qu'un honnête homme, une fois en sa vie,
Fasse un sonnet, une ode, une élégie,
Je le crois bien :
Mais que l'on ait la tête bien rassise,
Quand on en fait métier et marchandise,
Je n'en crois rien.

Qu'un avare amasse avec peine
Les écus centaine à centaine,
Je le crois bien :
Mais que l'héritier plus habile
Ne les dépense mille à mille,
Je n'en crois rien.

Qu'en public plus qu'un autre un médecin éclate,
Quand il sait mieux citer Galien, Hippocrate,

Je le crois bien :
Mais qu'il soit dans son art plus expert, plus habile,
Si de deuil plus qu'un autre il n'a rempli la ville,
Je n'en crois rien.

Que le clergé chaque jour à la messe
Autour du roi dévotement s'empresse,
Je le crois bien :
Mais qu'il ne songe au bénéfice
Autant ou plus qu'au sacrifice,
Je n'en crois rien.

Que par amour quelquefois on s'engage
Dans les liens du sacré mariage,
Je le crois bien :
Mais que l'amour ne soit moins violente
Après la noce, et qu'on ne s'en repente,
Je n'en crois rien.

Que bien souvent un père de famille
Tarde à donner un époux à sa fille,
Je le crois bien :
Mais que bientôt, s'il la fait trop attendre,
Elle n'ait soin de lui donner un gendre,
Je n'en crois rien.

Qu'Alix, pour être mère aille en pèlerinage,
Et puis revienne grosse au bout de son voyage,
Je le crois bien :

Mais qu'outre le secours de la grâce divine,
Un dévot pèlerin n'ait vu la pèlerine,
Je n'en crois rien.

Que Doris semble morte aux plaisirs, à la joie,
Et que son directeur soit le seul qui la voie,
Je le crois bien :
Mais que ces sortes de retraites
Ne donnent à gloser aux malins interprètes,
Je n'en crois rien.

Qu'il se trouve une femme insigne en pruderie
Qui ne voudroit pour rien faire galanterie,
Je le crois bien :
Mais que quelquefois cette prude
Ne trouve son métier bien rude,
Je n'en crois rien.

Qu'à chaque femme qu'on rencontre
On pût parier pour ou contre,
Je le crois bien :
Mais que, des deux côtés pariant même somme,
Bientôt l'un des paris ne pût ruiner son homme,
Je n'en crois rien.

Que par de jolis vers, par une chansonnette,
Un amant trouve grâce auprès d'une coquette,
Je le crois bien :
Mais que cent pistoles en prose

Ne fassent mieux la même chose,
Je n'en crois rien.

Que le bruit d'un concert que son amant lui donne
Réveille avec plaisir une jeune personne,
Je le crois bien :
Mais que ce soit être bien sage,
D'éveiller tout le voisinage,
Je n'en crois rien.

Qu'Iris, quand on lui dit qu'on l'aime,
En témoigne un chagrin extrême,
Je le crois bien :
Mais qu'Iris ne fût pas ravie
D'avoir même chagrin tous les jours de sa vie,
Je n'en crois rien.

Qu'aux beautés jeunes et fleuries
Tout devienne agrément jusqu'aux minauderies,
Je le crois bien :
Mais que, quand dans leurs yeux la jeunesse s'efface,
Ce qui fut agrément ne devienne grimace,
Je n'en crois rien.

Qu'on voie ici sur le beau teint des belles
Briller l'éclat de mille fleurs nouvelles,
Je le crois bien :
Mais que souvent et leurs lis et leurs roses
Ne soient des fleurs sous la toilette écloses,
Je n'en crois rien.

Que le samedi chez Clarice
La raison commande au caprice,
Je le crois bien :
Mais qu'à coup sûr, dès le dimanche,
Le caprice n'ait sa revanche,
Je n'en crois rien.

J'EN DEMEURE D'ACCORD,

JE ME TAIS; AI-JE TORT :

Sur divers sujets.

La seule vérité peut avoir droit de plaire;
Dès que je l'aperçois, me fût-elle contraire,
J'en demeure d'accord.
Mais aussi, quand quelqu'un la déguise et l'altère
Comme, pour avoir paix, il faut savoir se taire,
Je me tais; ai-je tort?

Au zèle pour le vrai les bornes que je donne,
C'est que, lorsque je vois qu'il n'offense personne,
J'en demeure d'accord.
Mais, vient-il à toucher, par des traits de satire,
Ce qui seroit meilleur à supprimer qu'à dire,
Je me tais; ai-je tort?

Quand on dit qu'Alidor, modeste en sa dépense,
Sait d'un luxe frivole éviter l'apparence,
J'en demeure d'accord.

Mais, quand on va plus loin, et qu'on me le débite
Pour un homme excellent et d'un rare mérite,
Je me tais; ai-je tort?

Quand on dit qu'Hermocrate, au-dessus de la roue,
Gai, tranquille et serein, des affaires se joue,
J'en demeure d'accord.
Mais, quand de ses flatteurs une troupe importune
Me le dépeint encor plus grand que sa fortune,
Je me tais; ai-je tort?

Parle-t-on des talents qu'une charge demande,
Et dit-on qu'il en faut d'autant plus qu'elle est grande,
J'en demeure d'accord.
Vient-on à discuter, comme on fait d'ordinaire,
Si celui qui la fait, a de quoi la bien faire,
Je me tais; ai-je tort?

Quand on vient à parler du beau temps, de la pluie,
Quoique ordinairement la matière m'ennuie,
J'en demeure d'accord.
Mais quand on politique un peu trop à son aise,
Quoique ordinairement la matière me plaise,
Je me tais; ai-je tort?

Quand on dit que Sylvie, assidue à l'ouvrage,
S'applique tout entière aux soins de son ménage,
J'en demeure d'accord.
Mais quand, en ma présence, on soutient que Sylvie

A mené de tout temps le même train de vie,
    Je me tais; ai-je tort?

Quand on me dit qu'Orante est honnête et polie,
Qu'elle a l'air noble et doux, et la taille jolie,
    J'en demeure d'accord.
Mais, quand on dit qu'Orante est une autre Lucrèce,
Et que j'entends prôner sa vertu, sa sagesse,
    Je me tais; ai-je tort?

Quand de la piété d'un marguillier célèbre,
Un célèbre orateur fait l'oraison funèbre,
    J'en demeure d'accord.
Mais quand, au second point, j'entends que l'on entame
L'éloge de sa force et de sa grandeur d'âme,
    Je m'en vais; ai-je tort?

La Route de la vie.

La route de la vie humaine
De mauvais pas est toute pleine.
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais : J'attelle
A cette voiture mortelle
Que je conduis au monument,
La justice premièrement,
Qui marche toujours rondement;
Et la charité, sans laquelle
Elle iroit moins légèrement.
La vérité, l'indépendance,

N'ayant qu'un simple et léger frein,
Sont au-devant et vont bon train,
Loin du chemin de l'opulence.
A la volée est la santé,
Qui, jointe avec le badinage,
Me fait franchir avec gaîté
Tous les mauvais pas du voyage.
Je n'aurai rien à désirer,
Ni du sort, ni de la nature,
Si l'attelage peut durer
Aussi long-temps que la voiture.

La Maison en décadence.

D'UNE architecture
Du temps de jadis
La sage nature
M'a fait un logis,
Que j'ai d'elle à ferme,
Sans clause et sans terme.
Au moindre besoin,
Long-temps, de sa grâce,
Elle a pris le soin,
Sans que j'y songeasse,
De me tout fournir
Pour l'entretenir.
Mais elle commence
D'y laisser aller

Tout en décadence,
Sans plus s'en mêler;
Et loin d'y rien faire,
Ne songe, au contraire,
Qu'à le démeubler.
Car où sont allées
Ces dents si perlées?
Où sont désormais
Ces cheveux épais,
Ma grande parure,
Qui, si noirs, si beaux,
Flottoient par anneaux
Jusqu'à la ceinture?
Qu'est-ce enfin que j'ai
De tout l'équipage
Du jeune et bel âge?
Tout a pris congé
Pour un long voyage,
Et me dit qu'il faut
M'apprêter bientôt
A plier bagage.
A la vérité,
Ce n'est pas la traite
Dont je m'inquiète:
Bien ou mal monté,
Elle est bientôt faite.
L'important de tout,
C'est le gîte au bout.

Que l'Amour de la Poësie empêche de vieillir.

Telle qu'au matin
La gentille avette
Sur le mont Hymette
Va suçant le thim,
Et puis en distille,
Ouvrière habile,
Ce suc précieux,
Cette liqueur pure,
L'ouvrage des cieux,
Et de la nature
Le plus précieux :
Tel, mon cher Abeille,
Lorsque de retour
L'aurore vermeille
Annonce le jour,
Sur le mont Permesse
Tu voles sans cesse,
Chéri des neuf Sœurs,
Et bois la rosée
Que leur veine aisée
Verse sur les fleurs ;
Ces fleurs immortelles,
Et toujours nouvelles,
Dont le mont sacré
Est dans l'hiver même,
Par leur soin extrême,

Toujours diapré.
Celui qui les aime
Et les sait cueillir,
Des ans ni de l'âge
Ne craint point l'outrage;
Il a l'avantage
De ne point vieillir.

Qu'il est aisé d'être heureux quand on est modéré.

Il ne me reste plus qu'une courte carrière:
Et pour la pouvoir bien finir,
Oubliant le passé que je laisse en arrière,
Je saisis le présent et songe à l'avenir.
Plein de l'espoir des biens dont la mort est suivie,
Je marche d'un pas ferme aux portes du trépas;
Et je jouis en paix du déclin de ma vie,
Jusqu'à mettre à profit les maux que je n'ai pas.
Des plaisirs que m'offre mon âge
Je fais un libre et doux usage,
Et n'ai point de regret à ceux qui sont passés.
Du bien, j'en aurois moins, que j'en aurois assez.
A qui vit sans désirs en faut-il davantage?
Je suis en même temps mon sujet et mon roi;
Je m'obéis, je me commande;
J'obtiens toujours de moi ce que je me demande.
Est-il rien sous le ciel de plus heureux que moi!

Le Colin-Maillard de Corinthe.

FABLE.

Tous ceux que le ciel a fait naître
Ont joué partout, comme ici,
A colin-maillard : Dieu merci,
Je n'ai jamais trop voulu l'être.
J'aime à voir clair : Voici le jeu,
Tel qu'il nous vient des Grecs en même temps que l'oie.
Quand ce fut, et par quelle voie,
C'est dont je suis instruit fort peu.
Dans un lieu d'un commode espace,
La troupe des joueurs se rend :
L'un d'eux s'offre de bonne grâce
Pour être l'aveugle; on le prend;
On le mène à grands cris au milieu de la place;
Et là des gens officieux
D'un mouchoir lui bandent les yeux;
Par la main le prennent ensuite,
Lui font faire deux ou trois tours;
Après quoi, sans aucun secours,
On l'abandonne à sa conduite.
Alors chacun se range en silence à l'écart
Sur le premier siége qui s'offre,
Qui sur un banc, qui sur un coffre;
Puis, au signal, Colin-Maillard
Part de sa place à l'aventure;

Et va, ceint d'une nuit obscure,
S'asseoir sur quelqu'un au hasard :
Et l'ordre est qu'en cette posture,
Et des pieds seulement aidant sa conjecture,
Il devine qui c'est : sans quoi,
Aveugle en vertu de la loi,
Il faut que, tant que le jeu dure,
Il fasse la même figure.
Mais de peur que, faute de voir,
Il n'aille se heurter, tantôt contre une table,
Tantôt contre autre chose, on a soin d'y pourvoir.
Car du moindre danger la troupe charitable
L'avertit en criant : Gare le pot au noir.

Quelques jeunes gens de Corinthe
A ce jeu jouoient une fois :
L'un d'eux fut pris ; c'étoit sa crainte ;
Mais il faut obéir aux lois.
On lui bande les yeux, on voit sa répugnance,
Et la jeunesse, de complot,
Contre lui se donne le mot.
Les trois tours faits, dès qu'il s'avance
Vers quelqu'un pour s'aller asseoir,
Quelqu'un de la troupe commence
A crier en grec : Pot au noir.
Colin-Maillard timide au même instant s'arrête,
Puis tourne d'un autre côté :
Mais dès les premiers pas on crie à pleine tête,

Pot au noir : de nouveau mon homme est arrêté;
Puis étendant les mains pour plus de sûreté,
Il prend une route contraire
A celle qu'il venoit de faire,
S'avance pas à pas en tâtant le pavé,
Et déjà se comptoit à peu près arrivé,
Quand il entend crier toute la troupe ensemble,
Pot au noir : les échos font retentir partout,
Pot au noir. De frayeur il tremble,
Et n'ose avancer jusqu'au bout.
Un temps se passe de la sorte,
Il marche à droite, à gauche, et toujours vainement:
La jeune et maligne cohorte
Qui voit qu'il s'arrête aisément,
Profite de sa crainte, et crie à tout moment.
A la fin il songe en lui-même,
Et commence à se défier
Que tout ce qu'il entend crier
Ne soit peut-être un stratagême
Dont on use pour l'effrayer:
Puis tout d'un coup, las de son doute,
Il vient à lever le mouchoir,
Et voit que tous les pots au noir
Qu'il craignoit en ne voyant goutte,
Ne sont plus rien dès qu'il peut voir.

L'Espérance de l'avenir fondée sur l'innocence de la vie.

C'est aujourd'hui le jour que la première fois
J'ouvris les yeux à la lumière :
Combien déjà d'ans et de mois,
Combien déjà de jours ai-je laissés derrière !
De soixante et douze printemps
J'ai vu la récolte brillante ;
J'ai vu d'autant d'étés la moisson jaunissante.
Dans ce long espace de temps,
Combien la mort toute-puissante
A-t-elle, de sa faux tranchante,
Abattu, comme épis, des millions de gens !
Combien la fortune inconstante
A-t-elle fait jouer de rôles éclatans !
De tant de jours, de mois et d'ans,
Que le temps a pliés comme on plie une tente,
Il ne me reste plus que l'infaillible attente
D'être effacé bientôt du nombre des vivants.
Usons donc de l'heure présente,
En attendant toujours celle où je dois finir ;
Et toujours, sur la foi d'une vie innocente,
Espérons bien de l'avenir.

A quoi l'on doit aspirer dans la vieillesse.

Qu'ai-je à présent à faire dans le monde ?
A voir lever et coucher le soleil ?
Je l'ai tant vu sortir du sein de l'onde ;
Je l'ai tant vu s'y plonger tout vermeil,
Que, quelque grand et quelque magnifique
Que soit toujours un spectacle si beau,
Il n'a plus rien désormais qui me pique :
Il me faudroit un opéra nouveau.

Ai-je à jouir des plaisirs du bel âge ?
Le temps n'est plus des jeux ni des plaisirs ;
Le temps n'est plus des amoureux désirs ;
Depuis long-temps tout a plié bagage.

Ai-je à passer et les nuits et les jours,
Le verre en main, en convive agréable ?
L'âge où je suis n'est pas plus convenable
Au Dieu du vin qu'à celui des Amours.

Malgré douze ans ajoutés à soixante,
Je trouverois la vie encor charmante,
Avec des gens de mérite et de sens :
Mais il faut vivre avec tant d'autres gens,
Qu'elle en devient ennuyeuse et pesante.

Quant à passer du repos au réveil,
Puis ne rien faire et redormir encore,

En attendant le retour de l'aurore,
Autant vaudroit dormir d'un long sommeil.

Le seul emploi qui reste à la vieillesse,
Emploi divin, c'est de vaquer sans cesse
A louer Dieu : mais ne vaut-il pas mieux
L'aller louer, pur esprit, dans les cieux?

Que fais-je donc maintenant sur la terre,
Où les plaisirs pour moi ne sont plus faits,
Où tant de maux aux mortels font la guerre?
J'aspire au ciel où réside la paix;
Où les plaisirs, dont nous n'avons que l'ombre,
Toujours nouveaux, et sans fin, et sans nombre,
Tiennent l'esprit dans le ravissement;
Où l'on jouit de tout ce que l'on aime;
Où, dans le sein de la vérité même,
La soif du vrai s'étanche à tout moment.

ÉPITAPHE.

Cɪ gît, qui n'eut point d'autre but
Que d'être heureux tant qu'il vécut,
Tenir à la raison toujours la porte ouverte;
N'avoir pour la fortune aucun empressement;
En jouir sans abus, s'en passer sagement;
Et n'ajouter jamais le chagrin à la perte,
Fut la loi qu'il se prescrivit
Pour pouvoir heureusement vivre;

Et du moins, s'il ne la suivit,
Il mourut en la voulant suivre.

AUTRE.

Ci gît un homme exempt d'envie,
Qui toujours de peu se passa,
Et qui sans bruit passa la vie,
Puis à petit bruit trépassa.

AUTRE.

Celui dont la dépouille est ici renfermée
Ne joua point dans l'univers
Un grand rôle rempli d'événements divers,
Et digne de la Renommée.
Il n'y fit que grossir le nombre des acteurs;
Il fut du chœur; et l'avantage
Qu'il tira de son personnage,
Ce fut d'être souvent parmi les spectateurs.

AUTRE.

Ci gît plein de vers aujourd'hui,
Un auteur jadis plein de lui.
Il eut une plume assez bonne,
Qu'il trouva moyen de gâter.
Il ne pouvoit goûter personne;
Personne ne le put goûter.

De Guillaume III, roi d'Angleterre.

Ci gît l'usurpateur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux :

Ses vertus méritoient quelque chose de mieux,
Qu'un trône, qui leur fut conféré par le crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'aux princes qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi.

VERS SUR L'ABSENCE.

Le joli métier que l'amour,
Si l'on ne s'aimoit qu'en présence,
Et si, dans le temps de l'absence,
Au lieu de faire nuit et jour
Une espèce de pénitence,
On s'oublioit d'intelligence;
Ou que du moins jusqu'au retour
On n'eût pas plus d'impatience
Qu'on en a de voir le soleil
Après un violent orage
Paroître, au sortir d'un nuage,
Plus lumineux et plus vermeil.
Quant à moi, voici ma méthode :
J'attends le beau temps quand il pleut;
Du temps qu'il fait je m'accommode,
J'aime en présence tant qu'on veut,
En absence sauve qui peut.

PAVILLON.

Etienne Pavillon, né à Paris en 1632, membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, mourut le 10 janvier 1705. Ses poésies, quoique remplies de négligence, ont un naturel et une délicatesse qui charment le lecteur.

IDYLLE.

L'Amour blessé.

Tout aimoit autrefois, non pas comme aujourd'hui,
Que la fidélité n'est plus qu'une chimère.
Les cœurs d'un fort amour se faisoient une affaire;
Chaque héros avoit son héroïne à lui,
Et chaque berger, sa bergère.
Ici, dans un palais, l'Amour donnoit ses lois,
Il y faisoit jouer ses ressorts politiques.
Maître du cabinet des rois,
Cet enfant décidoit des affaires publiques;
Et le conseil d'État ne suivoit que sa voix.
Là, dans une cabane, il avoit soin d'apprendre
A d'aimables bergers ses plus douces chansons;
Et, s'ils ne jouoient plus qu'un air touchant et tendre,
C'étoit l'effet de ses leçons.
Tantôt un jeune cœur grossissoit son empire.

Le triomphe en étoit aisé;
Et, grâce au feu de l'âge, il étoit disposé
A recevoir ceux que l'Amour inspire.
Tantôt ce même Amour enflammoit un vieillard,
Sur le bord du tombeau le chargeoit de ses chaînes;
Et, ranimant un sang tout glacé dans ses veines,
De ses derniers soupirs vouloit avoir sa part.

Jamais, par le récit de leurs longues souffrances,
Tant d'amants des forêts n'ont troublé le repos;
Et jamais tant de confidences
N'ont importuné les échos.
Les romans ont dit vrai. Pour un chagrin d'Astrée
On eût vu Céladon, l'âme désespérée,
Dans les eaux du Lignon terminer ses douleurs;
Et, fidèle à Cassandre, ou plutôt à ses mânes,
Orondate à ses pieds eût vu mille Roxanes,
Sans les payer que de rigueurs.
Cyrus pour sa princesse eût couru cent royaumes.
Aucun enlèvement ne l'en eût dégoûté.
Les héros se piquoient d'une fidélité
Qui duroit pendant douze tomes.
Mais, hélas! de l'amour l'âge d'or est passé,
Les cœurs sont maintenant d'une trempe plus dure:
Et voici par quelle aventure
L'âge de fer a commencé.

Quand l'Amour eut blessé tant d'âmes,
Qu'il n'en restoit plus à blesser;

Quand il ne trouva plus moyen de s'exercer
A décocher ses traits, à répandre ses flammes;
Quoiqu'en un plein repos il vit avec plaisir
Sa divinité triomphante;
Comme il est d'humeur agissante,
Il s'ennuya de son loisir.
« Quoi, mes flèches, dit-il, demeurent inutiles!
« Quoi, l'Amour ne s'emploie à rien!
« Puisqu'il n'est plus de cœurs tranquilles,
« Au défaut d'autres cœurs, je vais percer le mien.
« Si j'ai fait aux amants sentir mille supplices,
« Qu'ils se consolent tous, ma main va les venger;
« Et, si je leur ai fait goûter mille délices,
« Avec eux à mon tour je vais les partager. »

Là-dessus (car l'Amour n'a guère de prudence,
Et ne sait pas trop ce qu'il fait)
Lui-même il se perce d'un trait,
Sans en prévoir la conséquence.
Il sentit dans son cœur naitre des sentiments
Que lui seul dans les cœurs avoit toujours fait naître.
Par son expérience il connut des tourments
Que jusqu'alors il n'avoit pu connoître
Que par les soupirs des amants.
« Hélas! dit-il un jour aux oiseaux d'un bocage,
« C'est moi qui forme vos accents.
« C'est moi qui suis l'Amour, dont votre doux ramage
« Se plaint en ses tons languissants.

« Pourquoi vous plaignez-vous, si j'endure moi-même
« Les maux que je vous fais sentir?
« Moi-même à mon pouvoir j'ai su m'assujettir.
« Le croirez-vous? je suis l'Amour, et j'aime. »
Mais il eut le chagrin, qu'à ses tristes hélas,
Par les airs les plus gais les oiseaux répondirent:
« Vous, par qui tant de cœurs soupirent,
« Soupirez, disoient-ils, nous ne vous plaignons pas. »

Que de l'Amour blessé l'agréable nouvelle
Satisfit en ce jour chaque cœur mal content!
Eh! qui n'eût pas trouvé sa peine moins cruelle,
Quand l'Amour en souffroit autant?
Celles qui conservoient un cœur facile et tendre,
Quand leur âge effrayoit et les jeux et les ris,
Se consoloient des soins que l'Amour leur fait prendre,
Pour suppléer à leurs appas flétris.
Les belles, qu'en secret cet enfant tyrannise,
Oublioient tous les maux dont leur cœur est atteint,
Lorsque, sous un calme contraint,
Il faut que l'Amour se déguise.
Les maris apaisés pardonnoient à l'Amour
La disgrâce dont il est cause;
Et depuis ce temps-là, dit-on, jusqu'à ce jour,
Tous les maris ont fait la même chose.
Enfin l'Amour guérit de ses ennuis.
Pour cet aimable enfant est-il rien qu'on ne fasse?
« Ah! je ne savois pas, dit-il, ce que je suis.

« En quel état les amants sont réduits ;
« Et qu'ils méritent bien ma grâce !
« Il faut que désormais dans l'empire amoureux
« Avec plaisir les âmes soient captives.
« Dépouillons-nous de ces traits dangereux
« Qui font des blessures trop vives. »
L'Amour depuis ce temps nous traite avec douceur ;
Il se sert contre nous de flèches émoussées,
Qui sont aisément repoussées,
Et ne font qu'effleurer un cœur.

Par quelle autre raison croyez-vous que l'on voie
Le règne de l'Amour coquet et libertin ?
On aime assez pour en goûter la joie ;
Trop peu pour en sentir le plus foible chagrin.
Aujourd'hui les amants ignorent la pratique
De courir à la mort pour un petit dédain ;
Et, pour garder sa foi, qui feroit l'inhumain
Aimeroit encore à l'antique.
Notre siècle renvoie à celui de Cyrus
Ceux qui de leur trépas honoreroient leurs belles.
On trouve qu'on peut vivre, et souffrir leur refus.
Elles ne gagnent rien à faire les cruelles ;
Aussi ne les font-elles plus.
Nous en serions encore aux erreurs du vieil âge,
Si par bonheur l'Amour n'avoit senti ses coups.
Toujours un même objet recevroit notre hommage.
Je tremble quand j'y pense. Hélas ! que ferions-nous ?

STANCES

A Mademoiselle du Chatelier, en lui envoyant pour étrennes, avec un petit Amour sans arc ni carquois, mais ayant son bandeau sur les yeux, une boîte dans laquelle il y avoit une petite tortue brillante et mouvante.

JEUNE Iris, soleil sans tache,
Plein de feux brillants et doux,
Il faut que l'Amour se cache
Pour s'insinuer chez vous.

Il n'oseroit y paroître,
Ayant en main son flambeau;
C'est pourquoi ce petit traître
N'a gardé que son bandeau.

Il s'expose à votre vue
Avec ce voile trompeur,
Et vient à pas de tortue,
Se glisser dans votre cœur.

S'il en peut ouvrir la porte,
Belle Iris, en bonne foi,
Croyez-vous être assez forte
Pour ne pas subir sa loi!

Les nymphes les plus rebelles
Ont succombé sous ses coups;

Surtout il en veut aux belles :
Iris, prenez garde à vous.

A la belle diseuse de bonne aventure.

Belle et savante Iris, dont l'esprit admirable
Perce par ses clartés la nuit de l'avenir,
Souffrez que sur un point assez considérable
Je puisse vous entretenir.

Vous avez vu ma main, et vous avez pu lire
La noble passion qui règne dans mon cœur;
Ainsi vous connoissez l'objet de mon ardeur,
Sans qu'il soit là-dessus besoin de vous rien dire.

Parlez-moi donc sincèrement :
Dois-je faire un heureux voyage;
Et dans ce doux embarquement
Ne suis-je point menacé du naufrage?

Vous savez à quels vents un cœur est exposé,
Quand aux vagues d'amour il s'est osé commettre.
Hélas! me puis-je bien promettre
Que mon vaisseau n'en sera point brisé?

Il est vrai, la tempête et les coups de l'orage
Ne sont pas les coups que je crains :
Je sers une beauté qui n'est pas si sauvage,
Et qui n'a pas toujours la foudre dans les mains.

Mais il est quelque chose encor de plus funeste
Pour un cœur qui sait bien aimer;

Quelque chose qui passe et la haine et le reste
De ce qu'on craint sur cette mer.

Il est un certain calme aux amants si contraire,
Que fait l'indifférent et l'ingrate froideur,
Dont s'arme à contre-temps une beauté sévère ;
Et c'est là ce qui me fait peur.

Des pleurs et des soupirs en vain nous cherchons l'aide,
En vain de tous les dieux nous briguons le secours,
Lorsque ce calme même arrête nos amours;
Il faut périr, le mal est sans remède.

Ah! si de ce malheur vous lisez dans les cieux
Qu'un astre cruel me menace,
Au nom de cet éclat qui brille dans vos yeux,
Détournez, s'il se peut, une telle disgrâce.

Que dis-je, s'il se peut? Hélas! vous savez bien
Que de mon sort vous êtes la maîtresse;
Et que je compterai ces menaces pour rien
Si la pitié pour moi vous intéresse.

Belle Iris, je le dis avec tout le respect
Que l'on doit à cet art où vous semblez vous plaire;
Pour deviner mon sort, il n'est pas nécessaire
De prendre un témoin si suspect.

Quelques traits qu'en ma main ait formés la nature,
Et quel que soit le cours des cieux,
On ne peut voir que dans vos yeux
Ma bonne ou mauvaise aventure.

RELATION DE L'AUTRE MONDE,

A MADEMOISELLE DE LA VIGNE.

Billet en envoyant la Relation.

Je viens de ressusciter, Mademoiselle. Après avoir passé quelques jours en l'autre monde, je viens encore en celui-ci; et le premier plaisir que j'y aurai, sera de vous raconter une petite aventure qui pourra vous divertir et vous instruire tout ensemble. Lisez-la; mais surtout profitez-en.

Vers les bords du fleuve fatal
Qui porte les morts sur son onde,
Et qui roule son noir cristal
Dans les plaines de l'autre monde;

Dans une forêt de cyprès,
Sont des routes tristes et sombres
Que la nature fit exprès
Pour la promenade des ombres.

Là, malgré la rigueur du sort,
Les amants se content fleurettes,
Et font revivre après leur mort
Leurs amours et leurs amourettes.

Arrivé dans ce beau séjour,
Comme j'ai le cœur assez tendre,

Je résolus d'abord d'apprendre
Comment on y traitoit l'amour.

J'allai dans cette forêt sombre,
Douce retraite des amants,
Et j'en aperçus un grand nombre
Qui poussoient les beaux sentiments.

Les uns se faisoient des caresses;
Les autres étoient aux abois
Auprès de leurs fières maîtresses,
Et mouroient encore une fois.

Là, des beautés tristes et pâles,
Maudissant leurs feux violents,
Murmuroient contre leurs galants,
Ou se plaignoient de leurs rivales.

Là, défunts messieurs les abbés,
Avecque leurs discrètes flâmes,
Alloient dans les lieux dérobés
Cajoler quelques belles âmes.

Parmi tant d'objets amoureux
Je vis une âme désolée.
Elle s'arrachoit les cheveux
Dans le fond d'une sombre allée.

Mille soupirs qu'elle poussoit
Montroient qu'elle étoit amoureuse;

Cependant elle paroissoit
Aussi belle que malheureuse.

Tout le monde disoit : Voilà
Cette âme triste et misérable ;
Et, quoiqu'elle fût fort aimable,
Tout le monde la laissoit là.

Ombre pleureuse, ombre crieuse,
Hélas ! lui dis-je, en l'abordant
D'une manière sérieuse,
Qu'est-ce qui te tourmente tant ?

Chez les morts, sans cérémonie,
On se parle ainsi librement ;
Et, dès qu'on sort de cette vie,
On ne fait plus de compliment.

Qui que tu sois, dit-elle, hélas !
Tu vois une âme malheureuse,
Furieusement amoureuse,
Et qui n'aime que des ingrats.

Dans l'autre monde j'étois belle,
Mais rien ne me pouvoit toucher.
J'étois fière, j'étois cruelle,
Et j'avois un cœur de rocher.

J'étois peste, j'étois rieuse ;
Je traitois abbés et blondins

D'impertinents et de badins;
Et je faisois la précieuse.

Ils venoient humblement m'offrir
Et leur estime et leur tendresse,
Ils disoient qu'ils souffroient sans cesse,
Et moi je les laissois souffrir.

Je rendois leur sort déplorable,
Lorsqu'ils se rangeoient sous ma loi;
Et dès qu'ils se donnoient à moi,
Je les faisois donner au diable.

C'étoit en vain qu'ils s'enflammoient.
Maintenant les dieux me punissent :
Je haïssois ceux qui m'aimoient,
Et j'aime ceux qui me haïssent.

Mon cœur n'y sauroit résister :
Je n'ai plus ni pudeur, ni honte;
Je cherche partout qui m'en conte,
Personne ne m'en veut conter.

En vain je soupire et je gronde,
Mes destins le veulent ainsi;
Et les prudes de l'autre monde
Sont les folles de celui-ci.

Là, cette ombre amoureuse et folle
Poussa mille soupirs ardents,

Se plaignit, pleura quelque temps,
Et puis m'adressa la parole.

Pauvre âme, dit-elle, à ton tour
Te voilà peut-être forcée
De venir payer à l'Amour
Ton indifférence passée.

De nos cendres froides il sort
Une vive source de flâmes,
Qui s'attache à nos froides âmes,
Et nous ronge après notre mort.

Si tu fus jadis des plus sages,
Tu deviendras fou malgré toi,
Et tu viendras dans ces bocages
Te désespérer comme moi.

Ombre, lui dis-je, ce présage
Ne m'a pas beaucoup alarmé;
Je n'aimerai pas davantage,
Je n'ai déjà que trop aimé.

Mais je connois une insensible
Dans le monde que j'ai quitté,
Plus cruelle et plus inflexible
Que vous n'avez jamais été.

Galants, abbés, blondins, grisons,
Sont tous les jours à sa ruelle,

Lui content toutes leurs raisons,
Et n'en tirent aucune d'elle.

L'un lui donne des madrigaux,
Des épigrammes, des devises;
Lui prête carrosse et chevaux,
Et la mène dans les églises.

L'autre admire ce qu'elle dit,
Lui sourit d'un air agréable,
Et la traite de bel esprit,
Et trouve sa jupe admirable.

Tel la prêche des jours entiers
Sur les doux plaisirs de la vie;
Et tel autre lui sacrifie
Toutes les belles de Poitiers.

Tel, avec sa mine discrète,
Plus dangereux, à ce qu'on croit,
Lui fait connoître qu'il sauroit
Tenir une flamme secrète.

Jamais rien n'a pu la fléchir :
Vers, prose, soins et complaisance,
Discrétion, persévérance,
Tout cela n'a fait que blanchir.

Elle se rit, cette cruelle,
Des vœux et des soins assidus :

Les soupirs qu'on pousse pour elle
Sont autant de soupirs perdus.

On a beau lui faire l'éloge
De ceux qui l'aiment tendrement;
Cœurs françois, gascon, allobroge,
Ne la tentent pas seulement.

Que je plains, dit l'ombre étonnée,
Cette belle au cœur endurci!
Nous la verrons un jour ici
Souffrir comme une âme damnée.

Hélas! hélas! un jour viendra
Que la prude sera coquette.
Et croit-elle qu'on lui rendra
Tous les amants qu'elle rejette?

Mille soins la déchireront;
Elle sèchera de tendresse;
Et ceux qui la suivent sans cesse
Eternellement la fuiront.

Ombres sans couleur et sans grâce,
Ombres noires comme charbon,
Ombres froides comme la glace,
Qu'importe? tout lui sera bon.

A tous les morts qu'elle verra
Elle ira faire des avances,

Leur disant mille extravagances;
Et pas un ne l'écoutera.

Alors cette fille perdue,
Sans espérance de retour,
Sans pudeur et sans retenue
Voudra toujours faire l'amour.

D'une si violente flâme
Ne crains pas pourtant les efforts,
Nous avons les peines de l'âme,
Sans avoir les plaisirs du corps.

Malgré le feu qui nous dévore,
Tous nos désirs sont superflus.
Les passions restent encore,
Et les plaisirs ne restent plus.

Tu sais ce qu'elle devroit faire;
Et, si tu peux l'en informer,
Dis-lui qu'elle soit moins sévère,
Et qu'elle se hâte d'aimer.

Qu'aussi-bien les destins terribles
La forceront avec le temps
D'aimer quelques morts insensibles,
Qu'elle aime quelques bons vivants!

A ces mots, la malheureuse ombre
Se tut, rêvant à son destin;

Et, retombant dans son chagrin,
Reprit son humeur triste et sombre.

Les dieux veulent vous exempter,
Iris, de ce malheur extrême;
Et je viens de ressusciter
Pour vous en avertir moi-même.

Quittez l'erreur que vous suivez;
Craignez que le ciel ne s'irrite.
Aimez pendant que vous vivez,
Et songez que je ressuscite.

Réponse de mademoiselle de la Vigne.

Moi, qui sus mourir et renaître,
J'ai vu l'autre monde de près;
Et n'ai point vu le myrte y croître
Parmi les funestes cyprès.

Jusqu'aux bords de l'onde infernale
L'Amour étend bien son pouvoir;
Mais, passé la rive fatale,
Le pauvre enfant n'y peut que voir.

Là-bas, dans ces demeures sombres,
Rien ne sauroit toucher un cœur.
Croyez-m'en plutôt que les ombres,
Car il n'est rien de si menteur.

Il en est à mines discrètes,
Et d'un entretien décevant;
Mais fiez-vous à leurs fleurettes,
Autant en emporte le vent.

Sans dessein, sans choix, sans étude,
D'autres soupirent tout le jour.
Un certain reste d'habitude
Les fait encor parler d'amour.

A de pareilles destinées
Grand nombre de gens est soumis.
Si telles âmes sont damnées,
Malheur cent fois à nos amis!

Enfin la mort aux morts ne laisse
De leurs amours qu'un souvenir,
Sans que leur défunte tendresse
Leur puisse jamais revenir.

L'objet agréable ou funeste,
Sur eux fait peu d'impression.
Ombres qu'ils sont, il ne leur reste
Que des ombres de passion.

D'en naître là, point de nouvelle:
Chaque blondin vaut un barbon;
Et la plus jeune demoiselle
Y paroît cent ans, ce dit-on.

C'est une chose insupportable
Que l'entretien d'un trépassé,
Car, que fait-il, le misérable!
Que des contes du temps passé?

Aime-t-on les ombres de glace?
Quel feu tient contre leur froideur?
Faites-moi quelque autre menace,
Si vous voulez me faire peur.

Pour appuyer la prophétie,
Me défendis-je avec effort
De tant d'honnêtes gens en vie,
Pour m'entêter d'un vilain mort?

Quoi! me reprendre de la sorte!
Je suis plus sage, et je le sens.
S'il falloit aimer vive ou morte,
Je saurois bien prendre mon temps.

Mais, par bonheur, sans me méprendre,
On peut fuir l'Amour et ses traits;
Et qui, vivant, sait s'en défendre,
Il en est quitte pour jamais.

Qui se sent prude et précieuse,
Pour toujours est en sûreté;
Et fût-elle peste et rieuse,
Les rieurs sont de son côté.

Si je craignois d'être affligée
De quelques véritables maux,
Je vous serois fort obligée :
Mais vous ressuscitez à faux.

Sur l'Inconstance.

La constance et la foi ne sont que de vains noms,
Dont les laides et les barbons
Tâchent d'embarrasser la jeunesse crédule,
Pour retenir toujours dans leurs liens affreux,
Par le charme d'un faux scrupule,
Ceux qu'un juste dégoût a chassés de chez eux.

Cupidon, sous les lois de la simple nature,
Régit tout ce qu'il fait soupirer ici-bas,
Il ne punit jamais rebelle ni parjure.
C'est un empire qui ne dure
Qu'autant que les sujets y trouvent des appas.

Dès qu'un objet cesse de plaire,
Le commerce amoureux aussitôt doit finir.
Le respect des sermens n'est plus qu'une chimère;
La perte du plaisir qui nous les a fait faire
Nous dispense de les tenir.

L'Amour de son destin est toujours le seul maître;
Et, sans que nous sachions ni pourquoi ni comment,
Comme dans notre cœur à toute heure il peut naître,
Il en peut, malgré nous, sortir à tout moment.

Ulysse, qui, pour sa sagesse,
Fut si célèbre dans la Grèce,
Quoique amoureux et bien traité,
Refusa malgré sa tendresse,
D'accepter l'immortalité,
A la charge d'aimer toujours une déesse.

Aimez tant que l'Amour unira vos esprits;
Mais ne vous piquez pas d'une fausse constance;
Et n'attendez pas que l'absence,
Ou les dégoûts, ou les mépris,
Vous fassent faire pénitence
Des plaisirs que vous aurez pris.

Quand on sent mourir sa tendresse,
Qu'on bâille auprès d'une maîtresse,
Et que le cœur n'est plus content,
Que servent les efforts qu'on fait pour le paroître?
L'honneur de passer pour constant
Ne vaut pas la peine de l'être.

A madame de R...

Eh quoi! toujours fidelle à votre solitude,
Prétendez-vous, Iris, en faire une prison;
Et, prodiguant des pleurs qu'entretient l'habitude,
Souffrir que la douleur suffoque la raison?

Depuis que vos beaux yeux par des torrens de larmes
Célèbrent le trépas d'un époux si chéri,

Nos champs, que les hivers ont privés de leurs charmes,
Défigurés trois fois, ont trois fois refleuri.

La lune, trente fois obscure et languissante,
A repris dans son plein sa force et sa beauté;
Et les vents adoucis à la mer mugissante
Ont redonné le calme et la tranquillité.

Vous seule, à vos ennuis sans cesse abandonnée,
Vous suivez constamment l'erreur qui vous détruit,
Et des réflexions de la triste journée
Vous formez la terreur des songes de la nuit.

Croyez-vous que l'objet dont vous pleurez l'absence,
Aime l'emportement de votre cœur outré;
Que votre désespoir vienne à sa connoissance,
Ou, s'il peut y venir, qu'il vous en sache gré?

Les morts sont des ingrats; malgré la foi promise,
A cet engagement Mausole a bien manqué.
Ni dispense ni soin de la sage Artémise
Du séjour de la paix ne l'ont point évoqué.

Celui qui vous occupe au souci qui vous ronge
Laisse abréger vos jours sans en être troublé.
Ce sont soupirs perdus. Pensez-vous qu'il y songe,
Attentif au bonheur dont je le vois comblé?

Mais s'il y réfléchit, votre douleur l'irrite;
Il lui seroit plus doux de se voir négligé.

S'il ne vous aime plus, sans doute il vous en quitte;
Et, s'il vous aime encore, il en est affligé.

Un si long désespoir à la belle nature
Par mille endroits divers devient injurieux.
Des plus aimables traits il change la figure;
Il efface le teint, il obscurcit les yeux.

L'âme, plus que le corps, en est endommagée;
Le jugement confus en est embarrassé;
Des spectres qu'il produit la mémoire assiégée
Laisse l'esprit perclus et le goût émoussé.

C'est en vous conservant que de votre tendresse
Vous pouvez faire voir la force à votre époux.
Il vit dans votre cœur; chassez-en la tristesse
Pour lui fort inutile! et nuisible pour vous.

Si vous veniez ici, nous ferions notre étude
De bannir vos soucis, d'instruire leur procès.
Votre tranquille sœur de votre inquiétude
Pourroit, par son exemple, adoucir les accès.

Sa belle âme, en tout temps à soi-même semblable,
Fait fleurir dans sa cour repos et liberté;
Et la riche Amalthée y répand sur sa table
L'abondance et l'éclat, l'ordre et la propreté.

Dans ces longs promenoirs qu'un si bel art varie,
Errants à l'aventure, exempts de passion,

Nous faisons succéder l'aimable rêverie
Aux douceurs que fournit la conversation.

On ne connoît ici ni règles ni contrainte.
Ainsi que des moments nous y passons les jours;
Et, si nous y formons quelque légère plainte,
C'est que pour nos plaisirs les soleils sont trop courts.

Lorsque le blond Phébus dans la mer d'Hespérie
Se plonge dans les flots où sa clarté périt,
En cercle autour du feu, la fine raillerie
Épanouit le cœur et réveille l'esprit.

Tantôt sur le bas style, et volant terre à terre,
A parer aussi prompts, comme on l'est à porter,
Nous faisons l'un à l'autre une galante guerre,
Où chacun s'étudie à se déconcerter.

Tantôt en nous jouant et sans tirer l'épée,
Nous foudroyons la Ligue et par terre et par mer:
Nous ôtons à Nassau la couronne usurpée;
Heureux, si l'on le souffre être encor stathouder!

Épuisés d'entretiens, une guerre nouvelle,
Les cartes à la main, nous rend tous ennemis.
Sur le moindre incident nous entrons en querelle;
Et, le jeu terminé, nous demeurons amis.

Fatigués des plaisirs plus qu'assoupis encore,
Nous livrons au sommeil nos yeux appesantis.

On dort dans de beaux lits au-delà de l'aurore,
Où les songes qu'on fait sont des songes d'Atys.

Venez donc profiter du doux air qu'on respire
Dans ce palais charmant de grâces ennobli,
Où, par mille agréments que je ne puis décrire,
Nous passons sans mourir le consolant oubli.

Je parle savamment de sa vertu magique.
Le croiriez-vous, Iris? Dans ce charmant séjour
Je perds tout souvenir de chagrin domestique :
Paris à ma mémoire échappe avec la cour.

Venez : il est bien temps que de ce deuil trop ample
Vous exemptiez enfin votre cœur désolé.
Je vous pardonnerois s'il étoit quelque exemple
D'un mort qu'on eût un jour par les pleurs rappelé.

SUR LE MAUSOLÉE DE LULLI.

Le fameux Baptiste Lulli étoit enterré aux Petits-Pères, à Paris, dans un tombeau magnifique, sur lequel est représentée la Mort, tenant d'une main un flambeau renversé, et de l'autre soutenant un rideau au-dessus du buste de Lulli.

O mort, qui cachez tout dans vos demeures sombres,
Vous par qui les plus grands héros,
Sous prétexte d'un plein repos,
Se trouvent obscurcis dans d'éternelles ombres;

Pourquoi par un faste nouveau
Nous rappeler la scandaleuse histoire
D'un libertin, indigne de mémoire,
Peut-être même indigne du tombeau?

S'est-il jamais rien vu d'un si mauvais exemple?
L'opprobre des mortels triomphe dans un temple,
Où l'on rend à genoux ses vœux au roi des cieux.
Ah! cachez pour jamais ce spectacle odieux.
Laissez tomber, sans plus attendre,
Sur ce buste honteux votre fatal rideau:
Et ne montrez que le flambeau
Qui devroit avoir mis l'original en cendre.

A MONSIEUR CHARPENTIER,

Qui, ayant pris de l'amour pour mademoiselle Deshoulières, s'était tellement abandonné à sa passion, qu'il avait cessé de voir ses amis.

Quoi! faut-il que, pour être amant,
Vous n'ayez relâche ni trève;
Et, parmi tant de jours que l'Amour vous enlève,
L'amitié ne peut-elle obtenir un moment?
Que je plains votre servitude,
Quelle qu'en soit la cause, et quel qu'en soit le prix!
Des corsaires d'Alger jamais chrétien surpris
Ne trouva de patron plus rude.

Ces termes vous semblent trop forts;
Et cachant à tous votre chaîne,
Vous osez vous parer d'une liberté vaine
Quand le poids de vos fers vous fait courber le corps.
Que vous sert de faire le brave,
Et l'homme invulnérable, étant percé de coups?
Le cœur, le corps, l'esprit, tout est captif chez vous,
En est-ce assez pour être esclave?

Aussi le méritez-vous bien.
Fier ennemi de la tendresse,
Vous traitiez autrefois d'erreur et de foiblesse
Tous les soins empressés d'un amoureux lien.
De l'Amour méprisant les charmes,
Condamnant des amants la crainte et les désirs,
D'un œil plein de pitié, vous voyiez leurs plaisirs,
Et vous vous moquiez de leurs larmes.

Pour avoir tant philosophé
Sur l'amour et contre ses crimes,
Vous être armé le cœur des farouches maximes,
De ses charmes secrets avez-vous triomphé?
Votre prévoyance est trompée.
Vous venez d'éprouver, par un fatal retour,
Qu'il n'est contre les traits que sait lancer l'Amour
Point d'armure assez bien trempée.

Vous voilà donc, bon gré mal gré,
De l'Amour devenu la proie.

Ce dieu même s'est fait une maligne joie
D'en faire aller l'ardeur jusqu'au dernier degré.
Je gage que, pour mettre en poudre
Ce cœur, qui sembloit fait d'une masse d'airain,
Au lieu de ses flambeaux il a pris chez Vulcain
Le feu dont se forge la foudre.

Nous, qui suivons ses étendards
En qualité de volontaires,
Qui courons au-devant de ses flèches légères,
Notre joie avec lui ne court aucuns hasards,
Nous ne sentons ni feu, ni chaînes.
Nous disposons de nous au gré de nos désirs;
Et, rencontrant partout de solides plaisirs,
Nous n'avons que de fausses peines.

Pourquoi contre des cœurs soumis,
Qui lui font un sincère hommage
Mettroit-il et les fers et les feux en usage?
Tous ces apprêts sont bons contre ses ennemis.
Pour eux vainqueur inexorable,
Il en fait le butin des amours sérieux.
Pour eux point de faveurs, de plaisirs, ni de jeux,
Et toujours maîtresse intraitable.

C'est où vous en êtes réduit.
Car que vous sert qu'une maîtresse
Vous témoigne peut-être une égale tendresse,
Si les faveurs n'en sont et la preuve et le fruit?

Que sert qu'en votre amour extrême
Vous sacrifiez tout pour mériter son cœur,
Si, malgré son penchant, au fier tyran d'honneur
Elle vous immole elle-même?

Mon amour, dans ses aliments,
Est un enfant âpre à sa bouche,
Il s'accommode peu, quand quelque objet le touche,
De la fragilité des amours de romans.
Une beauté trop ménagère
De ces biens dont le don ne l'appauvriroit pas,
Pour Aronce et Cyrus peut avoir des appas;
Pour moi, c'est viande légère.

Tous ces héros d'invention
Me semblent de méchants modèles.
Faire dix ans l'amour, être aimés de leurs belles,
Sans succomber jamais à la tentation!
Une sagesse si complète,
Outre le naturel, ressent l'enchantement;
Et plus un bel objet est un trésor charmant,
Plus il a de biens qu'on souhaite.

Les Amadis l'entendoient mieux.
Toujours en croupe quelque infante,
Que l'on n'estimoit pas moins chaste et moins prudente
Pour prendre sur l'hymen des droits délicieux.
Par cette louable coutume
On voyoit sans ennui ces pieux aventuriers

Promener leur constance et leurs actes guerriers
Jusques au douzième volume.

Lisant ce que je vous écris,
Sans doute vous trouvez étrange
Que je n'y mêle point un seul trait de louange
En faveur de l'objet dont vous êtes épris.
Je sais bien que rien ne l'égale
Par les charmes du corps et le tour de l'esprit :
Mais, pour la bien louer, je sens trop de dépit,
Et je la regarde en rivale.

Après la perte que je fais,
Si vous voulez vaincre ma haine,
Il faut me venir voir deux fois chaque semaine,
Et je rendrai justice à ce qu'elle a d'attraits.
Sinon, dût me faire querelle,
Tout Paris conjuré pour en dire du bien,
Je ne pourrai jamais vous dire qu'elle ait rien
Qui mérite vos soins pour elle.

A Mademoiselle de Pelissari, présentement Madame de Saint-Jean.

Je m'en doutois bien, jeune Iris,
Vous faites du fracas partout où l'on vous mène ;
Et je ne suis pas fort surpris
Que ce qu'on admire à Paris
Ait charmé toute la Touraine.

On voit dans votre air ces appas
Que les Grâces jadis prirent pour leur partage.
Si la pudeur osoit se montrer ici bas,
Elle prendroit votre visage.
Vous avez de l'esprit, et n'avez que quinze ans;
Vous dansez à ravir le cœur le plus rebelle :
Iris, avec tant de talents
Vous auriez fort bien pu vous passer d'être belle.

Cultivez avec soin des dons si précieux.
Faites qu'on vous respecte et chérisse en tous lieux;
Ayez de la vertu sans être trop sévère;
Écrivez poliment, brillez dans l'entretien;
Ne paroissez jamais sans plaire;
Enfin, Iris, faites si bien,
Qu'on vous prenne pour votre mère.

Testament de Charles IV, duc de Lorraine.

Sain d'esprit et de jugement,
Et proche de ma dernière heure,
Je donne à l'empereur, par ce mien testament,
Le bonsoir avant que je meure.

Je destine à ma veuve un fonds de bons désirs
Dont il sera fait inventaire;
Pour sa demeure un monastère;
Le célibat pour ses menus-plaisirs,
La pauvreté pour son douaire.

Je donne à Vaudemont un peu d'affliction,
Et de regret à ma personne,
Avec ma bénédiction
Pour madame de l'Isle-Bonne.

Je laisse à mon neveu mon nom,
Seul bien qui m'est resté de toute la Lorraine,
Si ce prince ne peut le porter, qu'il le traîne!
La France le trouvera bon.

Pour acquitter ma conscience,
En maître libéral, je me sens obligé
De remplir de mes gens la servile espérance.
Je leur donne à tous leur congé:
Qu'ils le prennent pour récompense!

Je nomme tous mes créanciers
Exécuteurs testamentaires,
Et consens de bon cœur que les frais funéraires
Se fassent aux dépens de leurs propres deniers.

Qu'on me fasse des funérailles
Dignes des princes de mon nom;
Et qu'on embaume mes entrailles
Avec de la poudre à canon.

Que mon enterrement, solennel et célèbre,
Fasse bruit en tous les quartiers;
Et que le plus menteur de tous les gazetiers
Fasse mon oraison funèbre.

Que durant l'espace d'un jour
On m'expose sous une tente;
Et que l'épitaphe suivante
Se lise à mon honneur sur la peau d'un tambour :

Ci gît un pauvre duc sans terre,
Qui fut, jusqu'à ses derniers jours,
Peu fidèle dans ses amours,
Et moins fidèle dans ses guerres.

Il donna librement sa foi
Tour à tour à chaque couronne;
Il se fit une étrange loi
De ne la garder à personne.

Trompeur même en son testament,
De sa femme il fit une nonne,
Et ne donna rien que du vent
A madame de l'Isle-Bonne.

Il entreprit tout au hasard;
Se fit tout blanc de son épée;
Il fut brave comme César,
Et malheureux comme Pompée.

Il se vit toujours maltraité
Par sa faute et par son caprice;
On le déterra par justice,
On l'enterra par charité.

Sur la fragilité de la Beauté.

Iris, ne croyez plus à vos vaines pensées,
Quittez ces erreurs insensées
Qui font de vos appas l'objet de votre amour.
Ce beau corps, qui vous rend si charmante et si fière,
Sera dans peu de jours un amas de poussière,
Bien qu'il soit le dieu de la cour.

Quelque art ingénieux que la sage nature
Ait mis à former la peinture
Dont on voit éclater les différentes fleurs,
Les plus rares beautés de l'empire de Flore
N'ont jamais pu montrer à leur seconde aurore
L'éclat de leurs vives couleurs.

Cette rare beauté dont vous êtes ravie
Comme une fleur est asservie
Aux rigoureuses lois d'un funeste destin :
Elle a beau triompher dans un char de lumière,
L'inexorable sort enferme sa carrière
Dans les bornes d'un seul matin.

Un liquide cristal qui, sortant de sa source,
S'écoule d'une prompte course;
Un éclair dont on voit la brillante clarté
Disparoître à nos yeux aussitôt qu'elle est née,
Peuvent seuls exprimer la triste destinée
De votre fragile beauté.

Je sais que mille amans aveuglés de vos charmes,
Vous font un tribut de leurs larmes,
Et vous donnent un rang séparé des mortels.
Je sais que, transportés de l'ardeur qui les presse,
Leur folle passion vous érige en déesse,
Et vous consacre des autels.

Ils adorent leurs fers; ils se font des idoles
De vos souris, de vos paroles;
Et la peur d'attirer la colère des dieux
Ne leur donne jamais des atteintes si vives
Que produit de glaçons en leurs âmes captives
La sévérité de vos yeux.

Dans ce pompeux éclat de grandeur et de gloire,
Où d'une nouvelle victoire
Vos attraits chaque jour augmentent votre orgueil,
Vous n'appréhendez pas que votre beauté change,
Et rien ne vous plaît tant que la vaine louange
Qui vous affranchit du cercueil.

Mais des ans fugitifs la rapide vitesse
Vous ravira cette jeunesse
Dont la seule fraîcheur entretient vos appas;
Et vous verrez le temps, tyran des belles choses,
Imprimer hardiment sur vos lis et vos roses
Les sombres traces de ses pas.

Tout ainsi que l'on voit la superbe nature
Étaler sa riche parure

Sitôt que le printemps nous fait voir sa beauté,
Et perdre en un moment ses premiers avantages,
Alors que la saison des vents et des orages
Lui fait sentir sa cruauté.

De même, quelque éclat qui sur votre visage
Paroisse au printemps de votre âge,
Soudain qu'il touchera sa dernière saison,
De cet affreux hiver les rigueurs et les glaces
Éteindront tous ces feux, effaceront ces grâces
Qui tiennent nos sens en prison.

De ce teint délicat les couleurs animées
Par l'âge seront consumées.
La lumière et la flamme abandonnant vos yeux,
Il n'en partira plus aucun trait qui nous blesse;
Et la triste blancheur qu'apporte la vieillesse
Couvrira l'or de vos cheveux.

Un si grand changement bornera votre empire,
Et l'amant, dont le cœur soupire,
Honteux de ses erreurs, blâmera ses soupirs;
Et, sans craindre les noms de lâche et de perfide,
A l'effroyable aspect de la première ride,
N'aura plus les mêmes désirs.

Alors le déplaisir de voir finir vos charmes
Vous fera répandre des larmes,
Et mettre votre espoir en l'usage du fard.

Vous croirez réparer ces funestes ruines,
Et redonner l'éclat à vos grâces divines
Avec ces adresses de l'art.

Mais, de quelque secret dont ce trompeur se vante,
Jamais de la beauté mourante
Ses efforts ne sauroient ranimer les appas;
Et, quand le cours des ans l'a mise à l'agonie,
Bien loin de lui donner une seconde vie,
Ils en avancent le trépas.

On voit bien qu'à la fin de la saison cruelle
La nature se renouvelle,
Et reprend du printemps les superbes atours;
Et qu'après que la nuit a répandu ses ombres,
Le bel astre des cieux perce ses voiles sombres,
Et vient recommencer son cours.

Mais, lorsque la beauté gémit sous les années,
Les inflexibles destinées
Ne la délivrent point d'un joug si rigoureux.
Elle ne revient plus à la saison nouvelle,
Et le triste manteau d'une nuit éternelle
Cache sa lumière à nos yeux.

Que direz-vous, Iris, quand la nouvelle image
De votre difforme visage,
Peinte dans un miroir, vous remplira de peur;
Quand, ne vous trouvant plus à vous-même semblable,

Vous croirez contempler un fantôme effroyable
En contemplant votre laideur?

Voyant ces traits changés, et cette couleur blême,
Vous vous chercherez en vous-même :
Et vos yeux attentifs ne vous trouveront pas;
Et vous serez surprise, autant que d'un prodige,
De ne voir point en vous seulement un vestige
De tant de différens appas.

Vous vous fuirez, Iris, et votre propre fuite
Vous justifiera la conduite
De ceux qui quitteront l'empire de vos lois;
Et vous verrez qu'on souffre un tourment bien étrange
Alors que l'on reçoit l'affligeante louange
D'avoir été belle autrefois.

Dans ce piteux état, la fin de votre vie
Sera l'objet de votre envie.
Elle seule fera votre félicité,
Et la cruelle mort vous sembleroit humaine
Si sa douce rigueur vous sauvoit de la peine
De survivre à votre beauté.

Ouvrez donc votre oreille à des conseils si sages.
Éloignez les pensers volages,
Les frivoles desseins et les jeunes désirs;
Détachez votre cœur de vos attraits fragiles;
Et, méprisant ces fleurs en épines fertiles,
Cherchez les solides plaisirs.

A Monsieur Ménage.

Affranchis-toi, romps tes liens,
Quelque légers qu'ils puissent être,
Viens, Ménage, en ce lieu champêtre,
Où, content de tes propres biens,
Tu n'auras que toi pour ton maître.

Non que le maître que tu sers
Ne soit un homme incomparable,
Qu'il n'ait un mérite adorable,
Et que la douceur de ses fers
Ne soit charmante et désirable.

Lui-même viendroit en ces bois
Jouir, au murmure de l'onde,
D'une félicité profonde,
Si les oracles de sa voix
N'étoient point le salut du monde.

Toi qui peux prendre ce loisir,
Fuis le tumulte de la ville.
Ah! si tu veux être tranquille,
Ton âme ne sauroit choisir
Un plus délicieux asile.

Tes sens y goûteront en paix
Ce que la nature nous donne,
Qui, toute simple et toute bonne,

Y communique ses bienfaits
Sans les refuser à personne.

Les plaisirs y sont purs et doux
Comme l'air que l'on y respire.
L'innocence y tient son empire;
Et chacun, sans être jaloux,
Y possède ce qu'il désire.

La folle passion d'amour
En est entièrement bannie,
Et l'ambitieuse manie,
En cet agréable séjour,
N'exerce point sa tyrannie.

La plus éclatante grandeur,
Pour qui le courtisan s'immole,
Nous est moins qu'une vaine idole;
Et nous méprisons la splendeur
De tous les trésors du Pactole.

Nous n'avons su que trop souvent
Tout ce que peut un beau visage :
Mais par un tel apprentissage
Notre cœur devenu savant,
Est aussi devenu plus sage.

Ici, comme dans un miroir,
Notre âme à soi-même connue,
Et de nulle erreur prévenue,

Se considère et se fait voir
Libre, sans fard, et toute nue.

Des violentes passions
Qui la tenoient enveloppée,
Comme d'un dédale échappée,
A bien régler ses actions
Elle est seulement occupée.

Chacun sait que mes tristes yeux
Pleuroient ma maîtresse fidèle,
La fière Iris, qui fut si belle,
Que l'on n'a rien vu sous les cieux
Qui ne fût moins aimable qu'elle.

J'allois succomber aux ennuis,
Lorsque je trouvai sans étude
Un charme en cette solitude,
Qui, me laissant de douces nuits,
Enchanta mon inquiétude.

Si ton sein, rongé de souci,
Porte quelque trait qui l'enflamme,
Nos jardins en ont le dictame;
Et, dès que tu seras ici,
Tu seras paisible en ton âme.

Viens donc en ces lieux peu battus,
Où la fortune et ses caresses,

L'amour et toutes ses tendresses,
Cèdent aux solides vertus,
Qui sont nos biens et nos maîtresses.

A Mademoiselle Coulon.

La beauté mit tout en usage,
Et sa main libérale épuisa ses trésors,
Quand elle forma votre corps
Et les traits de votre visage.
Le printemps lui prêta ses roses et ses lis;
La jeunesse fournit et les jeux et les ris;
Et les Grâces, voulant faire encor davantage,
Avant que de s'en dessaisir,
Voulurent avoir le plaisir
D'animer un si bel ouvrage.

On diroit que l'Amour, pour régner dans vos yeux,
Quitte le séjour d'Amathonte.
Cent beautés, dont Pâris étoit si glorieux,
Ne paroissent plus qu'à leur honte;
Et c'est vous seule enfin que l'on suit en tous lieux.
Telle Vénus, sortant de l'onde,
Parut autrefois dans le monde,
Et se fit adorer des hommes et des dieux.

Mais, répondez-moi, je vous prie,
Cette beauté, l'objet de tant de jalousie,
Qu'on ne peut voir sans l'admirer;

Où les yeux même de l'envie
Ne trouvent rien à censurer;
Croyez-vous que ce soit un bien si désirable;
Et ne craignez-vous point de ne l'avoir reçu
Que pour voir un heureux coupable
Triompher de votre vertu?

Non, les folles amours vous trouveront cruelle.
Un époux seul, tendre et fidèle,
Disposera de votre cœur.
Vous aimez encor plus l'honneur
Que vous ne chérissez la gloire d'être belle.
Jeune Iris, ne savez-vous pas
Que, malgré toute sa sagesse,
Il en coûta cher à Lucrèce
D'être née avec tant d'appas?

De pareilles faveurs sont souvent dangereuses.
Le ciel, dans les présens qu'il fait,
Ne donne pas tout à souhait,
Et les grandes beautés sont rarement heureuses.
Leurs charmes inconstants passent comme les fleurs;
Et vous trouverez que l'histoire,
Qui nous vante tant leur mémoire,
Finit presque toujours en pleurant leurs malheurs.

Vous verrez à vos pieds se rendre
Une foule d'amants empressés et soumis.
Qu'on a de peine à se défendre

De tant d'aimables ennemis!
Il est des moments de foiblesse
Où la nature peut tomber.
On n'est pas sûr de ne pas succomber,
Quand on est obligé de combattre sans cesse.

Malgré tous ces périls, où vous peut engager
Une beauté qui charme et la cour et la ville,
J'en connois ici plus de mille
Prêtes avec vous de changer;
Et qui, sans s'effrayer du sort qui vous menace,
Très-volontiers en courroient le danger,
Et voudroient être à votre place.

POÉSIES DIVERSES.

L'Amour aux Dames de Dijon.

Beautés, qui n'avez point dormi
Pendant toute la nuit passée,
Par la crainte d'un ennemi
Qui de vous attaquer n'avoit pas la pensée,
Bannissez de vos cœurs cette vaine terreur;
Remettez vos esprits dans un calme agréable;
Rendez à votre teint un éclat adorable,
Et vous guérissez de la peur
En apprenant de moi le récit véritable
De ce qui causa votre erreur.
J'avois depuis long-temps reçu de grandes plaintes,

Que mon pouvoir chez vous alloit s'amoindrissant,
Et j'en conçus de légitimes craintes.
Je tins conseil sur ce fait important
Avec les Amours et les Grâces.
On y résolut à l'instant
De mettre garnison dans les meilleures places,
Et s'assurer par-là des cœurs les plus mutins.
J'avois pris pour cela deux cents Amours lutins,
Qui le jour ni la nuit ne ferment la paupière.
L'heure et le temps, tout étoit concerté.
C'étoit dans la saison, où la nature entière
Reconnoît mon autorité ;
C'étoit dans le moment auquel chaque beauté,
Revenant de la promenade,
Le cœur tout plein d'un entretien galant,
Se couche dans un lit qui lui paroît brûlant,
Et de s'y trouver seule est quelquefois malade.
Jusque-là tout rioit; tout alloit comme il faut;
Nous aurions emporté force places d'assaut :
Mais, par un malheur incroyable,
Un certain petit misérable,
Un Amour, qui d'amour ne savoit pas beaucoup,
Et qui, comme l'on dit, n'avoit pas vu le loup,
Comme nous étions près de franchir les murailles,
S'avisa de battre un tambour,
Qu'il avoit pris chez le dieu des batailles,
Où tout est ouvert à l'Amour.
C'étoit bien ignorer l'art d'allumer les flammes,

Et de cueillir d'amour les douceurs et le fruit,
Que de ne savoir pas que le lièvre et les femmes
Ne se prennent pas par le bruit.
Voilà, jeunes beautés, cette troupe ennemie
Dont vous redoutiez tant les assauts dangereux;
Et bien loin d'en vouloir au cours de votre vie,
On vouloit seulement le rendre plus heureux.
Rassurez-vous, cœurs chancelants,
Ne craignez rien des soldats insolents.
Je suis du grand Louis l'invincible génie;
N'appréhendez de moi ni de ma compagnie,
La violence ni le vol.
Ai-je la mine ou le teint espagnol?
Suis-je inconnu? Suis-je barbare?
Ne vous souvient-il plus que j'ai fait vos désirs;
Et que ce n'est point d'or que mon cœur est avare,
Mais de douceurs et de plaisirs?
Les intérêts divers qui partagent la terre
Peuvent porter ici le désordre et la guerre;
Mettez en sûreté tous vos riches bijoux :
On peut vous les piller, que n'en disposez-vous?
Une riche moisson de plaisirs et de charmes
Peut devenir le prix de la fureur des armes;
Le soldat allemand, l'Espagnol enflammé,
N'attendra pas qu'il soit aimé.
Il s'informera peu, pour contenter sa flamme,
Si ses soins assidus pourront toucher votre âme;
Il ne craindra ni courroux, ni dédain.

Il fera brusquement de la plus belle dame
Comme des choux de son jardin.
Cette crainte pour vous me mine et me désole.
Vaut-il pas mieux m'en laisser ordonner?
Votre honneur sottement voudroit en raisonner :
Jeunes beautés, avant qu'on vous le vole,
Dépêchez-vous de le donner.

*A monsieur *** sur le Mot* JOUISSEZ.

FEUILLETEZ et refeuilletez
Tous ceux dont les moralités
Ont voulu nous donner des préceptes à suivre :
Vous ne trouverez rien dans leurs doctes traités
Qui nous montre si bien à vivre
Que ce beau mot que vous vantez.
En effet, dans ce court voyage,
Que fait ici le genre humain?
Un pauvre mortel est-il sage,
S'il remet jusqu'au lendemain
Le sûr et le présent usage
Des plaisirs que le souverain
Lui fait trouver sur son passage
Et dont l'heureux retour est aussi peu certain
Que le nombre des jours qu'il a pour son partage?
Tu vis aujourd'hui sous la loi
D'une maîtresse jeune et belle;
Mais tu crains que demain sa foi
Ne puisse résister aux vœux qu'on fait pour elle;

Sur de pareils soupçons pour prendre tant d'effroi,
Es-tu sûr, insensé, que la parque cruelle
Filera ce demain pour ta belle et pour toi?
L'avenir bien souvent en vain se fait attendre.
Tous les moments passés sont pour jamais finis;
Et ces deux temps enfin, quoi qu'on puisse prétendre,
Ne font ni bien ni mal à l'instant où tu vis;
Et, si tu voulois croire aux héros de jadis,
L'histoire te pourroit apprendre
Que le bonheur du beau Pâris
Du jour qu'entre ses bras Hélène se vint rendre,
Jamais à son égard ne perdit de son prix
Par les inutiles soucis
Des plaisirs qu'avant lui l'infidèle avoit pris,
Ou de ceux qu'après lui la belle devoit prendre.

Jouis donc du présent en sage possesseur,
Et pleinement content du bien qu'il te peut faire,
Ne souffre jamais que ton cœur
Fasse sa peine ou son bonheur
De ce qu'il craint ou qu'il espère.

Souhaits pour Iris.

Que vos jours par Chlotho, filés d'or et de soie,
Au milieu des plaisirs, coulent toujours en joie,
Sans que d'aucun malheur votre sort soit atteint;
Et que le temps enfin qui détruit toutes choses,
Respecte, s'il se peut, et ces lis et ces roses

Dont la nature seule a paré votre teint;
Qu'on se plaise à vous voir, et plus à vous entendre;
Soyez partout aimée, et vivez sans amour.
Dormez toute la nuit, travaillez peu le jour.
Gardez avec grand soin ce qu'on ne peut vous rendre.
Laissez parler le monde et faites toujours bien.
Ne prêtez point, n'empruntez rien.
Toujours égale, toujours saine.
Un revenu commode et des plaisirs sans peine.
Soyez dévote sans excès.
Nulle affaire, point de procès.
Exempte de haine et d'envie,
Et contente de votre sort,
Vivez sans crainte de la mort;
Mourez sans regretter la vie.

Iris, voilà les vœux que mon cœur fait pour vous.
S'ils ne répondent point aux vôtres,
Parlez : il lui sera plus doux
Et plus aisé d'en faire d'autres.

Rupture.

Un petit avis charitable:
Iris, croyez-moi, quittons nous.
Vous me recevez d'un air doux,
Et vous êtes pour moi d'humeur assez traitable :
Mais tout ceci n'est plus amour.
Le mien s'alentit chaque jour;

Enfin ma constance se lasse.
Quoi que nous nous puissions jurer,
Chacun de nous deux s'embarrasse;
Ah! finissons de bonne grâce
Ce qui ne peut long-temps durer.

Lorsque ces fureurs sont passées,
Qui forment les dépits jaloux
Et ces désirs cuisans et doux
Qui règnent à l'abord en deux âmes blessées;
Qu'à la place des passions
Surviennent les réflexions;
Qu'on prend un air modeste et sage;
Qu'on se paye d'un beau semblant;
Que le tout n'est plus violent;
L'amour devient un bon ménage
Plutôt qu'un commerce galant.

J'ai cru m'exempter de tout blâme,
Et qu'enfin la sincérité
Tenoit lieu de fidélité
Quand on ne ressent plus d'amour dedans son âme.
Aussi, pour en rien déguiser,
Et pour vous vouloir abuser,
Je n'ai pas l'âme assez traîtresse:
Et c'est un funeste retour,
Quand il faut languir de tristesse
Auprès de la même maîtresse
Pour qui l'on a langui d'amour.

Reprenons, sans nulle contrainte,
Vous votre cœur, et moi le mien.
Rompons ce prétendu lien
Qui de nos libertés avoit formé l'étreinte;
Oublions ce qui s'est passé;
Et, d'un esprit débarrasé,
Croyons avec toute assurance
Que ce que prônent les amants,
Les feux, les fers et les tourments,
Amour, fidélité, constance,
Ne sont que termes de romans.

Au surplus, n'allez pas prétendre
Qu'une indiscrète fermeté
Qui va jusqu'à l'éternité,
Soit le parti qu'il vous faut prendre.
Lorsque l'amour tire à sa fin,
Quand l'affaire est sur le déclin,
L'effort de la persévérance
Ne fait plus que nous abuser.
Prévenons-en la conséquence;
Et dénouons sans violence
Des nœuds que le temps doit user.

Dans un état doux et paisible,
Je ne ressens ni biens ni maux.
Je vois de bon cœur mes rivaux;
Et même leurs tourments me trouvent peu sensible.
A ne vous rien dissimuler,

Je suis prêt à me consoler
Quand ils auroient votre âme entière.
Je ne sens plus dedans mon cœur
Pour vous que l'amitié d'un frère.
Enfin quittez-moi la première,
Pour en sortir à votre honneur.

AIR.

Que votre sort est doux, fleurs qui venez d'éclore,
Et qu'un cœur amoureux en connoît bien le prix!
Vous naissez sur le sein de Flore;
Vous mourrez sur le sein d'Iris.

Réponse de Pavillon à la Ballade de madame Deshoulières.

Dans les siècles passés, quand l'amoureuse flamme
Pressoit une jeune beauté,
Sans beaucoup de formalité,
L'amant qui lui plaisoit en faisoit une femme.
C'est ainsi qu'on aimoit du temps des Amadis.
D'une manière si commode
Nous n'avons pas perdu la mode.
« On aime encor comme on aimoit jadis. »

Le beau sexe autrefois, pour la galanterie,
Prenoit la fine fleur de la chevalerie;
Il lui falloit des paladins.
Aujourd'hui ce n'est pas de même,

Il met tout en usage jusqu'aux baladins.
« On n'a jamais tant aimé que l'on aime. »

Nos pères, qui vivoient dans un siècle peu fin,
Ne vouloient qu'amour et simplesse;
Et sur le fait de la tendresse
Alloient toujours le grand chemin.
Ils cherchoient à se satisfaire;
Et, sans toucher au bien d'autrui,
Se contentoient de l'ordinaire:
« On n'aimoit pas comme on aime aujourd'hui. »

Jadis du moment qu'une belle
Avoit subi le joug de quelque bon Gaulois,
Dût-elle enrager de son choix,
Il falloit qu'elle fût fidèle.
A présent, l'on fait grâce à leurs divins attraits.
Les femmes, sur cette matière,
Ayant indulgence plénière,
En usent toutes de manière,
« Qu'on aime plus que l'on n'aima jamais. »

Au bon vieux temps, dieux! quels supplices!
L'amour ne trouvoit que rigueur.
On payoit la moindre faveur
D'une éternité de services.
Aujourd'hui nul en vain ne se voit enflammé;
On n'attend point la récompense
D'une triste persévérance;

On est payé comptant et souvent par avance.
« On aime mieux qu'on n'a jamais aimé. »

Sous l'antique et triste esclavage
D'un honneur sottement placé,
Un pauvre cœur, le temps passé,
Étoit, en la fleur de son âge,
Impitoyablement forcé
De s'en tenir au mariage.
Nous sommes aujourd'hui sous de plus douces lois :
Nous suivons nos désirs ; et, sans pudeur aucune,
Chacun, comme il lui plaît, vit avec sa chacune.
« On aime plus qu'on n'aimoit autrefois. »

On aime à droite, on aime à gauche ;
Partout en liberté l'on conte ses raisons.
Rien chez nous maintenant ne s'appelle débauche ;
Et l'amour est enfin de toutes les saisons :
Chacun en prend sans se contraindre ;
Et je ne vois que les maris
Qui puissent justement se plaindre
« Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis. »

Vivez heureux, sujets de l'amoureux empire,
Dans ces jours fortunés où tout vous est permis.
Suivez les mouvements que ce temps vous inspire,
Et soyez à l'Amour sans réserve soumis :
Et vous, jeunes beautés, il est de votre gloire
De faire ici mentir vos plus grands ennemis.

Commencez chaque jour quelque galante histoire,
Et par le nombre enfin de vos tendres amis
Confondez ces rêveurs qui veulent faire croire
« Qu'on aime moins que l'on n'aimoit jadis. »

Le Gentilhomme de l'Arrière-Ban.

Dans ma maison des champs, sans chagrin, sans envie,
Je passois doucement la vie
Avec quelques voisins heureux,
Peu guerriers et fort amoureux.
Ma bergère, mes prés, mes bois et mes fontaines,
Ou faisoient mes plaisirs, ou soulageoient mes peines.
J'allois à Paris rarement;
Mais Paris quelquefois venoit dans mon village.
J'entends quelques amis qui venoient bonnement
Me voir et manger mon potage.
Je les traitois fort sobrement;
Mes pigeons, mes poulets, tout leur sembloit charmant;
On parloit de l'amour, et jamais de la guerre.
Je plaignois le roi d'Angleterre,
Sans dessein de le soulager;
Je laissois aux héros le soin de le venger.
La gloire et les honneurs n'étoient pas ma foiblesse;
Et je me piquois de noblesse
Seulement pour ne pas payer
La taille et les impôts que paye un roturier.
Aujourd'hui j'ai regret d'être né gentilhomme :

Ce titre glorieux m'assomme.
Hélas! il me contraint dans ce malheureux an
De paroître à l'arrière-ban.
O vous, mon bisaïeul, de tranquille mémoire,
Dont les armes n'étoient que l'aune et l'écritoire;
Qui viviez en bourgeois et poltron et prudent,
Reconnoissez en moi votre vrai descendant.
Pourquoi, de votre argent, votre fils et mon père
A-t-il acquis pour moi ce qui me désespère,
Cette noblesse enfin, qui, par nécessité,
Me fait être guerrier contre ma volonté?
Adieu, mon cher jardin, qui fûtes mes délices,
Adieu, de mes jets d'eau les charmants artifices;
Adieu, fraises; adieu, melons;
Adieu, coteaux; adieu, vallons.
Afin de soulager le chagrin qui me presse,
Que vos échos disent sans cesse:
« Notre maître, qui fut si doux,
« Qui fuyoit la fatigue et qui craignoit les coups,
« Est allé s'exposer à la fureur des armes.
« Ciel! par un prompt retour finissez ses alarmes. »

Placet au Roi pour M. l'abbé Tallemant.

Sire, notre abbé vous supplie
De souffrir qu'il soit toujours gueux.
On l'a vu tel toute sa vie;
Il n'a pas vécu moins heureux.

Personne n'a plus d'éloquence
Et de mérite qu'il n'en a :
Mais il doute dans l'abondance
Si ce mérite le suivra.

S'il a dit sur votre victoire
Quelque chose qui vous a plu,
Pour en acquitter votre gloire,
Ne hasardez pas sa vertu.

C'est un héros de gueuserie,
Qui doit même être respecté
Durant tout le cours de sa vie
De votre libéralité.

Un grand monarque doit connoître
Comme il faut placer ses bienfaits;
Et ne doit enrichir jamais
Ceux qui n'ont pas besoin de l'être.

Ses œuvres, que vous admirez,
Tentent votre magnificence;
Mais sûrement vous gâterez
Le plus beau naturel de France.

Il avoit sur la pauvreté
Toujours quelque conte pour rire;
Sitôt qu'elle l'aura quitté,
Il n'aura pas le mot à dire.

Sire, je n'en suis point jaloux:
Mais vous savez ce qu'il sait faire.
Si vous l'obligez à se taire,
Vous y perdrez bien plus que nous.

N'appréhendez point qu'on s'irrite,
Si l'on le voit abondonné.
C'est le seul homme de mérite,
A qui vous n'avez rien donné.

SONNET.

Prodiges de l'Esprit humain.

Tirer du ver l'éclat et l'ornement des rois,
Rendre par les couleurs une toile parlante,
Emprisonner le temps dans sa course volante.
Graver sur le papier l'image de la voix;

Donner au corps de bronze une âme foudroyante,
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts,
Savoir apprivoiser jusqu'aux monstres des bois;
Brûler avec un verre une ville flottante;

Fabriquer l'univers d'atomes assemblés,
Lire du firmament les chiffres étoilés,
Faire un nouveau soleil dans le monde chimique;

Dompter l'orgueil des flots et pénétrer partout;
Assujettir l'enfer dans un cercle magique:
C'est ce qu'entreprend l'homme, et dont il vient à bout.

FABLES.

Le Moineau et le Rossignol.

Le tendre rossignol et le galant moineau,
L'un et l'autre charmés d'une jeune fauvette,
Sur les branches d'un arbrisseau
Lui parloient un jour d'amourette.
Le petit chantre ailé, par des airs doucereux,
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette belle.
« Je serai, disoit-il, toujours tendre et fidèle,
« Si vous voulez me rendre heureux.
« De mes douces chansons vous savez l'harmonie;
« Elles ont mérité le suffrage des dieux.
« Désormais je les sacrifie
« A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux;
« Les échos de leurs voix le rediront sans cesse;
« Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
« Que votre cœur enfin sera content
« De voir l'excès de ma tendresse. »
« Et moi, dit le moineau, je vous baiserai tant... »
A ces mots, le procès fut jugé dans l'instant
En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire;
On renvoya l'oiseau chantant.
Voilà la fin de mon histoire.
En voici la morale, et qu'il faut retenir.
Beautés, qui tous les jours voyez dans vos ruelles
Un tas d'amants transis ne vous entretenir

Que de leurs vains soupirs, de leurs peines cruelles,
Et d'autres fades bagatelles,
Songez à préférer le solide au brillant.
On se passe fort bien de vers, de chansonnettes;
Le talent du moineau, c'est là le vrai talent.
Je sais maintes Cloris du goût de la fauvette,
A moins qu'il ne survienne un tiers oiseau donnant.
Alors il n'est pas étonnant
Que ce dernier gagne sur l'étiquette.

L'Honneur.

Dans l'âge d'or, que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit sans lois et sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un règne éclatant.
C'est une erreur : il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte :
« J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis,
« Dit-il. Je règne, et je n'ai point de gloire;
« J'aimerois mieux dompter des ennemis :
« Je ne veux point d'empire sans victoire. »
A ce discours, Jupin rêve, et produit
L'austère honneur, épouvantail des belles,
Rival d'amour et chef de ses rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considère en face,
De près, de loin; et puis, faisant un saut :
« Père des Dieux, dit-il, je te rends grâce,
« Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut. »

A une Dame qui lui avoit envoyé son portrait, à condition qu'il le mettroit dans sa chambre.

La belle Aminte, en me faisant
Le don de son portrait, que sa bonté m'envoie,
M'auroit bien donné de la joie;
Mais elle a gâté son présent
En voulant que chacun le voie.
Pourquoi ne m'est-il pas permis
De garder en secret cette aimable peinture?
Ah! qu'un peu de mystère eût augmenté le prix
D'un présent de cette nature!
Trop heureux, qui reçoit un don si précieux
D'une main si belle et si chère!
Et cependant j'aimerois mieux
Qu'elle n'eût osé me le faire.

IMITATION D'ANACRÉON.

C'est en vain que la jeune Iris,
Pour m'obliger d'être plus sage,
Me fait souvenir de mon âge,
Et me montre mes cheveux gris.
Suivant l'avis de cette belle,
Je pourrois bien me contenir,
Si je voyois dans l'avenir
Autant de temps à perdre qu'elle.

LE PAYS.

Réné Le Pays, sieur Duplessis Villeneuve, né en 1636, à Nantes selon quelques-uns, et à Fougères selon d'autres, se fit aimer des gens de lettres de son temps, par son esprit facile et enjoué. Il mourut le 30 avril 1690.

PLACET D'UN HOMME D'AFFAIRES AU ROI.

Je fais des vœux ardents, grand roi, pour vos conquêtes,
Et mes vœux sont du ciel exaucés chaque jour.
Vos armes ont conquis Manheim et Philisbourg;
Tous les Français charmés font des vœux et des fêtes
Où l'on voit éclater leur joie et leur amour.
Parmi tant de sujets fidèles,
Pour briller, je n'épargne rien :
Je chante du vainqueur les palmes immortelles,
Et peu ménager de mon bien,
Quand de vos grands succès on apprend les nouvelles,
Je brûle des fagots, j'allume des chandelles :
C'est beaucoup pour un homme accablé d'un procès,
Qui devroit épargner jusques aux moindres frais.....
Après qu'en votre nom on a pris tant de villes,
Pourroit-on m'enlever le peu que j'ai d'argent?
Non non, ce sont pour moi des frayeurs inutiles :
Que peut votre trésor tirer d'un indigent?

C'est un foible secours pour payer la campagne
De ce fils glorieux qui, marchant sur vos pas,
Vaillant et libéral, adoré des soldats,
Met la terreur dans l'Allemagne
Et ravit tous nos cœurs dès ses premiers combats.
Pour fournir aux frais de la guerre,
Il a conquis assez de terre.
De l'Allemand vaincu les contributions
Nourriront grassement ses fières légions.
Si j'en payois ma part, grand roi, quelle équivoque!
Mon petit bien n'est pas un fief impérial.
N'attaquez jamais de bicoque
Indigne d'un siége royal.
Subjuguez tout le Rhin, la gloire en sera grande;
La justice le veut, votre droit le demande;
Ce sont des coups dignes d'un roi.
Prenez sur l'empereur, prenez sur la Hollande;
Mais, Sire, au nom de Dieu, ne prenez pas sur moi.

Autre Placet.

Sire, je l'ai perdu, ce procès si terrible
Qui peut m'enlever tout mon bien :
Hélas! ce tout n'est presque rien;
Mais ce rien m'étoit tout; et tout perdre est sensible.
Je le perds : et pourquoi? pour m'être associé
D'un homme qui montroit de sages apparences ;
Il a, ce faux prudent, dissipé vos finances :
Pour lui, dois-je être châtié?

D'un innocent ayez pitié :
Votre âme à la justice en tout temps est ouverte ;
Vous ou moi, nous perdrons : consultez votre cœur :
Qui de nous deux dans un malheur
Peut mieux supporter une perte ?

CASSAIGNE.

Jacques Cassaigne, né à Nîmes le 1er août 1636, fut garde de la Bibliothèque du roi, membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions, et publia des ouvrages de genres différens, entre autres des sermons et des poésies qui obtinrent quelque succès. Il mourut en 1679 à Saint-Lazare. Le chagrin que lui causèrent les satires de Boileau, l'avaient, dit-on, fait devenir fou.

SUR LE PORTRAIT DE BALZAC.

C'est le portrait de l'éloquence
Qui par sa divine puissance,
Sous le nom de Balzac charme tous les esprits :
Mais, pour la mieux connoître, écoute son langage.
Elle est vivante en ses écrits,
Et n'est que peinte en cette image.

Sur un Papillon.

Papillon léger et volage,
Fuis le vain éclat qui t'engage

A courir vers ce feu qui causera ta mort:
Tu cherches ce que tu dois craindre.
Quand je te vois, je plains ton sort;
Mais plus que toi, je suis à plaindre.

Le flambeau qui fait ton envie,
Te va ravir bientôt la vie.
D'un téméraire vol, tu cours à ton trépas;
Tel est le pécheur infidèle,
Il veut fuir de vains appas,
Et court à sa perte éternelle.

Sentiment à la vue des Oiseaux.

QUE chantez-vous, petits oiseaux?
Je vous regarde et vous écoute :
C'est Dieu qui vous a faits si beaux;
Vous le chantez sans doute.

Son nom vous anime en ces bois,
Vous n'en célébrez jamais d'autre :
Faut-il que mon ingrate voix
N'imite pas la vôtre?

Vos airs si tendres et si doux
Lui rendent tous les jours hommage;
Je le bénis bien moins que vous,
Et lui dois davantage.

VILLEDIEU (Mme DE).

Marie Catherine Desjardins, dame Villedieu, née à Alençon vers 1640, fut tour à tour et souvent à la fois femme galante, dévote, romancière et auteur de pièces de théâtre. Elle mourut en 1683, dans le Maine.

Quand on voit deux amants d'esprit assez vulgaire
Trouver dans leurs discours de quoi se satisfaire,
Et se parler innocemment,
Les beaux esprits de langue bien disante
Disent avec étonnement :
Que peut dire cette innocente,
Et que répond ce sot amant?
Taisez-vous, beaux esprits, votre erreur est extrême,
Ils se disent cent fois, tour à tour, je vous aime;
En amour, c'est parler assez élégamment.

Déclaration d'amour en forme de nouvelle.

Je vous dirai, belle Iris, pour nouvelle
Que mon cœur vous trouve si belle,
Qu'il est contraint de céder à vos coups.
De cette nouveauté, ne soyez point surprise,
Elle n'est plus nouvelle que pour vous;
Et depuis près d'un mois, vos yeux me l'ont apprise.

VERS BACHIQUES.

Ce nombre de valets m'accable;
Ils dévorent des yeux le buffet et la table,
Et d'un secret ennui conspirent contre nous;
Sortez; laissez-nous seuls goûter la bonne chère:
Eh quoi! ne peut-on pas boire et manger sans vous?
Sortez, fâcheux témoins, j'aime en tout le mystère,
Bacchus, comme l'Amour, doit faire des jaloux.

LA MONNOYE.

Bernard de La Monnoye, excellent littérateur, né à Dijon en 1641, fut le premier qui obtint le prix de poésie à l'Académie française. Son poème du *Duel aboli*, qui remporta ce prix, dit Voltaire, est à peu de chose près un des meilleurs ouvrages de poésie qu'on ait faits en France. Il mourut en 1728

POÈME.

Le Duel aboli.

Grand et fameux auteur, dont la plume éloquente,
Fait céder aujourd'hui le Tibre à la Charente,
Toi qui sus la belle âme au bel esprit mêler,
Et le soin de bien vivre au soin de bien parler,
Balzac, il est trop vrai, par un abus étrange,
La terre sur le ciel usurpe la louange:

A de honteux objets, à de foibles mortels,
Un flatteur idolâtre érige des autels;
Et souvent l'intérêt, habile en l'art de feindre,
A mis le foudre en main en qui le devoit craindre.
Mais n'est-il point pour nous de respects innocents?
Nous offre-t-on toujours un criminel encens?
Ne peut-on révérer, par un discret hommage,
L'ouvrier dans son œuvre, et Dieu dans son image?
Les grâces du portrait vantent l'original,
Et l'on bénit la source en louant le canal.
Maintenir dans la guerre une heureuse abondance,
Faire aimer sa douceur et craindre sa puissance;
Dans l'une et l'autre mer s'ouvrir de nouveaux ports,
Des trésors du Levant augmenter nos trésors;
Combattre en même temps et l'hiver et l'Espagne,
Étonner l'univers d'une seule campagne;
A ces rares exploits, à ces coups inouis,
Je reconnois le ciel, je reconnois Louis:
Le ciel, dont les faveurs passent notre espérance;
Louis, dont les vertus sont l'appui de la France.
Mais du secours divin le plus puissant effet,
C'est un charme en nos jours heureusement défait;
Charme pernicieux, déplorable manie,
Et toujours détestée et toujours impunie;
Le barbare duel, de nos braves l'écueil,
Monstre que la colère engendra de l'orgueil;
Ce démon domestique, artisan du carnage,
Dans les plus nobles cœurs avoit porté sa rage;

Un prompt ressentiment se croyoit tout permis,
Les amis révoltés attaquoient les amis;
Parents contre parents couroient à la vengeance;
Ces noms étoient moins forts que la plus foible offense.
D'un rigoureux cartel l'impitoyable arrêt
Décidoit par le fer un bizarre intérêt;
Et la fausse justice, aux combats occupée,
Sans balance à la main n'employoit que l'épée.
Funeste loi de l'homme, tyrannique pouvoir,
Qui confond parmi nous le meurtre et le devoir!
L'injure seule a droit de réparer l'injure.
Plus on souille ses mains, plus la victime est pure.
Le François dédaignant un rival étranger,
Contre le seul François trouve beau le danger.
Tels qu'on vit les Thébains, fiers enfants de la terre,
Se livrer en naissant une mortelle guerre,
Et du sang que leurs troncs répandoient à grands flots
Engraisser les sillons dont ils étoient éclos:
Tels, et plus acharnés, à leur perte fatale,
Cherchant dans leur trépas une gloire brutale,
L'Espagne a vu long-temps nos soldats s'égorger,
Et prendre dans nos champs le soin de la venger.
Cent peuples alarmés du bruit de nos conquêtes,
Sous les coups qu'ils craignoient voyoient tomber nos têtes,
Sûrs que de deux guerriers en ce choc malheureux,
L'un périroit pour nous, l'autre vaincroit pour eux.
François, d'un vain transport, misérables victimes
La Seine trop long-temps a rougi de vos crimes:

Portez sur d'autres bords un plus noble courroux;
Ce bras que vous perdez, François, n'est pas à vous;
Par un funeste emploi sa valeur est flétrie.
Mourez, mais en mourant servez votre patrie;
Et d'un triste duel fuyant le sort obscur,
Tombez en arborant nos drapeaux sur un mur;
Ou si la paix mêlant son olive à nos palmes,
Nous fait couler des jours plus heureux et plus calmes,
Sans ternir votre fer d'un indigne attentat,
Laissez vivre et vivez pour le bien de l'état.
Jusque sur le sujet respectez la couronne,
C'est le ciel qui le veut, c'est Louis qui l'ordonne....

IDYLLE TRADUITE DE BION.

Je vis un jour en songe Cythérée,
Qui par la main tenoit Amour, son fils,
Baissant les yeux. Berger, dit-elle, agrée
Ce jeune enfant pour élève, et l'instruis.
Moi, bonnement, je me mis à lui dire
Mes premiers airs: comment un tel dieu sut
Trouver la flûte, un tel autre la lyre,
Tel le hautbois, tel la harpe ou le luth.
De tout cela rien au galant ne plut.
Berger, dit-il, tu ne t'y connois guère:
Écoute-moi, je l'entends un peu mieux.
Lors m'entonna les bons tours de sa mère,
Et les amours des hommes et des dieux.
Je fus, pour moi, si charmé de l'entendre,

Qu'en ce moment me sortit de l'esprit
Ce qu'à ce dieu je prétendois apprendre,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

Apothéose de Boileau, ou Boileau Momus.

Abandonné des enfants d'Esculape,
Boileau gisoit malade dans son lit,
La mort s'approche; il frissonne, il pâlit,
Croyant déjà qu'à son huis elle frappe.
Lès zélateurs de l'Horace françois
Offrent au ciel pour lui mainte requête.
Le bon Jupin entend assez leurs voix:
Mais là-dessus il a martel en tête;
Comment sauver un homme que du sort
L'arrêt fatal livre aux bras de la mort?
Bien voudroit-il que la parque apaisée
Long-temps encor pût grossir la fusée
De ce mortel utile à tant de gens,
Ami du vrai, du bon goût, du bon sens,
Chaud à venger la raison méprisée.
Ainsi perplex, le roi de l'univers,
Pour s'étourdir, s'avisa de relire
De notre auteur la neuvième satire,
Pleine de sel et d'agréments divers.
Il la relut, y trouva nouveaux charmes:
O le trait vif! ô le tour délicat!
S'écria-t-il; Momus, tu n'es qu'un fat:
Au grand Boileau tu dois rendre les armes.

Oui, désormais je veux qu'auprès de moi
Il ait l'honneur d'exercer ton emploi.
Pas ne sentit toute la conséquence
De ce *je veux*, le souverain des dieux.
Bien étonné, quand alors de ses yeux,
Il vit Boileau comparoître en présence,
Nouveau Momus, à la place du vieux.
Trop bien prit-il tôt après patience,
Lorsqu'il ouït ce railleur gracieux
Lui réciter sa fameuse *Équivoque*,
Qui de la terre ici l'oreille choque,
Mais qui toujours réjouira les cieux.
Elle plut fort : les dieux, qui l'entendirent,
De leur monarque approuvèrent le choix;
Tous de concert à la pièce applaudirent,
Tous, hors Momus, qui, seul en tapinois,
S'alla cacher, laissant la confrérie
Des immortels proclamer d'une voix
L'heureux Boileau dieu de la raillerie.

Sur le même.

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et, même en imitant, toujours original,
J'ai su, dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi, Perse, Horace et Juvénal.

A la louange du grand Condé.

Sur les héros des champs élysiens
Jules-César briguoit le rang suprême;
Le fameux roi des Macédoniens
Lui disputoit l'honneur du diadême;
L'un étoit fier, l'autre l'étoit de même :
Mais en ces lieux à grand peine le sort
Au grand Condé vient d'ouvrir le passage,
Qu'avec César Alexandre est d'accord :
Tous deux du rang lui cèdent l'avantage.

IMITATION

DE LA Xe ODE D'HORACE, DU IVe LIVRE.

O crudelis adhuc, etc.

Cher Hylas, objet de mes vœux,
Mais qui, sans les ouïr, de ma flamme te joues,
Un jour, quand tu perdras l'or de tes blonds cheveux,
Qu'un sauvage buisson hérissera tes joues,
Alors dans ton miroir, hélas!
Ne retrouvant plus cet Hylas
Dont le teint sur la rose emportoit l'avantage;
Ah! diras-tu, pourquoi, sensible à contre-temps,
Ou ne l'étois-je pas dans l'avril de mon âge?
Ou l'étant aujourd'hui, n'ai-je plus mes beaux ans?

ÉPIGRAMMES.

LIVRE Ier, CHAP. LXXXIII DE L'ANTHOLOGIE.

Contre l'Envie.

L'envie est, dites-vous, de mille maux la cause.
Holà ! cher ami, parlez mieux,
L'envie est une bonne chose,
Elle fait crever l'envieux.

TRADUCTION DE L'ÉPIGRAMME DE CATULLE,

Soles occidere et redire possunt.

Aimons, aimons-nous, ma Sylvie,
Vivons dans les plaisirs en dépit de l'envie,
Et ménageons le temps qui fuit :
Le soleil tour à tour peut mourir et renaître;
Mais quand ce peu de jours dont la clarté nous fuit
Vient une fois à disparoître,
Hélas ! il lui succède une éternelle nuit.

DE GEORGE, SUR CE QU'IL SENTOIT LE VIN.

LIV. I. EPIG. 29 : *Hesterno fœtere mero, etc.*

De son procès le sire George
A Roc, procureur de la cour,
De bon matin parlant un jour,
Sentoit le vin à pleine gorge :

Eh fi! lui dit le procureur,
Malepeste soit du buveur,
Il sent le vin d'hier encore :
Point, dit George. Que si, que non.
George gagna; le compagnon
Avoit trinqué jusqu'à l'aurore.

SUR UN HOMME MYSTÉRIEUX.

LIV. I. ÉPIG. 90 : *Garris in aurem semper omnibus, etc.*

Roc est un homme fort secret;
Ami, reconnois à ce trait
Sa discrétion sans pareille :
L'autre jour s'approchant de moi
Il me dit tout bas à l'oreille
Que Louis étoit un grand roi.

AUTRE.

LIV. II. ÉPIG. 3 : *Sexte, nihil debes, etc.*

Lubin, ce grand homme de bien,
Dit qu'il ne doit rien à personne :
Je trouve sa raison fort bonne;
Qui ne peut payer ne doit rien.

AUTRE.

LIV. II. ÉPIG. 5 : *Ne valeam, si non totis, etc.*

Ami, tu sais que ta demeure
Est à deux milles de chez moi;

Je n'y mets guère moins d'une heure,
N'ayant mule, ni palefroi;
Le retour, soit que je te voie,
Soit que ton portier me renvoie,
Me coûte autres deux mille pas.
Deux mille pas pour te voir, passe;
Mais quatre pour ne te voir pas,
Ami, c'est là ce qui me lasse.

SUR BRODEAU.

LIV. II. ÉPIG. 30 : *Mutua viginti sestertia.*

Je priois l'avocat Brodeau
De me prêter trente pistoles;
Voici ce qu'en peu de paroles
Il me répondit bien et beau :
Que ne plaidez-vous quelque cause?
Rimer est une pauvre chose;
Tout l'argent court aux avocats.
Brodeau, votre prudence est grande;
L'avis est bon; mais ce n'est pas
Un avis que je vous demande.

SUR CRISPIN.

LIV. II. ÉPIG. 71 : *Candidius nihil est, Cæciliane, etc.*

Crispin, lorsqu'à d'honnêtes gens
De mes vers vous faites lecture,

Vous en citez en même temps
De Gombaut, Maynard et Voiture.
Rien n'est plus adroit, j'en conviens ;
C'est pour donner du lustre aux miens,
Que vous en lisez ainsi d'autres.
De tant d'honneur je suis confus;
Mais vous m'en feriez encore plus,
Crispin, si vous lisiez des vôtres.

SUR UN JALOUX.

LIV. III. ÉPIG. 91 : *Ut patiar mœchum rogat uxor*, etc.

Briguelle, jaloux de sa femme,
Un jour, en la rouant de coups,
La traitoit de chienne, d'infâme ;
Elle lui crioit à genoux :
J'ai le bras cassé, je suis morte,
Faut-il me battre de la sorte
Pour avoir vu le seul Hylas?
Tu n'as vu que lui? Non, dit-elle.
Eh bien! lui répondit Briguelle,
Moi, je ne t'ai cassé qu'un bras.

AUTRE.

LIV. IV. ÉPIG. 80 : *Hospes eras nostri semper*, etc.

J'avois certain fief où Dandin
Venoit se promener en chaise,

Et dont il usoit à son aise,
Comme des choux de son jardin.
Aujourd'hui, contre mon attente,
Il m'en a proposé la vente.
Dieu sait si je l'ai pris au mot :
J'y trouvois trop mon avantage.
Dandin n'est-il pas un grand sot?
Il achète son héritage.

AUTRE.

LIV. VI. ÉPIG. 19 : *Non de vi, neque cæde, etc.*

Pour trois moutons qu'on m'avoit pris,
J'avois procès au bailliage;
Gui, le phénix des beaux esprits,
Plaidoit ma cause, et faisoit rage.
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait,
Il cita la fable et l'histoire,
Les Aristotes, les Platons :
Gui, laissez là tout ce grimoire,
Et retournez à vos moutons.

LIV. VI. ÉPIG. 53 : *Lotus nobiscum est hilaris, etc.*

Hier soir, ce n'est point mensonge,
Paul se coucha gaillard et sain;
On l'a trouvé mort ce matin.
N'est-ce pas qu'il auroit en songe
Vu Robineau le médecin?

SUR UN PRÉVOT.

LIV. VII. ÉPIG. 36 : *Nostri mortiferum quæstoris, etc.*

Certain prévôt, quand il jugeoit à mort,
Ne prononçoit sentence ni demie;
Tant seulement, il se mouchoit, d'abord,
Tolle, *tolle*, c'étoit fait de la vie.
Les officiers du siége prévôtal,
De longue main entendoient le signal.
Or, une fois que d'un cas graciable
Il s'agissoit, avint que ledit rieur,
Comme il faisoit alors un froid de diable,
Avoit au nez la goutte par malheur;
De son mouchoir, pour lever la souffrance,
Deux ou trois fois il se voulut servir;
Fort à propos on sut le retenir,
Trop dangereuse étoit la conséquence.
Le criminel, présent à l'audience,
Instruit du signe, en frissonnoit de peur :
Prenez, dit-il, prenez garde, monsieur,
Ce que j'ai fait, est digne d'indulgence,
A votre nez plaise avoir patience,
Mieux vaut encor, bien qu'il soit indécent,
Mon bon seigneur, pour votre conscience,
Etre morveux que perdre un innocent.

DE PAUL, SUR SA FEMME.

LIV. VII. ÉPIG. 102 : *Milo domi non est*, *etc.*

Tandis que Paul est à la guerre,
Loin de sa femme et de sa terre,
Sa terre ne rapporte rien;
Mais sa femme est toujours fertile;
Il faut, si sa terre est stérile,
Qu'on ne la cultive pas bien.

AU ROI.

LIV. VIII. ÉPIG. 24 : *Si quid fortè petam*, *etc.*

Grand roi, daigne sur ma requête,
Ou me donner ce que j'attends,
Ou souffrir que de temps en temps
Mon humble et foible voix t'arrête;
Jupiter n'est point offensé
De se voir souvent encensé;
Notre hommage est sa gloire entière :
Ni le sculpteur ingénieux,
Ni l'orfèvre ne font les dieux;
Ce qui les fait, c'est la prière.

DE JEANNE QUI EST A MARIER.

LIV. X. ÉPIG. 8 : *Nubere Paulla cupit nobis*, *etc.*

Jeanne a bien cinquante ans passés;
Vous me l'offrez en mariage;

Elle a des écus, je le sais :
Mais n'en parlons pas davantage.
Est-ce donc que Jeanne a trop d'âge ?
C'est qu'elle n'en a pas assez.

SUR GUILLERI, VOLEUR.

LIV. XIII. ÉPIG. 27 : *A latronibus esse te, etc.*

Guilleri, brigand signalé,
Fut convaincu d'avoir volé,
Et, de plus, violé Madonte.
L'on dit que pour le premier point,
Guilleri ne le nia point,
Mais du second, il en eut honte.

ÉPIGRAMMES DE SANNAZAR.

Vénus et Diane.

Un jour Diane rencontrée
Par la déesse des amours :
Hé quoi ! chasserez-vous toujours,
Lui dit en riant Cythérée ?
Toujours toiles ? toujours filets ?
Oui, répond l'autre, je m'y plais,
Filets, toiles, c'est ce que j'aime.
Pourquoi me défendriez-vous
D'en tendre aux bêtes ? Votre époux
Vous en sait bien tendre à vous-même.

SUR AUFIDIUS.

SANNAZAR. ÉPIG. 44 : *Dum caput Aufidio, etc.*

Après bon vin deux Suisses but à but,
Flamberge au vent, se battoient dans la rue :
Mu de pitié, le gros Simon courut
Les séparer à travers la cohue.
Mais de son zèle il eut mauvaise issue,
Le pauvre diable à la tête reçut
Un coup d'estoc, si bien que besoin fut
Pour le trépan d'appeler maître Ambroise,
Qui, voulant voir si la cervelle, ou non,
Étoit atteinte : Ah! tout beau, dit Simon,
Je n'en eus point quand j'entrai dans la noise.

SUR LA VIE ET LA MORT.

L'onde qui, claire et douce, à boire nous convie,
Après mille détours va se perdre en la mer :
Pécheur, vois dans cette eau l'image de ta vie,
Si le cours en est doux, le terme en est amer.

IMITATION DE L'ÉPIGRAMME,

Impubes nupsi valido, etc.

A douze ans veuve de Léandre,
Vainement pour moi vigoureux,
A vingt j'épouse Hylas, qui, trop jeune et trop tendre,
Ne peut sentir encor ni soulager mes feux :

Dans ce bizarre état que faut-il que je fasse?
Hymen, qui m'as offert tes plaisirs les plus doux,
Lorsque pour eux j'étois de glace,
Et qui dans mon ardeur me les refuses tous,
Hélas! si dans ton cœur la pitié trouve place,
Rends-moi mon premier âge ou mon premier époux.

AUTRE.

Cette épigramme a été faite sur une réponse du célèbre M. DE FOURCROY, *avocat au parlement de Paris, auquel on demandait ce qu'il ferait de son neveu....*

VOTRE neveu paroît docile,
Qu'espérez-vous en faire un jour?

RÉPONSE.

Avocat, s'il se rend habile;
Sinon, conseiller à la cour.

EMPLETTE A CRÉDIT.

LIV. VIII. ÉPIG. 10 : *Emis lacernas millibus, etc.*

MARQUIS, ce drap d'Espagne est beau :
Que vous l'a vendu Bâtonneau?
Quinze écus l'aune. Comment, diable!
C'est bien cher. *Mais c'est à crédit?*
Ho, ho! l'emplette est admirable,
Vous avez pour rien votre habit.

LE BONHEUR DE LA VIE.

LIV. X. EPIG. 47 : *Vitam quæ faciunt beatiorem, etc.*

Avoir un patrimoine honnête,
Une terre de bon rapport;
Nul procès, nul martel en tête,
Se bien porter, être assez fort;

Des amis de notre volée;
Sans raffiner être prudent;
Bon feu, table simple et réglée,
Un sage hymen, gai cependant;

Peu de devoirs à rendre en ville;
Douce société le jour :
Nuit sans ivresse, mais tranquille,
Long sommeil qui paroisse court;

Ce qu'on est, le vouloir bien être;
Ne chercher ni craindre la mort :
Voilà jusques où va peut-être
Tout le bonheur de notre sort.

CONTES.

Expédient d'un Notaire.

En certain bourg, au bon homme Lucas
Messire Artus passoit un bail à ferme,
Et prétendoit, au bout de chaque terme,
Outre le prix, avoir un cochon gras.

Pour un cochon, je n'y répugne pas,
Dit le fermier; mais gras, c'est autre chose.
Que sais-je, moi, ce qu'il arrivera?
Le grain peut-être, ou le gland manquera,
Point ne me veux soumettre à telle clause.
Artus répond que point n'en démordra:
Messieurs, leur dit le notaire équitable,
Vous pouvez prendre un milieu; l'on mettra:
« Qu'au sieur bailleur le preneur donnera
« Bon an, mal an, un cochon raisonnable. »

Le Tartufe magnifique.

FAMEUX par sa bigotterie,
Un évêque à divers prélats
Donnant un superbe repas,
Étala force argenterie
Les chefs-d'œuvre de nos Belins,
Aiguières, soucoupes, bassins,
Chargeoient un buffet magnifique.
Comme on en parut étonné:
Tout cet appareil domestique,
Dit le Tartufe, est destiné
Aux pauvres de mon diocèse.
L'aumône est belle, lui dit-on,
Mais vous pouviez, ne vous déplaise,
Leur en épargner la façon.

Santeuil, confesseur.

Santeuil, au fond d'une chapelle,
Surplis au dos, à l'écart se plaça.
Le voyant seul, une femme assez belle,
Qui le crut prêtre, à lui se confessa.
Sans s'émouvoir, le drôle lui laissa
Déduire au long toute sa kyrielle;
Puis se levant : Madame, excusez-moi,
Prêtre ne suis, dit-il, ni prêt à l'être.
Tu ne l'es pas, s'écrie-t-elle, traître !
Eh, pourquoi donc, méchant homme, pourquoi
Ne me l'avoir pas plus tôt fait connoître?
Ah ! ton prieur le saura, sur ma foi;
Tu dois t'attendre à de griéves peines.
Bien, dit Santeul, allez conter le cas
A mon prieur, moi, je vais de ce pas,
A votre époux, révéler vos fredaines.

Le Joueur et le Gueux.

Un petit-maître, après mauvaise chance,
Sortoit du jeu la tabatiere en main.
Un gueux passoit, qui vint à lui soudain,
Lui demandant l'aumône avec instance;
Des deux côtés grande étoit l'indigence :
Il ne me reste, ami, dit le joueur,
Que du tabac, en veux-tu? Serviteur,
Répond le gueux, qui n'étoit pas trop nice;

Nul besoin n'ai d'éternuer, seigneur,
Chacun me dit assez : *Dieu vous bénisse.*

Lisandre jouant au piquet.

Croyant avoir contre Valère
Manqué par sa faute un capot,
Je viens de jouer comme un sot,
S'écria Lisandre en colère.
Ah! vous n'y pensez pas vraiment
Lui dit son épouse sincère,
Pouviez-vous jouer autrement ?

Nicolas le Menteur.

Un jour le menteur Nicolas
Eut une colique cruelle.
Le bruit courut de son trépas ;
On en crut partout la nouvelle.
Il en revint. Sire Bertrand,
Trois jours après le rencontrant,
De tout loin lui cria : Compère,
On veut ici que tu sois mort.
On a, dit Nicolas, grand tort;
Me voici garant du contraire,
Non, non, tu te moques de moi,
Reprit Bertrand, la bourde est vaine;
J'ai su de gens dignes de foi,
Beaucoup plus croyables que toi,
Que tu mourus l'autre semaine.

D'un qui pensa se noyer.

Au mois de juin, se baignant dans la Seine,
Certain badaud y tomba dans un creux.
Quelques nageurs se donnèrent la peine
De l'en tirer; c'en étoit fait sans eux.
Entre leurs bras porté sur le rivage,
Il rappela ses esprits doucement,
Tant qu'à la fin ayant repris courage:
Beau sire Dieu, cria-t-il hautement,
De me baigner, si désormais l'envie
Me revenoit, daignez me la changer;
Oncque dans l'eau n'entrerai de ma vie
Qu'auparavant je ne sache nager.

Offre galante.

Pour champion, dans l'amoureuse guerre,
Du jeune Oronte une dame fit choix;
Et par le don d'une fort belle terre
Elle en paya les vigoureux exploits.
Son héritière, aimable et jeune brune,
Trouvant un jour l'homme à bonne fortune:
Vous avez là, seigneur Oronte, acquis
Un riche fief à bon marché, dit-elle.
Je ne suis pas intéressé, la belle,
Répondit-il, prenez-le pour le prix.

Le Prieur de Saint-Marcel.

Une dévote, sans connoître
Le gros prieur de Saint-Marcel,
Ouït sa messe, et sur l'autel
Arrangea dix sous pour le prêtre.
Eh, fi! dit le valet tout haut,
Ma bonne madame, il vous faut
Des aumôniers d'une autre espèce;
Apprenez à les mieux choisir,
Et sachez, quand monsieur dit messe,
Que ce n'est que pour son plaisir.

Repartie d'un Grec à Auguste.

Auguste un jour dans un Grec, beau jeune homme,
Reconnoissant et sa taille et ses traits,
Lui demanda : Si sa mère jamais
De son pays n'étoit venue à Rome?
Seigneur, lui dit le jouvenceau matois,
Qui la malice avoit d'abord connue,
Oncque ma mère à Rome n'est venue;
Trop bien mon père y vint plus d'une fois.

Scot Érigène.

Scot Érigène, illustre personnage,
Chéri des rois pour ses doctes devis,
Étoit un jour à table vis-à-vis
D'un fier prélat qui lui tint ce langage :

Apprenez-moi, maître prudent et sage,
Vous qui pesez le sens de chaque mot,
Quelle distance est entre Scot et Sot?
Je n'en sais point, dit l'autre, de notable,
Sot, monseigneur, approche fort de scot,
Et je ne vois entre deux que la table.

L'Accouchement.

Climène enceinte, et proche de son terme,
En redoutoit le douloureux moment.
Une dondon d'esprit un peu plus ferme,
Dit là-dessus : Ma foi, l'accouchement,
A le bien prendre, est un soulagement.
D'enfants dodus j'ai fait demi-douzaine;
Mais, dieu merci, tous ont coulé sans peine,
Gober un œuf moins aisé me paroît.
Certes, madame, il faut, lui dit Climène,
Que vous ayez le gosier bien étroit.

Le Biberon et son Curé.

Un bon curé, soigneux de son troupeau,
Disoit à Gui, malade de trop boire :
Fuyez le vin, ou gare le tombeau.
Moi, fuir le vin? répond Gui, vraiment voire;
Si de ma mort il est cause, tant pis;
Mais de ma mort fût-il cause, je l'aime :
Vous nous avez cent fois prêché vous-même
Que nous devons aimer nos ennemis.

Le Borgne et son Valet.

Un vieux baron, sire de Beaumanoir,
Devenu borgne au métier de la guerre,
Par bienséance avoit un œil de verre,
Qu'à son coucher un page alloit le soir
Sur une assiette humblement recevoir.
Or, une fois que le page peut-être
Malade étoit, peut-être étoit absent,
Un valet neuf, mal instruit, innocent,
Fut à son lit chargé de comparoître :
Le bon vieillard, sans faire de façon,
Tout comme au page, à ce nouveau garçon
Livre son œil, puis dit sa patenôtre.
Point cependant le valet ne s'en va :
Hé ! dit le maître, ami, qu'attends-tu là ?
J'attends, monsieur, que vous me donniez l'autre.

Le Créancier et son Débiteur.

Blaise voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit : Toute honte bannie,
Payez-moi vite, il en est temps.
Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit foiblement Lucas.
Oh ! parbleu, vous ne mourrez pas
Que je ne sois payé, dit Blaise.

D'un Castillan et d'un Picard.

Un Castillan s'emportant une fois
Contre un Picard qu'il croyoit une bête :
Morbleu, dit-il, vous avez dans la tête
Du vif argent, tous vous autres François.
Lors à cela le Picard lui réplique,
Nul ne peut trop avoir de vif-argent,
Contre le mal que votre infâme gent
A dans l'Europe apporté d'Amérique !

La Femme en travail.

Lise en travail faisoit un grand effort ;
On auroit cru qu'elle alloit rendre l'âme.
Jean, son mari, se donnoit tout le tort :
Là, disoit-il, pardon, ma chère femme,
De ces douleurs je suis l'auteur fatal ;
A ce danger c'est moi seul qui t'expose.
Je ne t'en veux, dit Lise, point de mal.
Mon pauvre Jean, tu n'en es pas la cause.

Les Serins.

Dame Gertrude avoit un fils unique,
Beau, fait au tour, jeune époux de Catin,
Jeunette aussi, que du soir au matin
Tant caressa, qu'il en devint étique.
De peur de pis Gertrude sépara
Le tendre couple. En vain Catin pleura,

Malgré ses pleurs, il fallut que la belle
Trois mois entiers couchât seule à l'écart.
Dans cette angoisse avint que de hasard
A sa fenêtre un jour la jouvencelle,
Contre le mur, sous un toit fait exprès,
Vit des serins qui dans une volière
Faisoient l'amour : Ah! dit-elle, pauvrets,
Que vos plaisirs, que vos jeux sont doux... Mais
Dépèchez-vous, j'entends ma belle-mère.

D'un Barbier et d'un Gueux.

Un gros coquin, veille de fête-Dieu,
Chez un barbier fut présenter sa face,
Le suppliant de lui vouloir par grâce
Faire le poil pour l'amour du bon Dieu.
Fort volontiers, dit le barbier honnête :
Vite, garçon, en faveur de la fête,
Dépêchez-moi cette barbe *gratis*.
Aussitôt dit, un de ses apprentis
Charcute au gueux le menton et la joue.
Le patient faisoit piteuse moue;
Et comme il vit paroître en ce moment
Certain barbet navré cruellement,
Pour vol par lui commis dans la cuisine :
Ah! pauvre chien, que je vois en ce lieu,
S'écria-t-il, je connois à ta mine,
Qu'on t'a rasé pour l'amour du bon Dieu.

Le Salamalec Lyonnois.

Jamais ne fut nation plus civile
Que la françoise, il le faut avouer :
L'envoyé turc bien pourroit s'en louer,
Après l'honneur qu'à Lyon, la grand'ville,
Des magistrats en passant il reçut.
Ces magistrats crurent frapper au but,
S'ils régaloient l'excellence ottomane
D'un compliment en langage ottoman :
Car, disoient-ils, parler par truchement,
C'est une mort : en langue musulmane
Un Musulman il nous faut saluer.
L'invention leur sembloit mémorable,
Le point étoit comment l'effectuer ?
Où rencontrer un harangueur capable,
Un homme expert dans le salamalec ?
Notez qu'alors tenoit auberge illec
Certain quidam, déserteur de mosquée,
De mauvais turc devenu bon chrétien :
C'est notre fait, dirent ces gens de bien.
La chose au sire étant communiquée,
Il l'approuva : Laissez faire, dit-il,
François Sélim, c'est ainsi qu'on me nomme,
Nul mieux que moi, Dieu merci, ne sait comme
La tête on doit courber jusqu'au nombril,
Rabattre en arc les mains sur la poitrine,
Se reculer, s'avancer à propos,

Et cætera; suffit de ma doctrine
Tenez-vous sûrs, et soyez en repos.
Vous me verrez à la mode turquesque
Faire cent tours qui surprendront vos yeux.
Telle action vous paroîtra burlesque,
Qui cache au fond sens très-mystérieux.
Or, en ceci la grande politique
C'est de me suivre en tout d'un pas égal :
Souvenez-vous de cet avis unique,
Vous ne sauriez, me suivant, faire mal.
De point en point on promit de le suivre,
On le suivit jusqu'au moindre ïota.
L'ambassadeur bien fort s'en contenta;
Mais ce qui plus que tout le transporta,
Fut qu'un chrétien parlât turc comme un livre.
Il n'est, dit-il, assesseur du divan,
Qui mieux que vous entende notre langue.
Pas ne vous doit surprendre ma harangue,
Répond Sélim, je suis né Musulman.
Né Musulman? vous l'êtes donc encore?
Moi? point du tout. Je me suis converti,
Et c'est le dieu des chrétiens que j'adore.
Ah! par Mahom, vous en avez menti,
Et Musulman jamais vous ne naquîtes,
Ou vous n'avez pas changé de parti.
Je ne puis croire au moins ce que vous dites,
Si je n'en vois un signe fort précis.
A moi ne tienne. Êtes-vous circoncis?

Vous allez voir. Lors sa misère nue
Le compagnon étale à découvert.
Les magistrats, à cette étrange vue,
Quoique étonnés, pour n'être pris sans vert,
Suivant leur guide, imitant sa posture,
Firent leur cour en forme, et sans tarder,
Chacun selon le talent que nature,
Petit ou grand, lui voulut accorder.
L'ordre fut rare, et l'histoire rapporte
Que l'Ottoman salué de la sorte,
Crainte de pis, s'enfuit sans dire adieu.
Tout au rebours des donzelles du lieu
Prirent grand goût à la cérémonie :
Et telle fut leur jubilation,
Que maintenant nulle ne se soucie
De voir, après cette réception,
Ambassadeur, s'il ne vient de Turquie.

CHANSONS.

Air : *Sommes-nous pas trop heureux?*

Avant le dernier hoquet,
Si je puis par mes journées
Aller jusqu'à cent années,
Oh! le beau cent de piquet!
J'ai déjà sur la partie
Quatre-vingt-six, et partant,
Il ne faut plus à ma vie
Qu'un quatorze seulement.

A Phylis sur la Clef de sa Chambre.

Si j'avois, aimable Phylis,
La clef tant désirée,
Je croirois que du paradis
J'aurois trouvé l'entrée;
Mais, au reste, j'en userois
Autrement que Saint-Pierre,
J'entrerois seul, et j'exclurois
Le reste de la terre.

A Climène.

Je me fais un plaisir, Climène,
D'ouïr de votre voix les sons doux et charmants;
Et vous vous faites une peine
De m'entendre conter mes amoureux tourments.
En vain pour vous j'ai le cœur tendre,
Mes vœux ne sont pas écoutés.
Que ne sais-je parler ainsi que vous chantez!
Vous ne pourriez vous lasser de m'entendre.

POUR UNE DAME DANS UN REPAS.

Air : *De Joconde.*

Ce repas si grand et si beau
N'a rien qui me contente;
Je n'y découvre qu'un morceau
De qui l'aspect me tente.

Je puis en repaître mes yeux :
  Mais, hélas ! je ne touche
A ce morceau délicieux,
  Du doigt ni de la bouche.

Sur l'Eau et le Vin.

L'EAU dans le vin fait un breuvage
Qui n'est bon que pour les badauds.
Contre un si maudit assemblage,
Amis, inscrivons-nous en faux ;
Ne souffrons point ce mariage,
Les partis sont trop inégaux.

Sur Pindare.

TRIOLET.

PINDARE étoit homme d'esprit ;
En faut-il d'autres témoignages ?
Profond dans tout ce qu'il écrit,
Pindare étoit homme d'esprit,
A qui jamais rien n'y comprit.
Il sut bien vendre ses ouvrages :
Pindare étoit homme d'esprit ;
En faut-il d'autres témoignages ?

A M. DE SANTEUIL,

AIR : *De Joconde.*

NE buvons jamais à Santeuil,
  La rime en est funeste ;

C'est ou deuil, écueil, ou cercueil :
  Trois choses qu'on déteste.
Buvons plutôt au Victorin;
  Ce nom digne d'estime,
A l'honneur de rimer à vin;
  Nous goûtons cette rime.

Sur le fameux la Palisse.

Messieurs, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux la Palisse ?
Il pourra vous réjouir...
Pourvu qu'il vous divertisse.

La Palisse eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance ;
Mais il ne manqua de rien...
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettoit son chapeau...
Qu'il ne se couvrît la tête.

Il étoit affable et doux,
De l'humeur de feu son père ;
Et n'entroit guère en courroux...
Si ce n'est dans la colère.

Il buvoit tous les matins
Un doigt tiré de la tonne;

Et mangeant chez ses voisins...
Il s'y trouvoit en personne.

Il vouloit dans ses repas
Des mets exquis et fort tendres;
Et faisoit son mardi-gras...
Toujours la veille des cendres.

Ses valets étoient soigneux
De le servir d'andouillettes;
Et n'oublioient pas les œufs...
Surtout dans les omelettes.

De l'inventeur du raisin
Il révéroit la mémoire;
Et pour bien goûter le vin...
Jugeoit qu'il en falloit boire.

Il disoit que le nouveau
Avoit pour lui plus d'amorce;
Et moins il y mettoit d'eau...
Plus il y trouvoit de force.

Il consultoit rarement
Hippocrate et sa doctrine,
Et se purgeoit seulement...
Quand il prenoit medecine.

Au piquet par tous pays
Il jouoit suivant sa pente;

Et comptoit quatre-vingt-dix...
Lorsqu'il marquoit un nonante.

Il savoit les autres jeux
Qu'on joue à l'Académie,
Et n'étoit pas malheureux...
Tant qu'il gagnoit la partie.

On s'étonne, sans raison,
D'une chose très-commune
C'est qu'il vendit sa maison...
Il falloit qu'il en eût une.

Il aimoit à prendre l'air
Quand la saison étoit bonne,
Et n'attendoit pas l'hiver...
Pour vendanger en automne.

Il épousa, ce dit-on,
Une vertueuse dame;
S'il avoit vécu garçon...
Il n'auroit point eu de femme

Il en fut toujours chéri;
Elle n'étoit point jalouse ·
Sitôt qu'il fut son mari...
Elle devint son épouse.

Il passa près de huit ans
Avec elle fort à l'aise;

En eut jusqu'à huit enfants...
C'étoit la moitié de seize.

On dit que dans ses amours
Il fut caressé des belles,
Qui le suivirent toujours...
Tant qu'il marcha devant elles.

D'un air galant et badin
Il courtisoit sa Caliste,
Sans jamais être chagrin...
Qu'au moment qu'il étoit triste.

Il brilloit comme un soleil;
Sa chevelure étoit blonde;
Il n'eût pas eu son pareil...
S'il eût été seul au monde.

Il eut des talents divers,
Même on assure une chose:
Quand il écrivoit en vers...
Qu'il n'écrivoit pas en prose.

En matière de rebus
Il n'avoit pas son semblable;
S'il eût fait des impromptus...
Il en eût été capable.

Il savoit un triolet
Bien mieux que sa patenôtre;

Quand il chantoit un couplet...
Il n'en chantoit pas un autre.

Il expliqua doctement
La physique et la morale;
Et soutint qu'une jument...
Est toujours une cavale.

Par un discours sérieux
Il prouva que la berlue,
Et les autres maux des yeux...
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A sa science inouïe;
Tout homme qui l'entendit...
N'avoit pas perdu l'ouïe.

Il prétendit en un mois
Lire toute l'écriture;
Et l'auroit lue une fois...
S'il en eût fait la lecture.

Par son esprit et son air
Il s'acquit le don de plaire;
Le roi l'eût fait duc et pair...
S'il avoit voulu le faire.

Mieux que tout autre il savoit
A la cour jouer son rôle

Et jamais lorsqu'il buvoit...
Ne disoit une parole.

Il choisissoit prudemment
De deux choses la meilleure;
Et répétoit fréquemment...
Ce qu'il disoit à toute heure.

Il fut, à la vérité,
Un danseur assez vulgaire;
Mais il n'eût pas mal chanté...
S'il avoit voulu se taire.

Il eut la goutte à Paris;
Long-temps cloué sur sa couche,
En y jetant les hauts cris...
Il ouvroit bien fort la bouche.

Lorsqu'en sa maison des champs
Il vivoit libre et tranquille;
On auroit perdu son temps...
De le chercher à la ville.

On raconte que jamais
Il ne pouvoit se résoudre
A charger ses pistolets...
Quand il n'avoit point de poudre.

Un jour il fut assigné
Devant son juge ordinaire:

S'il eût été condamné...
Il eût perdu son affaire.

On ne le vit jamais las,
Ni sujet à la paresse;
Tandis qu'il ne dormoit pas...
On tient qu'il veilloit sans cesse.

Il voyageoit volontiers,
Courant par tout le royaume;
Quand il étoit à Poitiers...
Il n'étoit point à Vendôme.

Il se plaisoit en bateau;
Et, soit en paix, soit en guerre,
Il alloit toujours par eau...
À moins qu'il n'allât par terre.

Une fois s'étant fourré
Dans un profond marécage,
Il y seroit demeuré...
S'il n'eût pu trouver passage.

Il fuyoit assez l'excès;
Mais dans les cas d'importance.
Quand il se mettoit en frais...
Il se mettoit en dépense.

Dans un superbe tournoi,
Prêt à fournir sa carrière,

Il parut devant le roi...
Il n'étoit donc pas derrière.

Monté sur un cheval noir,
Les dames le minaudèrent,
Et c'est là qu'il se fit voir...
A ceux qui le regardèrent.

Mais bien qu'il fût vigoureux,
Bien qu'il fît le diable à quatre,
Il ne renversa que ceux...
Qu'il eut l'adresse d'abattre.

C'étoit un homme de cœur,
Insatiable de gloire;
Et lorsqu'il étoit vainqueur...
Il remportoit la victoire.

Les places qu'il attaquoit
A peine osoient se défendre,
Et jamais il ne manquoit...
Celles qu'on lui voyoit prendre.

Un devin, pour deux testons,
Lui dit d'une voix hardie,
Qu'il mourroit de-là les monts...
S'il mouroit en Lombardie.

Il y mourut ce héros,
Personne aujourd'hui n'en doute,

Sitôt qu'il eut les yeux clos...
Aussitôt il ne vit goutte.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle;
On croit, puisqu'il en est mort...
Que la plaie étoit mortelle.

Regretté de ses soldats
Il mourut digne d'envie;
Et le jour de son trépas...
Fut le dernier de sa vie.

J'ai lu dans les vieux écrits,
Qui contiennent son histoire,
Qu'il iroit en paradis...
S'il étoit en purgatoire.

POÉSIES DIVERSES.

VERS SUR M. BAYLE.

BÆLIUS *hic ille est, cujus dùm scripta vigebunt,*
Lis erit, oblectent, erudiantne magis?

EN FRANÇOIS.

TEL fut l'illustre Bayle, l'honneur des beaux esprits,
Dont l'élégante plume en recherches fertile,
Fait douter qui des deux l'emporte en ses écrits,
De l'agréable ou de l'utile.

Sur la Mort de M. de Segrais.

QUAND Segrais, affranchi des terrestres liens,
Descendit plein de gloire aux champs Élysiens,
Virgile en beau françois lui fit une harangue.
Et comme à ce discours Segrais parut surpris :
Si je sais, lui dit-il, le fin de votre langue,
C'est vous qui me l'avez appris.

A Madame la comtesse de Caylus.

ANACRÉON, glorieux
De vous rendre une visite,
Vient étaler à vos yeux
Tout ce qu'il a de mérite.
Ses vers mille fois chantés,
Auront toujours des beautés,
Toujours des grâces nouvelles ;
Mais ils en auroient bien plus,
S'ils possédoient toutes celles
De la divine Caylus.

Traduction d'une ancienne épigramme grecque.

JE vous aime, Phylis, si vous m'aimiez de même,
J'aurois, amant aimé, tout lieu d'être content ;
Si vous ne m'aimiez pas, le mal seroit extrême.
J'ose, belle Phylis, vous défier pourtant
De me haïr jamais autant que je vous aime.

POUR LE DEHORS DE LA PORTE.

L'Amour portier.

Ce portier est l'amour discret,
Amour qui se plaît au secret,
Et qui le prêche en cette image.
Ces clefs parlent en sa faveur.
En voulez-vous savoir l'usage ?
L'une ferme la bouche, et l'autre ouvre le cœur.

ÉPITAPHE DE M. LE DUC D***

Qui avoit légué cent écus à celui qui feroit son épitaphe. Il mourut en 1670 ; *son vrai nom étoit* L. B. E. D. L. [1]

Ci gît un très-grand personnage
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage :
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

Plainte d'un amant.

D'ou vient que je me plains de ma chère maîtresse ?
Elle me tend les bras lorsque je la caresse ;

1 Ce prétendu duc était l'abbé de la Rivière, favori de Gaston, duc d'Orléans.

C'est tout ce qu'un amant a lieu de souhaiter.
Que ma plainte est mal entendue!
Iris me tend les bras, mais c'est ce qui me tue,
Elle ne me les tend que pour me résister.

Sur une Cruelle.

Bélise n'a pour moi que de l'indifférence;
Amour, de nos deux cœurs tu vois la différence;
J'aime trop, elle aime trop peu.
Mais, hélas! quelle est ma disgrâce!
Mon feu ne peut fondre sa glace,
Ni sa glace éteindre mon feu.

RONDEAU.

Ah! qu'il est bon ce Volenay nouveau;
Un doux transport me saisit le cerveau,
Dès qu'à mes yeux ce jus céleste brille.
Verse, laquais : ô dieux! comme il pétille!
Honneur et gloire au maître du côteau.
Lui, d'Hippocrène aimant mieux le ruisseau,
A ses amis prodigue son tonneau.
Fut-il jamais manière plus gentille?
Ah! qu'il est bon!

Moi, qui ne puis, qu'en style de *Brodeau*,
Lui rendre ici grâce d'un don si beau,
Fier je serai plus qu'un grand de Castille,
S'il daigne en gré prendre cette vétille,

Et s'écrier, en voyant mon rondeau,
    Ah! qu'il est bon!

ÉPITAPHE DE M. SOYROT,

Grand-maître des eaux et forêts de Bourgogne.

Ci gît Soyrot : passant, ce mot veut dire
Un homme ensemble et généreux et doux,
Qui sut bien vivre, agir, parler, écrire,
Fut bon ami, bon père, bon époux;
Vécut loué, chéri, goûté de tous,
Hors en un point, mais dont nul ne s'étonne;
C'est que la fin, qui les œuvres couronne,
L'a tout à coup fait voir bien différent,
Lui qui jamais ne chagrina personne,
A chagriné tout le monde en mourant.

Sixte-Quint.

Sixte, qui sut garder son rang papal
Mieux que tout autre, héritier de Saint-Pierre,
Enquis, pourquoi, n'étant que cardinal,
Humble, il penchoit toujours le chef en terre :
Le chef en terre, humble alors, je penchois,
Répondit-il, attentif à ma quête;
Présentement fier je lève la tête,
Ayant trouvé les clefs que je cherchois.

Le Rire.

Je suis niais et fin, honnête et malhonnête,
Moins sincère à la cour qu'en un simple taudis.
Je fais d'un air plaisant trembler les plus hardis.
Le fou me laisse aller, et le sage m'arrête.

A personne sans moi l'on ne fait jamais fête :
J'embellis quelquefois, quelquefois j'enlaidis :
Je dédaigne tantôt, et tantôt j'applaudis.
Pour m'avoir en partage, il faut n'être pas bête.

Plus mon trône est petit, plus il a de beauté.
Je l'agrandis pourtant, d'un et d'autre côté,
Faisant voir bien souvent des défauts dont on glose.

Je quitte mon éclat quand je suis sans témoins;
Et je me puis, enfin, vanter d'être la chose
Qui contente le plus, et qui coûte le moins.

ÉPITAPHE D'ARLEQUIN.

Arlequin a perdu le jour :
La mort, sans espoir de retour,
Nous ravit cet acteur folâtre;
Pour le ressusciter, nos vœux sont superflus.
Nous ne pourrons voir tout au plus
Que son ombre sur le théâtre.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE.

TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n. 80.